

MAURICE LEBLANC

En
922 3
1901

L'Enthousiasme



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorf.

50, CHAUSÉE D'ANTIN, 50

1901

Tous droits réservés.

L'Enthousiasme

Maurice Leblanc



Ollendorff, Paris, 1901

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

MAURICE LEBLANC

L'Enthousiasme



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1901

Tous droits réservés.

À MA SŒUR

GEORGETTE LEBLANC

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

[Chapitre XII](#)

[Chapitre XIII](#)

[Chapitre XIV](#)

[Chapitre XV](#)

I

Avant tout j'ai voulu revoir la ville de province où s'est écoulée la partie de ma jeunesse dont j'entreprends le récit en ces pages loyales. Pour la première fois depuis des années, j'ai fait ce pèlerinage douloureux et charmant, et les gens de Saint-Jore-en-Houlme ont pu reconnaître, dans l'homme que je suis, l'enfant qu'ils ont banni jadis comme un réprouvé. Nul doute que mon audace ne les ait remplis d'indignation. Moi, je n'ai même point tressailli de cette ivresse orgueilleuse que me causait l'hostilité des regards. L'émotion refoule les instincts vulgaires, et celle qui jaillit à l'évocation de notre passé dans les âmes sensibles est pure entre les plus pures.

Ainsi donc je les ai suivies de nouveau ces rues où chaque pas me rappelle un instant d'angoisse ou de félicité. J'ai longé cette avenue où me jetait soudain l'espoir d'une rencontre fortuite. Je me suis arrêté devant ces vitrines où j'attendais impatiemment que ma bien-aimée apparût à quelque tournant voisin. Ici, d'un trottoir à l'autre, elle m'a souri. Là, elle a feint de ne pas me voir. En cette impasse obscure, nous avons réussi à nous rejoindre. Sous ce porche, j'ai pleuré.

Comme mon cœur battait ! Les sensations d'autrefois accouraient vers moi comme des enfants retrouvés. Peut-être les plus belles m'ont-elles attristé davantage. Il y a plus de mélancolie à se souvenir de son bonheur que de sa peine. Mais que cette mélancolie est douce !

Voici la ville haute, ramassis de bicoques entassées sur la colline primitive, dans un dédale de ruelles abruptes. Quelques vestiges de château, quelques pans du mur d'enceinte qui fermait la boucle de l'Orne, c'est tout ce que Saint-Jore a gardé de son âpre passé de petite place forte. Sur la rive opposée, voici la ville moderne, banale et régulière. Une série de circonstances en fit, au cours du siècle, le centre industriel de la région, d'autres en arrêterent l'essor, les familles enrichies perdirent l'esprit d'initiative, l'activité se ralentit. En dépit de ses trente mille habitants, on dirait une cité morte.

Rien n'a changé depuis mon départ. Même résistance au progrès, même engourdissement. Un peu plus de silence sous les arcades de la grand'place, un peu plus d'herbe entre les pavés des rues secondaires, et, sans doute, guère moins d'intolérance au fond des âmes. Les gens ont les mêmes airs d'ennui résigné ou de satisfaction niaise. On ne sent point davantage qu'ils aient de la joie à respirer, à mouvoir leurs bras et leurs jambes, à regarder et à entendre. Tout au plus semblent-ils se réjouir de converser. Comme je m'explique aujourd'hui les haines de ce petit monde immobile et morose contre l'adolescent irréfléchi qui osa vivre selon sa fantaisie !

À l'un des angles formés par la place et par le boulevard qui la traverse, derrière la statue en bronze d'Antoine Bellet, astronome et navigateur, voici notre maison. Elle est déserte, les volets en sont clos, nul ne l'habitera jamais ; ainsi le veut ma mère. Elle s'y est mariée ; elle y a connu huit longues années heureuses avant la mort de son mari ; j'y suis né ; ma sœur Claire, sept ans plus tard, y naissait ; c'est là que nous avons grandi sous ses bons yeux. Et si nous n'avons pas répondu à son espérance, elle ne peut du moins oublier qu'entre les vieux murs de cette demeure elle a rêvé pour nous les seuls rêves de sa vie.

Et voici le collège. Oh ! j'ai frissonné de la même détresse qu'aux minutes navrantes où, les matins d'hiver, j'apercevais la haute façade lugubre. Cette horloge sonne encore à mon oreille, comme un glas. À droite de la grille, cette porte basse claque sur moi comme la porte d'une prison. Une prison, en vérité, n'est-ce point par là que l'homme commence ? Dès qu'il pourrait prendre goût à l'espace, à l'indépendance, à la beauté des choses, au spectacle du ciel et de l'horizon, on l'enferme. Il y a des murailles, des geôliers, des cachots, des punitions, peu d'air et peu de lumière. Ferait-on davantage si l'enfant avait commis quelque méfait ?

J'ai pensé bien souvent que le début de la vie devrait être un enchantement et qu'il n'y avait aucune raison pour qu'il n'en fût pas ainsi. L'âme, toute neuve, se prête à toutes les formes du bonheur ; le corps, intact, ne la contrarie point ; et les questions de fortune et de situation sont indifférentes puisque l'enfant n'exige rien, pour être heureux, que la liberté de l'être. Moi, qui fus parmi les privilégiés, je ne devrais avoir que des souvenirs radieux et ne songer au petit garçon que j'étais que comme à une créature d'élection, en vue de laquelle le destin avait ouvert des prairies où

l'on court, planté des arbres où l'on grimpe, élevé des montagnes d'où se tirent les billes d'agate, imaginé des contes où les fées évoluent et de nobles histoires où combattent des héros. Pourquoi le passé ne m'offre-t-il jamais, au premier effort de ma mémoire, qu'une pauvre silhouette de collégien craintif et frileux sur qui claque la porte d'une prison ? Je n'étais pas malheureux et il me semble l'avoir été. Bons ou mauvais, tous ceux que j'évoque, pions, professeurs, maîtres d'études, se présentent suivant une vision invariable, comme autant de personnages chargés spécialement de m'opprimer, moi, Pascal Devrieux. C'est une sensation d'étouffement, qui me poursuit même en dehors du collège. M. Hamelin, mon grand-père, n'est pas seulement un homme dur et maussade, mais aussi un surveillant farouche, d'accord avec mes ennemis pour continuer l'œuvre d'oppression.

Que serais-je devenu après ces journées sombres, après l'examen que, chaque soir, en dépit de ma fatigue et de son ignorance, me faisait subir M. Hamelin, que serais-je devenu si ma mère ne m'avait pas endormi dans ses bras ? Durant des années, elle n'y manqua jamais. Nous ne parlions point. Elle me berçait d'un doux geste. De temps à autre elle mettait ses lèvres parmi mes cheveux. Caresses précieuses : il suffit que l'enfant les ait reçues pour que son âme s'incline davantage vers la tendresse. C'est la mère qui enseigne la grâce du baiser.

La mienne me consola de tout, et vraiment, l'ayant eue, je n'ai pas le droit de me plaindre. Si je ne puis me défendre aujourd'hui d'un certain effarement devant ce qu'on appelle la mère parfaite, si j'estime qu'en se désertant et en transportant en d'autres sa raison de vivre, elle enfreint des lois plus graves que ne l'est l'instinct de nature auquel elle se soumet en l'exagérant, je m'en accommodais alors sans le moindre scrupule. Eussé-je compris son dévouement qu'il m'eût paru tout simple qu'elle se sacrifiât, fondît sa destinée en la nôtre, et n'attribuât de valeur à son existence qu'en raison de ses soins pour nous.

Une seule force contre-balançait l'ardeur d'un tel amour ou, du moins, en maintenait constamment le cours suivant une même ligne, c'était la crainte du monde, principe de tant d'actions et de tant de vertus. Elle ne montrait point par là un esprit de dépendance qui la distinguât de ses compagnes. Pour peu qu'on y attache le moindre crédit, l'opinion publique devient aisément la règle suprême, surtout dans les petites villes, où cette opinion

s'exerce d'une façon directe et cruelle. On n'échappe à son despotisme qu'au prix de révoltes que le caractère de Lucienne Devrieux ne lui permettait pas, ou d'une hypocrisie dont elle n'avait même pas le soupçon. Dès son jeune âge elle se courba donc sous cette autorité, de son propre mouvement et selon l'exemple de son père, et, plus tard, elle continua, par habitude et selon l'exemple de son mari. Entourée d'éloges et de sympathies, elle put croire que l'unique but est de plaire, et puisque le seul moyen d'y réussir est de se conformer aux usages, elle en arriva tout naturellement à agir et à parler comme si chacun de ses gestes et chacun de ses mots étaient mis en jugement. Il n'y a rien de préférable, en province, à la bonne idée que l'on donne de soi, rien de plus pénible que de se heurter à des yeux mécontents et à des mines froides. Quelle récompense chercher à l'accomplissement de ses devoirs sinon cette petite fièvre délicieuse que suscite l'approbation des autres ?

Une question me hante dont je rougis, mais qu'impose à mon esprit ce qu'elle contient de vérité générale : si le monde, tout à coup, avait réprouvé l'amour maternel, ma mère m'eût-elle donné tant de preuves de son amour ? Ne céda-t-elle point quelquefois au souci de paraître une de ces créatures de dévouement, minutieuses, infatigables, promptes à s'alarmer et prêtes à s'immoler, que l'on propose comme modèles aux jeunes épouses ? L'idée que l'on sera loué si on fait telle chose ou blâmé si on ne la fait pas, détermine autant que l'instinct qui porte à faire cette chose. Et dans sa volonté de me nourrir, par exemple, qui aurait pu établir la part de la maternité, et celle...

Oh ! mère chérie, pardon d'un tel blasphème ! J'ai subi si lourdement, à travers toi, le pouvoir de cette force qui l'écrasait, que je me figure en découvrir l'influence jusqu'au fond de tes plus nobles sentiments. Tu m'as permis de te juger librement en ces pages écrites pour nous deux et sur ta prière. Ne m'en veux pas si je me trompe. La passion ne m'aveuglera point, je te le jure, quand il s'agira d'avouer mes fautes.

Et puis le mieux n'est-il pas de sourire de ces misères ? Rappelle-toi ton plaisir lorsque tu suivais la rue principale, un enfant au bout de chaque bras, et que voltigeait autour de toi l'estime de toute une ville. Les regards bienveillants tombaient des fenêtres et jaillissaient de l'ombre des magasins. Un cortège de murmures favorables nous accompagnait. C'était

exquis. Moi-même, par contre-coup, j'en éprouvais l'impression, celle, n'est-ce pas, d'un bain tiède et voluptueux. Je soupirais d'aise. J'étais bien.

On eût dit que nous ne vivions que du consentement des autres, et que nos actes pesaient selon le poids qu'on leur accordait. Tu te souviens de ton attente peureuse, le samedi, jour où l'on proclamait le résultat des compositions hebdomadaires ? Ton humeur dépendait de la place obtenue, et tu en avais pour une semaine à te prodiguer en visites, souriante et allègre, ou à t'enfermer, inactive et soucieuse. Comme reproche, cette phrase :

— Que va-t-on dire de toi, si tu ne travailles pas ?

Comme éloge, celle-ci :

— Ce que l'on va me faire des compliments sur toi !

Je redoublais de zèle afin de mériter les suffrages de tant de personnes attentives à mes progrès. Grand Dieu, que disait-on de moi ? J'eus d'humbles dimanches où le courroux des passants me bouleversait, d'autres où je les contemplais victorieusement du haut de ma place de premier en version grecque.

Comme on dut se réjouir à Saint-Jore l'année de ma première communion ! Le jeune Pascal manifestait les symptômes d'une piété touchante, et parvenait, malgré de vives répugnances, à s'assimiler les niaiseries du catéchisme. Je n'oublierai jamais l'aumônier du collège, l'abbé Chenu, un homme charmant, dont les mères ne pouvaient prononcer le nom sans une voix attendrie. Les circonstances d'ailleurs ayant changé deux fois le titulaire de ce poste, ces dames trouvèrent d'emblée le second et le troisième de ces messieurs tout aussi charmants que l'abbé Chenu. C'était un privilège de l'emploi.

Le grand jour approchait. Je tombai malade. Je n'en voulus pas moins me traîner, jaune et fiévreux, au pied de l'autel. Saint-Jore exulta d'approbation.

Et le mariage de Philippe, la même année, que de lustre en rejaillit sur la famille ! N'est-ce pas nous qui l'avions préparé ? Depuis que Philippe Darzas, chef d'atelier, puis contremaître, puis directeur de nos usines de Bellefeuille, était devenu l'associé de grand-père, son bras droit, puis-je dire, Lucienne Devrieux ne lui avait-elle pas formellement promis de le

marier ? Tout Saint-Jore savait cela. On cherchait avec nous. On supputait les chances de l'une et de l'autre. Mais la considération totale nous en revint. La meilleure amie de mère, M^{me} Landol, femme d'un riche négociant, avait une sœur cadette dont elle prenait soin, leurs parents étant morts. Nous l'aimions beaucoup. Pour ma part, aussi loin que je remonte, l'image de Geneviève embellit des choses de mon passé. Petite fille, elle me berce sur ses genoux. Plus grande, elle consent encore à mes jeux. Puis elle entre à la Visitation où nous allons souvent la voir le jeudi. Elle a des nattes blondes sur le dos, des yeux gris, une robe marron à rubans de velours vert. Elle est pleine de gaité, et la sœur supérieure vante son application. À la sortie du couvent elle achevait de nous conquérir par sa modestie et sa bonne grâce. Ce fut elle que nous élûmes. Il n'y eut qu'un cri dans Saint-Jore. Quel heureux choix ! Pouvait-on rêver un couple mieux assorti, un jeune homme plus sérieux et plus entendu en affaires, une fiancée plus douée sous tous les rapports !

Cérémonie mémorable ! J'étais garçon d'honneur. Au milieu de la nef sonore, je m'avançai fièrement au bras de ma quêteuse. On me souriait. On avait l'air de me féliciter. Je me sentais l'importance d'un héros.

Ainsi le cours de la vie offrait-il au monde des occasions constantes de se décider en notre faveur ou à notre détriment. Nous n'eussions guère pâti de ce joug si notre mère avait pu nous en adoucir l'étreinte. Mais M. Hamelin était là, et M. Hamelin se constitua le champion de tout ce qu'une petite ville représente de plus absurde et de plus tyrannique.

Avec l'âge, avec l'accroissement de sa fortune, grand-père devenait un de ces gros industriels de province infatués d'eux-mêmes, insupportables d'égoïsme, qui n'admettent autour d'eux ni résistance ni liberté. Il affichait contre nous une antipathie de vieillard grincheux, nos jeux l'offusquaient comme des insultes, et le son de notre voix l'agaçait. Un enfant ne parle pas, un enfant n'a pas d'avis. Lui, il parlait, il en avait, lui, des avis, et sur toutes choses, et il les formulait d'un ton traînard, en phrases dignes et creuses. Il étalait des jugements péremptoires. Il tranchait les questions les plus ardues à l'aide du bon sens le plus impitoyable. Nul proverbe ne lui était inconnu, nulle maxime étrangère.

Comment eussions-nous mis en doute les dires d'un personnage aussi considérable ? Sa fille tremblait devant lui, Philippe Darzas et sa femme le redoutaient, M^{me} Landol n'osait le contrecarrer, et tous, autour de la table, le front baissé, nous recevions la petite pluie monotone des préceptes, des sentences morales, des conseils pratiques, des exemples tirés de l'expérience. Directement et par l'action qu'il exerçait sur mère, il fut notre éducateur. Grâce à lui, nous fûmes des enfants bien élevés, ce qui ne signifie point des enfants en qui l'on a développé l'énergie, la volonté, la clairvoyance, l'esprit d'examen, les qualités d'initiative, mais des enfants qui savent se tenir, qui ne se permettent que les gestes accoutumés, et qui ont déjà l'intuition de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas. Grâce à lui, la notion du devoir nous apparut dans toute son horreur. Nous n'entendîmes jamais un mot de révolte, ou même un de ces soupirs d'ennui qui échappent aux plus résignés en présence de quelque tâche fastidieuse. On nous apprit les égards que l'on doit à l'opinion et les rigueurs réservées à ceux qui la bravent, l'importance des cartes du premier janvier, des visites et des politesses à rendre, des jeûnes à observer, des pèlerinages à jour fixe au cimetière, tous devoirs qui ne souffrent pas la moindre atteinte. On nous enseigna que les usages les plus ineptes doivent être acceptés comme des dogmes. Les corvées mondaines sont des religions. On met à les remplir autant de dévotion qu'à suivre la messe.

Et de la sorte il nous fallut obéir à des règles si fixes et à des restrictions si nombreuses, réprimer tant d'aspirations contraires, tant de paroles et de gestes, que des traitements rigoureux ne nous eussent point laissé un tel souvenir de gêne et de servitude.

Sous l'amas de respects et de convenances dont on l'affublait, quelle était ma véritable nature ? Étais-je bon ou mauvais, envieux ou généreux, composé des qualités et des défauts que je m'accorde aujourd'hui, je ne saurais le démêler. Je ne me distingue pas de mes compagnons. Nous étions tous vêtus d'un uniforme noir à boutons d'or, et façonnés d'après une méthode qui ne pouvait s'adapter exactement à chacun de nous sans meurtrir la plupart de ses aptitudes. Hélas ! on coule toujours nos petites âmes dans le même moule, et on les pétrit, et on les martèle, et on les écrase. Que d'années, que d'épreuves, avant que les malheureuses se redressent suivant leur propre ligne ! N'est-ce point décourageant ? Pour

être soi, il faut d'abord se débarrasser de tout ce que l'on imagine pour que nous ne soyons plus nous.

Le seul point peut-être par où je me singularisais fut un débordement d'affection et de confiance que je ne retrouve pas au même degré chez mes camarades. Incrédule aux trahisons, je me livrais aux pires gaillards. Il y en avait toujours un en l'honneur de qui je brûlais d'une amitié plus fervente. Celui-là m'absorbait exclusivement. On ne se quittait pas. On partageait ses billes, ses toupies, ses vers à soie et ses secrets. Et l'entente durait jusqu'à ce que l'un des deux se lassât. Généralement alors on devenait ennemis féroces, ce qui me chagrinait.

Sans prétendre que toutes ces amitiés fussent exemptes d'une certaine corruption, je crois qu'elles répondaient surtout à d'irrésistibles désirs de tendresse, comme le prouve cet événement qui marqua ma quinzième année : j'aimai.

Ne rions point de ces passions d'adolescent, les seules peut-être où rien d'impur ne se glisse. C'est le signe d'âmes plus sensibles. Elles frissonnent d'enthousiasme et de mélancolie. Si elles attendent, retrouveront-elles jamais pareille fraîcheur ?

Jean Duvalloy avait de grands yeux noirs, et mes rêves les plus sensuels se bornaient à plonger mes yeux dans ces grands yeux noirs. Joie bien courte cependant, car les miens se voilaient aussitôt de larmes.

— Pourquoi pleures-tu ? me demandait Jean, moins exalté.

— Je ne sais pas.

Savais-je seulement que j'aimais ! Nous étudions nos leçons ensemble, la tête inclinée sur le même livre. Parfois nos joues se touchaient. Contact adorable ! Nous ne bougions pas, chastement émus. Notre esprit profitait de cet éveil de notre cœur, et nos entretiens y gagnaient un tour presque grave. Souvent aussi nous demeurions silencieux, ce qui nous semblait un état d'une pureté incomparable.

Il m'est impossible d'en dire davantage sur cette aventure, parce qu'elle ne comporta rien de précis et qu'elle se dénoua même à mon insu dès la première séparation. Lorsque j'en pris conscience, je ne pus tirer de l'oubli aucun de ces petits détails qui sont les ossements du souvenir. Je me

rappelle seulement avoir été très heureux. C'est beaucoup déjà. Le bonheur a un goût qui ne se perd point.

Soit que le hasard, en la privant d'amies, la repliât sur elle-même, soit au contraire que ce manque d'amies provint d'un caractère trop sauvage, Claire ne connut pas ces heures d'épanchement. Rien ne compensa pour elle les tyrannies d'un milieu que régentait l'opinion. Immédiatement exposée aux boutades de M. Hamelin et aux exemples édifiants de notre entourage, elle se réfugiait en elle avec des allures de bête traquée, et personne ne l'aidait à en sortir.

Avouons-le d'ailleurs, Claire était une petite fille fort insignifiante. N'ayant jamais de caprices et jamais non plus de ces gentillesse par où l'enfant charme et horripile, n'éprouvant jamais le besoin de se mêler aux conversations et de questionner les gens, elle tenait une place si minime qu'on arrivait aisément à l'oublier. On la voyait et on l'entendait à peine, car ses goûts la portaient surtout à être seule et à se taire. Les grands rideaux des fenêtres constituaient sa cachette favorite. Elle ne cessait d'y pleurer. Pourquoi ?

— Comme ta sœur est peu affectueuse, peu communicative, me confiait mère. Qu'il lui survienne une mésaventure ou un plaisir, que je la gronde ou que je la complimente, tout lui est indifférent.

On eût pu se demander si Claire était peu affectueuse parce qu'on la négligeait, ou si on la négligeait parce qu'elle était peu affectueuse. On eût pu également s'étonner de la voir, une heure après la réprimande ou l'éloge reçus si froidement, revenir avec des yeux encore rouges de larmes ou tout brillants de gaîté. Mais nul ne songeait à examiner cette petite créature timide, obéissante, qui n'exprimait aucun désir et avait l'air par moments de s'exercer à une sorte de contrôle sur elle-même. L'extrême sagesse d'un enfant le fait passer inaperçu. Claire restait donc dans son coin, vaguement orgueilleuse de pouvoir supporter la solitude. Elle y puisait un sentiment obscur d'originalité, qui la disposait à s'accommoder de tout sans se plaindre et même à s'infliger de légères privations. On ne la surprenait jamais couchée au creux d'un divan et rêvassant comme les filles de son âge, mais assise du bout des fesses et le buste droit sur quelque chaise peu confortable. Et elle paraissait si absorbée, à ne rien faire que, malgré soi, on

respectait son inaction, comme on respecte l'immobilité de quelqu'un qui pense.

Je ne voudrais point parler de Claire avant l'époque où nous influâmes l'un sur l'autre, et, même alors, je ne m'arrêterai pas aux circonstances d'une vie dont elle fera quelque jour le récit fidèle. Mais il était bon, dès maintenant, de la déterminer à l'aide de certains traits, et, chose singulière, j'y ai eu moins d'embarras qu'à mon endroit, sa nature, quoique plus soumise en apparence que la mienne, n'ayant pas été déformée un seul moment par l'uniforme rigide que son titre d'enfant la contraignit à revêtir. Elle se détache ainsi très nettement du passé. Je vois ce qui la distingue de moi. Toutes les idées qui me furent inculquées de force, toutes les conventions et les consignes que j'ai secouées plus tard, mais qui cependant m'ont tellement impressionné qu'une gêne confuse m'envahit encore, dès l'instant où j'y manque, tout cela ne l'a jamais atteinte, elle qui s'y résignait avec tant de passivité. Ce qu'on l'obligeait à faire, elle le faisait et en oubliait aussitôt jusqu'au moindre geste. Ce qu'il lui fallait écouter, elle l'écoutait et ne s'en souvenait plus. Sa première communion la laissa fort paisible, et elle s'approcha de la Sainte-Table sans plus d'émoi que si elle eût accompli un des actes de sa vie quotidienne. En somme, elle n'accepta jamais rien que d'elle-même et de ce que lui proposait sa petite raison naissante parmi le tumulte d'instincts qu'elle tâchait déjà de mettre en ordre. D'où il s'ensuit qu'elle acquit peu de choses au courant de sa jeunesse, car la raison d'un enfant ne peut se rendre compte que d'un nombre de choses restreint. Mais si son instruction en souffrit au point de rester longtemps insuffisante, son éducation morale y gagna et s'établit de bonne heure sur une base de menues réflexions personnelles et d'après la logique d'observations spontanées.

C'est là un point de départ excellent. Lorsque la lutte commença pour elle, bien que son état de femme ne lui permit pas de se libérer aussi facilement que moi des faits et des nécessités sociales, sa délivrance intérieure fut beaucoup plus rapide, parce qu'elle n'eut à s'affranchir de rien, aucune des idées que l'on essaya de graver en elle n'ayant mordu sur son âme secrète.

Trop scrupuleuse pour montrer quelque préférence, mère s'occupait de ma sœur autant que de moi. Mais comme je flattais son amour-propre par

des mérites plus brillants ! Et puis la destinée d'une fille n'est pas douteuse : le mariage la guette. Un fils, lui, représente l'inconnu. Que fera-t-il ? Jusqu'où l'élèveront ses capacités ? C'est la porte ouverte aux espoirs les plus ambitieux.

En réalité ma vocation tardait à se dessiner. Rebelle aux sciences exactes, je me plaisais aux études littéraires. Mais c'étaient là de bizarres dispositions dont on aimait mieux ne point s'inquiéter. Autrement qu'eût signifié cette prédominance de facultés qui ne correspondent à rien dans la pratique et ne trouvent leur emploi dans aucune carrière ?

— Quoi que tu entreprennes, je suis sûre que tu arriveras, s'écriait mère, convaincue que les premières places dans le monde sont la récompense des places de premier au collège.

Quand on la complimentait sur moi, ses yeux se mouillaient de larmes.

— Je suis fière de Pascal, disait-elle.

Fierté légitime, car vraiment il ne se pouvait concevoir de fils plus caressant et plus docile. À dix-sept ans je réalisais, j'en ai la certitude, l'idéal que l'on s'efforce de composer avec chaque enfant. Il y eut en moi l'étoffe d'un jeune homme accompli. C'était visible, palpable, comme un bon échantillon où n'entrent que des matières de choix. Autour de ma nature inconnue s'en enroulait une autre, faite des convenances, des effrois et des cultes habituels. L'opinion des gens ne m'était point indifférente, et je savais comment on se la concilie et comment on se l'aliène. J'avais la science du bien et du mal, c'est-à-dire de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas.

Ainsi parvenons-nous au seuil de la vie, armés d'entraves.

— Vos enfants ne vous donneront que de l'agrément, disait-on à Lucienne.

Elle était en droit d'y compter. Si le milieu où nous avons grandi comprime jusqu'à l'étouffement, si la notion du devoir y est rétrécie, inintelligente, peu soucieuse des instincts divers, réduite le plus souvent à un ensemble d'usages puérils et de préjugés mesquins, elle n'en est point responsable. C'était ce devoir-là qu'on lui avait appris à vénérer, en dehors de toute discussion et de tout examen. C'était le devoir de son père et de sa mère, et le devoir de ses compagnes, et le devoir de toute la ville. Pouvait-

elle faire mieux que de s'y conformer et de nous le transmettre, puisqu'elle ne soupçonnait même pas, en son âme de bourgeoise austère, qu'il en existe peut-être d'autres ? Elle eut donc raison d'agir comme elle a toujours agi, en mère dévouée et en amie douce et indulgente.

II

À l'époque où se dénouait mon amitié pour Jean Duvalloy, le hasard me fit découvrir dans la bibliothèque de grand-père une série de livres érotiques, ornés de gravures. J'y puisai mes premières idées sur la femme,

Plutôt qu'une pareille initiation eût-il mieux valu le baiser de quelque servante ? J'aurais ignoré ces rêves dangereux qui émoussent la franchise du désir en l'associant à de simples images, et, plus tard, l'approche de la femme ne m'eût point déconcerté comme tous ceux dont les sens s'éveillèrent dans le désordre de l'imagination. Mais cette timidité qui me sauva des mauvaises étreintes, n'a-t-elle pas, en exaltant ce qu'il y avait en moi de plus sensible, fait jaillir des sources de bonheur plus précieuses ? L'homme voudrait bien se hausser à une plus noble conception de l'amour, et néanmoins il souffre dans son orgueil quand son désir ne se manifeste pas à la façon des bêtes.

Elle fut peu brillante ma première expédition de collégien. Un soir, des camarades me traînèrent dans un estaminet dont une fille, nommée Léontine, occupait le comptoir. Elle feignit un caprice et vint près de moi. Aussitôt une sueur abondante me couvrit. Osant à peine la regarder, incapable de lui répondre, je balbutiais quelques mots ; tandis que des gouttes me chatouillaient le crâne et ruisselaient le long de mes joues. On but cependant, et, par bravade, au moment du départ, je me chargeai de reconduire la caissière.

Oh ! l'interminable trajet, la montée silencieuse de l'escalier, ma terreur au seuil de la chambre, les avances de Léontine ! J'étais au supplice. Elle enleva son corsage et s'assit à mes côtés.

— Quelle chaleur, dit-elle, en m'attirant contre sa poitrine.

Je fermai les yeux. Mon désespoir n'avait pas de limites. De tous mes nerfs tendus, je tâchais d'influer sur la peau de mon crâne pour que les nouvelles gouttes qui s'y préparaient s'évaporassent. Hélas ! elles coulaient méchamment, et chacun de mes cheveux en guidait une vers la gorge nue.

Que faut-il faire ? me demandais-je obstinément. La folie du désir qui commençait à battre en mes veines et à troubler mon cerveau, ne me donnait pas la moindre audace.

J'étais persuadé qu'à la moindre tentative de ma part ce désir s'évanouirait, mais Léontine s'endormit et j'en ressentis un vrai soulagement, comme si de grands dangers s'éloignaient de moi. A-t-elle assez Confiance, pensais-je, prêt à la remercier de sa gentillesse et de son abandon. Elle marmotta :

— Tu devrais t'en aller, mon petit.

Et je m'en allai.

Cette épreuve m'assombrit, et plus encore la certitude que je n'aurais jamais la hardiesse d'en affronter une autre. En quoi donc différais-je de ceux de mes camarades qui sortaient de chez Léontine, au comble du ravissement ? J'aurais tant voulu savoir, moi aussi !

Découragé je m'en tins à mes songes. Des créatures radieuses et complaisantes peuplèrent la solitude de ma chambre. Je ne me lassais pas de les dévêtir. Pourtant ces évocations voluptueuses se compliquaient d'aspirations qui révélaient peu à peu ma véritable nature d'adolescent, besoins d'amour héroïque, projets romanesques, toute une sentimentalité frémissante qu'exaspéra mon premier échec et qu'entretint la lecture de certains romanciers, de George Sand surtout, et, en partie, de Balzac. Autant que des caresses, je souhaitais de sublimes immolations. La poésie m'enthousiasma, À Bellefeuille, où nous passions tous les jours de vacance, je marchais en récitant des vers à ma jeune sœur qui en pâlisait d'admiration. J'explorais les vieux Châteaux. Je cherchais M^{me} de Mortsaufr au creux des vallées avoisinantes, et je ne doutais point que Valentine m'apparût en quelque bal champêtre.

Qu'eussé-je fait au cas d'une rencontre ? Trois jours de suite, je courus sur les traces d'une amazone aux cheveux roux. Je l'aimai. L'apercevant le quatrième jour, qui se promenait à pied, je m'enfuis pour ne rien savoir d'elle.

Que de douleur confuse en ce mélange de passion et de réserve ! Il eût fallu — c'était mon rêve favori — qu'une femme me trouvât baigné de pleurs et s'offrit à moi par pitié. Précisément M^{me} Landol, l'amie de mère,

me surprit dans l'une de ces crises, où je m'excitais à pleurer devant une glace. Elle m'interrogea, je me mis à sangloter entre ses bras.

Je l'aimai. Durant deux semaines, je ne pensai qu'à cette dame qui soignait les restes d'une beauté opulente et dont j'épiais curieusement le corsage. Elle m'accueillait avec beaucoup de sympathie. Une fois elle frôla ma nuque de sa main. Je ne retournai plus chez elle...

Au milieu d'un voyage en Bretagne qui fut la récompense de mon dernier examen, j'abandonnai mes amis pour suivre une grande dame brune, accompagnée de son mari. Je visitai trois villes à ses côtés, descendant aux mêmes hôtels et accomplissant les mêmes excursions, et d'une manière si discrète qu'elle ne s'avisa même pas de mon existence...

Je rejoignis ces amis sur une plage du Calvados. Ils s'étaient liés avec un groupe de demi-mondaines : le lendemain je revenais à Bellefeuille...

Timidités de jeune homme ? pudeurs de l'âme ? impuissance de chaste ? excès d'imagination ? il y eut de tout cela, mais il y eut encore... Oh ! comme les forces qui nous dirigent sont obscures. Notre vie repose parfois sur des sentiments que nous ne soupçonnons point, sur des espoirs qui ne nous ont même pas effleurés.

De Saint-Jore, on se rend en une heure à Bellefeuille par la ligne de Domfront. J'y arrivai le soir. Un domestique envoyé pour les bagages me prévint que ma mère, un peu souffrante, avait dû se coucher au sortir de table. Faisant un détour je passai, près des usines, devant la propriété que Philippe Darzas habitait depuis son mariage avec la sœur de M^{me} Landol. Une brèche me permit d'en franchir la haie. Aucune clarté ne brillait aux fenêtres, et nul bruit ne rompait le silence de la nuit, pas même le murmure de la rivière que son haleine fraîche annonçait très proche.

Il y a sur la droite un mélèze et un acacia auxquels est accrochée une balançoire où souvent se berçait M^{me} Darzas. Je la retrouve et aussi, dans un bosquet, le hamac jaune et rouge qu'elle affectionne. Son odeur y est encore, oui, je la respire à l'endroit de sa tête, une odeur d'iris que je ne puis séparer du parfum des sureaux et des troènes qui forment le bosquet. Un hêtre est là, tout près, qu'entoure un banc de fer. Je le touche, et mon doigt suit sur l'écorce la trace d'un nom que j'y gravai une après-midi de dimanche pendant que M^{me} Darzas lisait à mes côtés. Puis je vais jusqu'au

bas du jardin où, parmi les saules, coule la rivière. Un pont la traverse et débouche au milieu de prairies. C'est par là, par le sentier qui côtoie le bord de l'eau, que nous nous promenions en cueillant des fleurs destinées à mère.

Mais une horloge sonna. En quelques minutes j'atteignis les murs du château, selon l'appellation pompeuse que la maison de M. Hamelin empruntait à la belle ordonnance des pelouses et à la vétusté des arbres dont elle est environnée.

Mon couvert était mis dans la salle. Je m'assis. Au bout d'un instant la porte s'ouvrit. M^{me} Darzas entra.

— Vous ! m'écriai-je.

Il n'y avait certes rien d'étonnant à ce qu'elle fût là, mais je m'y attendais si peu, et cette apparition me semblait si extraordinaire, que j'en restais confondu.

Elle me dit en souriant :

— Vous ne saviez donc pas que Philippe était en voyage ?

Pourquoi ai-je affecté l'ignorance puisqu'une lettre de mère reçue le matin m'avait annoncé ce départ ?

— Et que je demeure ici ? ajouta-t-elle,

— Vous demeurez ici !

Je devais la regarder très drôlement, car elle éclata de rire. Je prononçai d'un air convaincu :

— Je suis content... je vous assure que je le suis.

— Quels motifs avez-vous d'être content ?

C'est vrai, quels motifs ? Je fus sur le point de lui demander si elle ne l'était pas aussi. Mais elle enleva mon assiette, chercha des fruits et prit une pêche dont elle m'offrit la moitié. Puis, m'ayant versé à boire, elle me dit :

— Je suis descendue pour vous avertir que votre mère dormait, il faudra faire attention en montant.

Bien que nous ayons beaucoup parlé, je ne me rappelle pas la moindre de nos paroles. J'affirme seulement qu'elle avait un peignoir blanc, que ses cheveux étaient mal noués, que la fin de notre entretien fut gâtée par une inexplicable gêne, et que nous ne savions plus comment nous quitter. Puis

je suis à la porte de sa chambre, sa main dans la mienne, puis, seul, accoudé au balcon de ma fenêtre jusqu'au moment où l'aube vague fait surgir de l'ombre la brume des prairies.

Mère avait raison, sept ans auparavant, de prôner les qualités de sa jeune amie à l'associé de son père. D'humeur égale, de goûts simples, la nouvelle mariée se ploya vite, malgré des habitudes contraires, à l'existence morne de la campagne, et Philippe appréciait, outre l'épouse prévenante, la ménagère active et la femme aux idées saines... Mais voilà que j'emploie à son propos les termes exacts qui servaient à dénombrer ses mérites. Pour la juger par moi-même, il me faudrait retrouver la Geneviève de cette époque derrière l'image définitive de la vraie Geneviève, et peut-être reconstituer une petite bourgeoise, satisfaite de son destin, moins charmante de figure et moins élégante de silhouette : cela ne m'est point possible. La première vision véritable que je conserve d'elle, quoique je la connusse depuis mon enfance, date de ce soir-là, et le doux visage dont tout le monde autour de moi louait la grâce infinie, m'apparut pour la première fois le lendemain, lorsque Claire, en extase devant Geneviève, me dit avec cet accent d'admiration naïve qui lui est encore habituel :

— Comme elle est belle, Pascal, plus belle qu'à l'ordinaire.

Et c'est alors, dans le silence embarrassé où se prolonge toute parole de franchise un peu ardente, c'est alors que me furent révélés les cheveux blonds de Geneviève, ses yeux gris, ses lèvres délicates et sa taille harmonieuse.

Révélations très importantes sans doute, car ma vie consista désormais à me rapprocher de M^{me} Darzas et à la fuir dès que j'avais réussi dans mon entreprise. Il était au-dessus de mes forces de converser librement avec elle, comme au temps où j'ignorais la couleur de ses yeux et de ses cheveux. Par bonheur la présence d'autres personnes remédiait à ce malaise, sans quoi elle me fût devenue insupportable.

L'après-midi, nous faisons tous quatre de longues promenades en voiture à travers les collines de l'Orne, en ce rude pays coupé de vallées profondes, animé de rivières, et si changeant avec la masse obscure de ses forêts et l'immensité lumineuse de ses plaines. Chacune de ces vieilles excursions de mon enfance me transportait dans un monde nouveau et parmi des

spectacles inconnus. Assis en face de M^{me} Darzas, je lui montrais des arbres, des fleurs, des rayons de soleil, comme des choses très spéciales que nous n'avions jamais vues, ni elle ni moi, et que nous risquions de ne jamais revoir. Et il ne fallait pas qu'elle les regardât distraitement. J'insistais, je lui mettais les yeux sur un buisson de roses, je lui tournais la tête vers l'horizon en flammes. Mon enthousiasme était douloureux, tant que je ne le sentais pas résonner en elle.

Le soir on se groupait dehors, autour de la pipe et des discours de M. Hamelin dont l'éloquence ne connaissait plus de bornes quand il fumait. La cérémonie terminée, mère renvoyait sa fille et proposait un besigue à grand-père. Nous restions seuls. J'étais navré. La conversation se réduisait à quelques phrases que j'avais l'air de m'arracher, et entre lesquelles je reprenais haleine comme entre deux efforts surhumains. Geneviève répliquait aussi péniblement. On aurait dit que nous nous lancions à tour de rôle un poids très lourd dont nous redoutions la chute comme un déshonneur. Quel soulagement à l'heure du coucher !

« Elle doit avoir une médiocre opinion de moi, pensais-je. » D'avance je combinais des sujets d'entretien capables d'en inspirer une meilleure, mais le tête-à-tête me serrait la gorge et me brouillait les idées.

Nous passions les mauvais jours au salon, situation périlleuse et qui ne me laissait pas de repos, tellement je craignais le départ de ma mère et de ma sœur. Je n'avais d'autre ressource que de saisir un livre, préparé d'ailleurs à cet effet, et de me récrier sur la beauté de quelque passage.

— Comment ! vous ne connaissez pas cela ? mais c'est magnifique ! je vais vous le lire.

Et je lisais en toute hâte, galopant à travers les pages, la sueur au front, à bout de souffle. Une fois elle m'arrêta.

— Et des vers ? Vous m'en avez lu d'exquis, ici même, aux vacances de Pâques.

Je courus à ma chambre et revins d'un trait.

— Tenez, le volume n'a pas bougé de ma table.

Elle le prit et l'ouvrit. Et nous vîmes, entre les deux feuilles ouvertes, une grande fleur de lysséchée dont la blancheur se fondait, vers la tige des

pétales, en nuances violettes.

— Oh ! Pascal, dit-elle.

Je me souvins. Cette fleur ornait son corsage le jour où je lisais ces vers. Elle l'avait perdue et vainement cherchée. C'était donc moi ? Comment ne m'étais-je jamais rappelé cette histoire, mon vol de la fleur tombée, mon trouble en l'étalant parmi les pages de mon poète favori ?

Je n'osais lever les yeux, quoiqu'un certain plaisir s'alliât à ma confusion. L'ombre naissante m'enhardissant, je lui demandai :

— Voulez-vous me rendre ce livre ?

Le bras tendu, l'âme en suspens ; j'attendais sa réponse. Elle s'en alla, emportant le volume.

Vexé d'être traité en collégien à qui l'on confisque un objet défendu, j'estimai digne, le lendemain et le surlendemain, de simuler de sérieuses occupations au village. Une petite crique de la rivière, parmi les roseaux, fut ma retraite. Je m'y ennuyais mortellement. Surtout je ne saisisais pas bien : la raison qui me retenait à cet endroit.

Le troisième jour, je m'arrangeai pour être aperçu de ces dames, au moment de la promenade en voiture. Geneviève m'appela. Sous peine d'impolitesse, ne devais-je pas accourir ?

— Eh bien, Pascal, vous ne vous plaisez donc pas avec nous ? Venez donc, je vous en prie.

Sa voix était câline, elle souriait, elle avait une robe bleue, et j'eus la sensation que le temps n'affaiblirait jamais rien de cette minute, rien du son de sa voix, ni de la lumière de son sourire, ni de la couleur de sa robe, rien non plus des parfums de l'espace ou de l'attitude des arbres voisins. Tous ces détails d'un moment prenaient un caractère inviolable.

Je la suivis ; docile comme un enfant que l'on emporte dans ses bras. Et jusqu'à la fin de la journée je gardai cette inquiétude de ceux qui ont souffert et qui ont peur que leur mal ne recommence.

Mais le soir Geneviève me rendait mon livre et le lys s'y trouvait.

Jamais je ne chéris ma mère d'une façon plus démonstrative. Elle en était tout heureuse et me désignait à M^{me} Darzas d'un air qui signifiait :

— Hein ! est-il gentil ! quel bon cœur !

Je m'échappais en élans de joie d'une telle extravagance que Geneviève en riait aux larmes. Et elle disait :

— Cela me fait du bien de rire... il y a si longtemps ! Ah ! Philippe n'est pas rieur, lui.

Ces paroles prononcées fort simplement ne masquaient-elles point des gouffres de tristesse ? Ma pitié s'y trompait, et je me fusse livré aux singeries les plus absurdes, à des grimaces, à des contorsions, pour exciter son rire. C'était facile : un mot suffisait.

Hélas ! notre entente ne se traduisait par nul surcroît d'intimité, car je n'avais rien à lui dire et elle ne me disait rien non plus. J'en arrivais à présumer, tellement les mots que nous risquions, tombaient à faux, qu'il ne nous serait jamais permis de causer paisiblement. Elle était si loin de moi ! L'étoffe de sa robe, les revers de son corsage, les plis de sa jupe, autant d'objets à quoi ma main n'aurait su atteindre, alors même que j'eusse résolu d'y toucher.

Au cours d'une promenade à pied en compagnie de Claire, nous nous assîmes sur le bord de la route, près d'une mare qui reflétait les ruines d'une église. Tous les petits bruits et tous les mouvements de la nature se fondaient en un silence infini. Des nuages roses glissèrent au fond de l'eau. Je levai les yeux : Geneviève me regardait. Et soudain elle attira Claire et l'embrassa violemment, à plusieurs reprises.

J'étouffai un cri : ce geste brutal m'avait blessé moi-même physiquement. Étonnée d'abord, l'enfant se livra aux caresses de la jeune femme, et celle-ci lui appuya la tête sur ses genoux et lui frôla les cheveux de sa main nue. Et je me vis ainsi aux bras d'une femme, ses doigts nus autour de mon front, mes yeux fixés à la surface d'un étang où se miraient des nuages et des coins d'ogive.

Et je dis :

— Le matin de ma première communion, vous m'avez embrassé.

— Ah ! fit-elle.

Son indifférence m'affligea. Elle ne se souvenait donc pas de cet événement auquel je n'avais jamais songé et qui, tout à coup, me semblait

une date si mémorable ?

Désormais d'autres événements se présentèrent à moi, tous d'une égale gravité. Et chaque fois j'étais stupéfait d'apprendre à quel point nous avions été bons amis et attachés l'un à l'autre, avec quelle gentillesse elle feignait de s'intéresser à mes jeux de petit garçon, et combien me plaisaient les dîners de famille, lorsqu'elle venait à Saint-Jore. Tout un passé s'allongeait derrière moi, un étrange passé qui n'aurait pas été le mien, mystérieux comme une eau ténébreuse, et où luisaient parfois des clartés incomplètes.

— Cette cloche, vous l'entendez ? on l'a baptisée, il y a cinq ans... vous aviez une robe grise, des bluets et des boutons d'or à votre chapeau.

Avisant tel arbre du parc, je sursautais.

— Nous nous sommes abrités là pendant un orage, vous aviez des souliers trop minces et des bas... oui, des bas noirs.

Oh ! le joli temps de franchise et de cordialité ! Ne se pouvait-il qu'on en revint à ces bonnes relations ? Un soir je pris une décision farouche :

— Tout à l'heure, dehors, je l'appellerai Geneviève.

Nul doute qu'après un tel acte l'entretien ne se poursuivît naturellement et que notre intimité ne se rétablît du premier coup. J'habituais ma bouche à la forme des syllabes, Geneviève, un nom de charme et de grâce, si doux à prononcer.

On nous laissa seuls, sur un banc de la grande pelouse, et, sans plus d'hésitations, je murmurai : Geneviève, mais si bas qu'elle n'aurait pu entendre. Je le répétais plus bas encore, comme une prière muette adressée du fond de l'âme. Mon audace ne m'en permit pas davantage.

Je fus désolé. La magie des syllabes ne nous aiderait pas à rompre le sortilège qui enchaînait notre amitié, et nous resterions toujours aussi étrangers l'un à l'autre que si nous séparaient des distances incommensurables. Chaque minute dressait entre nous sa part d'obstacle. Geneviève, Geneviève... murmurais-je intérieurement.

Au même instant, elle s'inclina vers moi et mit sa tête sur mon épaule, sans un mot.

La nuit solennelle s'éclairait d'étoiles de plus en plus nombreuses, et, exténué de joie, prêt à défaillir sous l'adorable fardeau, je me raidissais de

toutes mes forces vers ces étoiles, témoins de mon triomphe. Une femme reposait sur ma poitrine. Des cheveux de femme me flattaient le cou. Je respirais l'odeur d'une femme.

Il m'eût été bien agréable de refermer mes bras autour de sa tête et que ma joue touchât la sienne. Mais mon ingénuité ne m'autorisait pas à croire que ce fût autre chose qu'un geste de confiance et de sympathie auquel s'abandonnait Geneviève. Un mouvement, un indice d'émotion, l'effaroucheraient. Ah ! pourvu qu'elle ne me crût pas surpris d'un acte aussi normal ! Cependant mon cœur sautait comme une bête folle, et je brûlais de désir.

— Quelle belle soirée, énonçai-je, ce qu'il y a d'étoiles !

Le tremblement de ma voix m'épouvanta, et je repris aussitôt d'un ton ferme :

— Voici la Grande Ourse... et puis le Dragon... et puis...

Je ne pouvais plus. Des sanglots me secouaient. Heureusement mère nous appela. Comment ai-je encore réussi, au retour, à signaler une odeur de réséda, un chant d'oiseau ?

Le lendemain on eût dit, à mon calme, que rien ne s'était passé de nouveau. Grand-père ayant fumé sa pipe, on nous laissa. Quelques minutes s'écoulèrent, et soudain l'attente me pénétra d'une telle anxiété que j'allais tomber à genoux et la supplier. Mais, comme la veille, lentement, elle s'inclina.

Je vécus dès lors de la vie de Geneviève, et je ne vivais plus quand je cessais de la voir. Le bruit de ses pas, le matin, annonçait ma résurrection quotidienne. « La voilà, la voilà, » disais-je à Claire comme à l'approche d'un spectacle miraculeux. Le sang abondait en mes veines. La pièce s'emplissait de lumière. Jusqu'à la fin du jour je demeurais en une extase si enivrante que pour la prolonger, le soir, je me dissimulais parmi les arbres, sous les fenêtres de Geneviève. La petite clarté aperçue au travers des rideaux me soutenait d'un reste de vie. Tout s'éteignait, là-bas et en moi.

J'ai passé de la sorte bien des nuits dans la fraîcheur des herbes et des feuilles. Qu'y attendais-je ? Rien. Telle heure sonnait au village, et je m'accordais la faveur de ne point bouger avant que sonnât la suivante.

Une fois j'eus la sensation d'une présence à mes côtés et d'une main sur mon front. Je m'étais endormi.

— Ah ! c'est vous, Geneviève, lui dis-je en l'appelant distraitement par son nom.

— Oui, de ma fenêtre, je ne vous voyais pas rentrer et cela m'inquiétait à la longue.

Je ne réfléchis point à l'aveu de surveillance que révélaient ces mots. Sa main caressait la mienne. Elle soupira :

— Êtes-vous enfant, Pascal ! on ne se figure pas un pareil enfant.

— Grondez-moi, Geneviève, grondez-moi comme du temps où je n'étais pas sage... vous preniez une grosse voix si douce ! je me serais roulé à vos pieds. Mon Dieu ! comme on est bien ici !

Nous nous tûmes. Le silence fut délicieux, cette fois-là, conforme aux désirs de mon cœur et aux pensées inconnues qui palpitaient en moi. Dans l'obscurité je devinais ses yeux fixés à mes yeux.

— Venez, Pascal, me dit-elle.

Le lendemain pendant le dîner, M^{me} Darzas recevait un télégramme. Elle lut tout haut : Arriverai dix heures. Philippe.

— Aujourd'hui ! m'écriai-je d'une voix si altérée que mère me regarda.

— Eh bien, quoi ? cela te contrarie ?

Malgré tous mes efforts, le repas terminé, je ne pus parler à Geneviève sans que ma mère intervint sous un prétexte quelconque. À la fin je m'enfuis dans le parc, et, ramassant un bâton, je tuai des fleurs et blessai des arbustes.

Le bruit d'une voiture me ramena, Je rentrais au moment où Philippe traversait le vestibule et marchait vers sa femme, les bras tendus. Longuement et tendrement il la serra contre lui, et, se reculant, il dit :

— Comme tu as embelli, Geneviève, c'est à ne pas croire.

Et il l'embrassa de nouveau, tandis que mère les contemplait avec satisfaction. Dans un coin, écrasé, je sanglotais.

Deux visions persistent de cette soirée. Je suis derrière les rideaux qui ferment la baie entre le salon et la salle où mange Philippe Darzas, et je

compte les regards affectueux qu'il adresse à sa femme. Il est gai. Il l'admire. Il a des gestes et des accents de maître. De la haine, des idées mauvaises, fermentent en moi. Et puis c'est au premier étage, dans un renfoncement obscur. Voici mère, accompagnée de M. Hamelin et de Philippe. Ils s'arrêtent après un tournant du couloir et causent tous trois. Geneviève passe, et, comme un fou, je sors de l'ombre et lui saisis le bras.

— Geneviève... non, n'est-ce pas ?

Alors, brusquement, elle m'attire à elle, me baise au front, et murmure :

— Je vous promets, Pascal.

Et puis j'ai couru jusqu'à ma chambre avec la hâte de me délivrer d'un fardeau trop lourd, et je me suis jeté sur mon lit en disant :

— Je l'aime ! mais je l'aime !

En vérité je ne m'en doutais nullement. Celui qui n'a pas aimé ignore les signes de l'amour et le subit avec un cerveau confus et des yeux troublés. Quand on est jeune, on ne s'aperçoit pas plus que l'on aime qu'on ne s'aperçoit que l'on vit. Et j'apprenais tout à coup que Geneviève était la raison de mon existence, Depuis combien de temps ?

— Comme je l'aime ! ne me lassais-je pas de répéter, la tête enfouie dans mon oreiller.

Était-ce de joie ou de désespoir que je gémissais ? L'amour contient tout à l'excès, et le plus heureux des amants goûte aux pires souffrances, comme le plus malheureux se désaltère aux meilleures voluptés. C'était une explosion de tous mes sentiments et de toutes mes sensations, un élan d'orgueil, d'effroi, d'humilité, de désir et de jalousie. Je me mordais les poings à l'évocation de caresses possibles entre Philippe et Geneviève, et je riais en me rappelant la promesse et le baiser de celle que j'aimais. Je déclamai des vers, je chantai, j'ouvris ma fenêtre et confiai mon secret à la lune. Et je le disais tout haut, en articulant chacune des syllabes : « J'aime Geneviève, je l'aime. » Et j'écrivis ces mots sur des bouts de papier que je déchirai et dont les morceaux volèrent dans le grand espace.

Il n'est pas de miracle plus émouvant, il n'est pas de bienfait plus profond que l'éclosion de l'amour dans une âme jeune. Il n'y rencontre pas encore des habitudes qui le froissent, des rancunes et des déceptions qui le

flétrissent. L'air est pur et, lui, il accroît cette pureté. Il féconde tout ce qu'il trouve de bon, il donne de la sève aux illusions et, quoiqu'il arrive, si méchamment que la vie saccage son œuvre, il laissera dans cette âme d'inoubliables traces.

Des besoins de prière montaient de ma pieuse enfance, et des actions de grâce ennoblissaient ma fièvre. Si loin que mon esprit cherchât, je voyais Geneviève, comme une divinité souriante, se pencher sur mes jeunes années. Elle m'animait de son baiser le jour de ma première communion. Elle était l'amie de mes jeux, la nourriture de mes rêves, la raison de ma timidité, le but invisible où tendaient ma force et mon espoir.

Je m'agenouillai sur le plancher et, joignant les mains, je lui fis le serment de l'aimer jusqu'à ma mort.

III

Comme il me parut simple, le matin, d'annoncer à M^{me} Darzas la bonne nouvelle de mon amour ! Claire cueillait des fleurs dans le parc et je m'écriai :

— Si tu savais ! quel malheur que tu ne sois pas assez grande ! mais tu ne comprendrais pas encore... plus tard je te raconterai...

— En tout cas, tu as l'air bien heureux.

— Ah ! c'est qu'il y a des choses... des événements qui tiennent du prodige.

Elle désigna un groupe de sapins à quelque distance :

— M^{me} Darzas est là, derrière, sur le banc.

Je m'emparai de ses fleurs.

— Ne bouge pas... si mère vient, tâche de la retenir.

Et je courus vers Geneviève avec le désir fou de lui jeter aux pieds mes roses, mon secret, toute ma vie et toute mon âme. Au bruit des pas, elle leva la tête, et je m'arrêtai devant elle, interdit :

— Je n'oserai jamais, murmurai-je.

Elle me fit une place à ses côtés.

— Vous n'oserez pas quoi ?

« Que je lui dise un mot, pensai-je, qu'elle soupçonne seulement que je l'aime, et je suis perdu, elle me repoussera. »

Geneviève me souriait de ses jolis yeux gris, de son clair visage aux cheveux ardents et aux lèvres délicates. Sa beauté m'éblouit comme un paysage de soleil. Je me sentis misérable, vilain, insignifiant. Les mots d'admiration que mon esprit en désordre s'acharnait à rassembler ne formaient point de phrases. Allais-je rire ou pleurer, lui embrasser la main, ou bien m'agenouiller, ou bien m'enfuir ?

— Geneviève, faites comme ce soir où l'on nous a laissés seuls à l'autre bout de la pelouse... vous vous souvenez ?... votre abandon... je vous en supplie, j'ai à vous parler.

— On n'y voyait pas, Pascal, dit-elle en rougissant.

Elle ne souriait plus maintenant. J'eus l'intuition qu'elle était comme moi, naïve, ignorante et puérile, et qu'elle tremblait comme moi, comme tremblent ceux qui vont dire et entendre pour la première fois des paroles solennelles. L'aveu fut visible sur nos lèvres et dans nos yeux. Je sus qu'elle m'aimait en même temps que je lui confiais mon amour. La même volonté éperdue nous agita, la même angoisse nous retint un moment au bord de l'avenir, et le même élan irréfléchi nous jeta aux bras l'un de l'autre.

Si la conduite du destin à mon égard me semble plus douce peut-être qu'elle ne l'est en réalité, je le dois à cette minute où mes pleurs trempaient le corsage de Geneviève et où ma bouche en baisait avidement l'étoffe. Il n'y a rien qui soit plus long à s'éveiller que la faculté d'être heureux. On dirait un secret compliqué dont la clef se cache derrière nos instincts et nos passions, sous un amoncellement de voiles qu'il faut que le hasard soulève un à un. D'un coup, au seuil de ma jeunesse, la porte s'ouvrit, et elle s'ouvrit sur de l'amour.

Elle essuya mes larmes et je lui demandai si elle n'avait pas envie de pleurer.

— Non, répondit-elle, je vous aime trop.

— Est-ce possible, Geneviève, vous m'aimez, vous !

Elle me guida par les sentiers du bois, vers le pont qui franchit la rivière à sa sortie du parc.

— Nous sommes venus ici aux vacances de Pâques, tous deux, et vous avez enjambé la balustrade pour cueillir des herbes qui me plaisaient, là, à cet endroit, et j'ai eu si peur que j'ai bien vu que je vous aimais.

— Vous m'aimiez déjà, est-ce possible ! Alors vous l'avez su ici ?

— Oui, ici, au mois d'avril.

— À mon retour de Bretagne, le soir, dans le salon, vous le saviez ? Tout cet été quand nous étions en face l'un de l'autre en voiture, quand vous descendiez le matin...

— Je le savais et je savais aussi que vous m’aimiez.

— Mais je ne m’en doutais pas, moi, c’est d’hier seulement...

— Cependant ce n’est pas d’hier que vous m’aimez, Pascal, et je n’ai pas eu besoin, pour le savoir, de vous surprendre la nuit sous mes fenêtres. Je crois que vous m’avez toujours aimée. Jamais, même autrefois, vous ne m’avez regardée comme vous regardiez les autres personnes.

Sa clairvoyance m’inspirait de la considération. Elle était bien plus experte que moi sur les choses de l’amour ! Je m’informai de son âge.

— Vingt-quatre ans.

— Vous avez aimé déjà ?

— Non, Pascal, jamais.

— Et Philippe ?

— Je le croyais, mais non, il n’y a que vous.

— Ah ! que je suis heureux, Geneviève !... je veux... je veux que vous le soyez aussi.

— Je suis heureuse, Pascal !

— Vous l’êtes parce que je vous aime ?

— Parce que vous m’aimez et aussi parce que je vous aime.

Je m’éloignai d’elle rapidement, je tressaillais de joie et sa présence me gênait. Je remontai dans les bois, je me roulai sur la mousse, j’empoignais des fougères et les baisais avec frénésie, je secouais des arbustes, je frappais la terre, et je riais aux éclats.

— Geneviève m’aime ! je suis aimé !

Accoudée à la balustrade, elle ne m’entendit pas revenir. J’attachai mes lèvres aux franges d’un fichu qui recouvrait ses épaules. Elle ne bougea pas. Peut-être m’eût-elle accordé des faveurs plus précieuses. Mais la crainte de l’offenser m’arrêta.

Elle me dit :

— Philippe préfère ne pas demeurer au château, c’est un peu loin des usines. Je suis donc obligée de retourner à la maison ; seulement, toutes les après-midi, vous m’attendrez ici.

— Et tous les soirs, Geneviève, vous dînez avec nous, et quand Philippe n'y sera pas, je vous accompagnerai jusqu'à votre porte.

Elle sourit.

— Ce n'est pas encore assez, Pascal, et le matin ?

— Je confierai des fleurs à la rivière, lui dis-je en plaisantant, et vous les recevrez au bas de votre jardin. C'est ainsi qu'Inès de Castro, que l'on appelait Port de Héron à cause de sa noble démarche, envoyait des lettres à son amant.

L'idée l'amusa au point qu'elle voulut l'exécuter, mais les fleurs se perdaient aux détours de la rivière, et chaque jour les nécessités de ma poursuite me conduisaient auprès de Geneviève.

Une absence de grand-père en septembre nous valut, à M. et M^{me} Darzas, ma mère, ma sœur et moi, une fin de saison fort agréable. Nous qui devons nous faire tant de mal les uns aux autres, nous nous retrouvions avec plaisir, nos natures diverses, composées de tendances et d'intérêts si contraires, reposant sur un même fond de bonté. C'est la meilleure base de l'entente, lorsque le conflit des passions ne réclame pas encore le secours de l'intelligence. On causait gaiement, on respirait un air de paix et de liberté.

Que dirai-je de Philippe ? Il était petit et d'aspect lourd, plutôt brusque de manières, peu expansif et peu aimable, somme toute uniquement soucieux de ses affaires. Pour lui le monde commençait aux usines de Bellefeuille et se terminait aux magasins de dépôt de Saint-Jore. Ses méditations étaient celles d'un patron qui se lève et se couche aux heures de ses ouvriers, et ses idées analogues à celles de grand-père et de notre entourage. Il témoignait à sa femme beaucoup d'affection, à ma mère une grande déférence, et m'honorait d'une sympathie que je lui rendais, ayant été élevé dans le juste respect de ces travailleurs honnêtes, consciencieux et infatigables. Puis, malgré ma jalousie et d'obscurcs révoltes, le titre de mari le paraît d'un prestige que je subissais involontairement. Philippe était le maître de celle que j'aimais, et je ne songeais guère à la lui disputer.

Qui n'eussé-je pas aimé d'ailleurs, étant si heureux ?

— Je le suis tellement, disais-je à Geneviève, qu'il n'y a pas de place en moi pour tout ce bonheur, il en reste en dehors qui attend pour entrer... J'ai

beau ouvrir les yeux, les oreilles, m'ouvrir tout entier, c'est comme s'il en devait venir toujours, toujours, pendant des années.

Cependant je ne comprenais point que Geneviève m'aimât, et je ne cessais de l'interroger, anxieux de la réponse.

— Alors vous m'aimez ? Vous m'aimez, vous ?

Mon amour, à moi, je le sentais battre comme mon cœur, et je le voyais comme on voit de la lumière. Mais comment admettre que je fusse aimé de cette femme exceptionnelle, que je fusse même aimé d'une femme ? Nous avons peine à croire à la réalisation d'un rêve longtemps caressé. Notre imagination en fut si remplie qu'elle nous semble en garder toujours une partie à l'état de rêve.

Arrivais-je par instants fugitifs à concevoir cet amour, alors je tombais à genoux. Seule cette attitude de l'adoration me soulageait. Tout était bien ainsi, et chacun avait sa vraie place. Dans le bosquet de notre aveu, je ne lui eusse jamais parlé autrement que ployé devant elle, et j'agissais de la sorte moins en amant exalté qui cherche à traduire son émotion, qu'en enfant amoureux qui n'est à son aise qu'aux pieds de sa maîtresse. J'y jouais, j'y riaais, j'y discourais, je m'y taisais aussi, les yeux fixés longuement sur elle.

— Qu'avez-vous à m'examiner, Pascal ? ne me connaissez-vous pas ?

— Je ne connais pas encore la Geneviève qui m'aime. Vous avez des yeux nouveaux, une bouche nouvelle, je les apprends.

Elle me sourit une fois si tendrement que je m'écriai :

— Ah ! votre sourire m'aime, je l'ai senti.

Je prenais sa main, j'en écartais les doigts et les questionnais tour à tour.

— Et vous, m'aimez-vous ?

— Le soir nous nous promenions dans le parc. Nous chérissions la nuit pour son ombre propice, non pour sa mystérieuse splendeur, car ce n'est point au début de la vie que le sentiment de la nature ajoute aux joies de l'amour, et que les étoiles, les clairs de lune, les couchers de soleil, les bois et les fleurs sont des motifs pour aimer davantage. L'unique spectacle émanait de Geneviève. Elle donnait de la beauté aux choses et n'en recevait pas d'elles. En la contemplant je voyais ce qu'il y a de plus pur au monde, de plus admirable et de plus harmonieux.

Principe de toute beauté, elle l'était également de toute action. De moi-même, je n'eusse point fait un pas vers un état d'intimité plus grande, tellement je songeais peu que cela fût possible. Chaque faveur m'étonnait comme une grâce imméritée, et mon espoir n'allait pas plus loin que d'en souhaiter le retour. Au milieu des plus violents désirs j'aimais avec l'humilité et l'inconscience d'une âme très neuve. Aussi Geneviève, en sûreté près de moi, s'habitua à m'accorder ce que je ne demandais point, et je m'émerveillais de tant de condescendance.

Notre besoin de solitude nous conviait à de lentes courses en barque, sous le voile des grandes herbes et des saules qui se penchent. Un jour de chaleur, elle releva jusqu'en haut l'une de ses manches et trempa dans l'eau son bras entier. Le courant cerclait sa peau fraîche de bracelets sans cesse renouvelés. Et mes regards s'y enroulaient aussi, à l'endroit même où de petites vagues s'insurgeaient contre l'obstacle. Puis ce fut au tour de l'autre, et quand elle eut trempé les deux bras, elle les essuya à l'aide de son mouchoir et les fit sécher. Ils pendaient le long de la barque, tout blancs, effilés aux poignets, arrondis vers l'épaule en courbes grasses et savoureuses. Le soleil les illuminait de clartés légères, et les feuilles pointues des roseaux s'y attardaient.

Mais elle leva les yeux sur moi et rougit. J'examinais les deux bras, comme ces enfants résignés qui étudient la forme des gâteaux à travers la vitrine des pâtisseries. Visiblement c'était pour moi de ces choses défendues auxquelles un petit garçon sage ne prétend point.

— Oh ! mon chéri ! mon chéri ! embrassez-les, dit-elle, les tendant à ma bouche.

Je me jetai sur eux comme un affamé, et les mangeai de gros baisers maladroits et voraces qui faisaient du bruit ainsi que des baisers de nourrice. Je passais de l'un à l'autre, j'allais aux endroits où il y en avait le plus, et je me hâtais de peur qu'on ne me les retirât.

Mais elle dit :

— Ils sont à vous maintenant, mon chéri.

Et je les eus en effet à ma guise. Elle me les apportait le matin, tout nus, sous de longues manches flottantes. Le soir je m'asseyais à ses pieds, le dos

contre ses genoux, et elle les livrait encore à mes mains et à mes lèvres. Ils frissonnèrent et vécurent sous mes baisers plus savants.

Vers cette époque, une indisposition de Philippe, auprès de qui Geneviève dut se constituer garde-malade, interrompit nos rendez-vous. Ce fut terrible. La pire catastrophe ne m'eût pas plus abattu que ce simple incident où je discernais le résultat de volontés et de forces toutes liguées contre moi. On me dépouillait, chaque heure dissipait des trésors inestimables. Désœuvré, maussade, je me réfugiais finalement auprès de Claire dont l'humeur convenait à ma lassitude.

— Comment peux-tu rester à ne rien faire, lui demandais-je, tu ne t'ennuies pas ?

L'enfant, honteuse de ne pas s'ennuyer, et que l'on avait accoutumée à rougir de son inaction, prenait son ouvrage. Mais bientôt, le laissant tomber, elle causait de Geneviève. Elle racontait les paroles affectueuses que la jeune femme lui avait dites, faisait l'éloge de ses manières, de sa voix, de son élégance, de sa figure, décrivait ses longs cheveux blonds aperçus un matin, des cheveux qui coulaient tout autour d'elle, et ma mélancolie ne tenait pas devant de pareilles révélations.

— Ah ! soupirais-je, c'est une femme vraiment remarquable.

Une après-midi, dans le salon des Darzas, je tapotais le piano d'un doigt distrait quand la porte s'entr'ouvrit. Geneviève parut.

— Vous êtes seul ?

Elle vint à moi rapidement, saisit ma tête entre ses deux mains, et me prit la bouche.

— Ah ! Geneviève, balbutiai-je avec une sorte de reproche, tandis qu'elle s'enfuyait.

J'étais suffoqué, presque endolori. Elle avait pénétré jusqu'au fond de mon être, et mon cœur souffrait comme si son baiser l'eût atteint. Je courus après elle jusqu'à la chambre de Philippe.

— Vous savez, Philippe, je me mets à votre disposition, nous pourrions jouer à quelque jeu, aux dames, aux cartes...

Je ne quittai plus M^{me} Darzas. Au risque de tout compromettre, je la suppliais et lui adressais des signes désespérés. « Encore une fois, je vous

en prie », implorais-je en m'approchant d'elle.

Les occasions furent rares d'abord. Nous nous embrassions dans les coins, entre deux portes, derrière les gens. Puis les obstacles cessèrent, notre bonne existence de liberté recommença, et j'eus à loisir les lèvres de ma maîtresse.

Je m'en grisai tellement que la fin de mon séjour à Bellefeuille arriva sans que j'eusse le temps de la redouter. La date ne variait pas. Qu'il fit beau ou mauvais, que l'on souhaitât ou non de partir, le premier octobre on fermait le château et l'on regagnait ses quartiers d'hivers. Ainsi en fut-il. Mais le lendemain matin, j'exposais à mère un programme d'excursions méthodiques aux environs de Saint-Jore. Il y a là des sites qu'il est criminel de ne point connaître.

Le collet de mon veston relevé, mon chapeau sur mes yeux, je me faufilai dans un wagon de troisième classe, je descendis à la station qui précède Bellefeuille, je fis à pied une lieue et demie, puis, prenant aux abords du village des précautions de rôdeur, je me glissai sous le couvert d'un petit bouquet de sapins qui dominait la vallée. Geneviève m'y attendait.

Le succès de cette entrevue nous encouragea. Je revins chaque jour, souvent même par le premier train, ce qui nous donnait une partie de la matinée.

Trois semaines s'enchaînèrent d'un bonheur si continu, si dense, pourrait-on dire, que je n'en saurais détacher le souvenir d'un bonheur particulier. Aucun fait ne subsista. Le bonheur jaillit d'ordinaire par crises, par minutes suprêmes plus ou moins rapprochées. Ces minutes furent la vie elle-même, je vécus en cet état de crise. Les sensations déferlaient en moi comme des vagues hâtives, et quelles sensations pour un enfant de dix-sept ans que ces rendez-vous furtifs, que à ces ruses pour éviter les soupçons, que ces alertes qui me couchaient dans le fossé des routes, que l'apparition merveilleuse de cette femme qui m'aimait, que l'étreinte de ces bras blancs, le baiser de ces lèvres molles, et le tremblement de cette voix qui gémissait :

— Oh ! comme je vous aime, mon chéri ! comme je vous aime !

Sensations formidables ! elles brisent une âme encore neuve, ou la rendent plus large, plus sensible et plus sonore.

Comment, dans des conditions de liberté aussi parfaites, passant des journées l'un auprès de l'autre, les lèvres jointes, comment ne devînmes-nous pas amant et maîtresse ? En vérité nous ne songions pas que ce dénouement fût possible entre nous ; Geneviève se souvenait encore du collégien aux culottes courtes et au grand col marin qu'elle avait embrassé le jour de sa première communion. Elle trouvait fort naturel de le serrer contre elle et de s'offrir à ses caresses, mais, quel que fût le délire de ses sens, il n'est point douteux qu'elle eût repoussé avec effroi s'il avait tenté d'agir. Quant à moi, au moment même où je défailtais de volupté entre les bras de Geneviève et où ses yeux se voilaient, je pensais à elle comme à une créature inaccessible. J'étais un enfant, ignorant des gestes de l'amour, aimant sans calcul ni vanité une petite provinciale de tempérament très chaste, d'instincts très honnêtes et d'imagination nullement romanesque.

D'ailleurs, pour comprendre ce que la possession ajoute à l'amour d'ivresse morale et de certitude, il faut en avoir connu le mystère, ce qui n'était pas mon cas, et guère plus celui de Geneviève à qui son mari n'en avait donné qu'une idée fort vague. Il ne nous manquait donc rien. Aucun espoir ne se mêlait à nos projets d'avenir.

— Ma Geneviève, vous êtes sûre de m'aimer toujours ? Vous me promettez d'être toujours la même, de vous abandonner toujours à moi comme vous le faites ?

— Toujours, mon chéri, je vous le promets.

— Je vous crois, Geneviève.

Toute ma vie se composait, en rêve, d'heures semblables, d'entrevues quotidiennes, de baisers, de regards et de paroles. Quand je disais « ma Geneviève » et qu'elle me répondait « mon chéri », je ne croyais pas que deux êtres pussent s'appartenir davantage.

Elle me donna un anneau d'or, je le mis à mon doigt pour ne plus le quitter. Je lui en offris un également, qu'elle porta contre sa peau, au bout d'une petite chaînette passée autour de son cou.

Le mardi vingt-huit octobre — certaines dates ne s'oublient pas — en rentrant à l'heure du dîner, je croisai grand-père qui me dit, d'un ton assez bourru :

— On a à te parler, là-haut... moi, je vais au cercle.

Je montai l'escalier. Mère m'appela de sa chambre. Tout de suite je remarquai son agitation, et je fus inquiet.

— Ton grand-père ne t'a pas mis au courant ?

— Non.

— Alors tu ne sais rien ?

— Comment saurais-je ?

— Il a reçu d'Angleterre une lettre très pressante... de gros intérêts... il part demain soir... et...

Son embarras me déconcertait. J'essayai de sourire :

— Voyons, mère, c'est donc si grave, que tu n'oses pas...

Elle réussit à dominer son émotion et, brusquement, se décida :

— Eh bien, nous avons beaucoup causé, ton grand-père et moi... de toi principalement... et nous sommes entièrement d'accord. Voilà : comme tu n'es pas d'âge à faire ton volontariat, nous estimons que cette année ne doit pas être perdue, et que tu peux en profiter pour voyager, pour apprendre l'anglais, par exemple, ce qui n'est jamais inutile, n'est-ce pas... bref, il est entendu que tu pars demain soir avec ton grand-père, et que... Eh bien, qu'est-ce que tu as ?

Mes yeux l'effrayaient, mes yeux que je sentais pareils à des yeux de fou. Je voulais parler, je ne le pouvais pas.

— Voyons, Pascal, explique-toi... dis quelque chose...

À la fin je bégayai :

— Moi, partir ! pour un an ! demain soir !

— Oui, pourquoi pas... qui t'empêche ?

— C'est impossible, mère !

On annonça le dîner, elle se leva. Mon chagrin visiblement la déchirait, et je devinai sa pitié. Mais elle dit à haute voix :

— Non, non, il le faut.

Je refusai de la suivre et restai seul, accoudé contre une table, les poings collés aux tempes. Je ne bougeais pas, je ne pensais pas. Le coup m'avait

brisé. Plusieurs fois je me répétais : « C'est impossible... je ne partirai pas ». Cette affirmation ne suffisait point à me calmer. J'avais peur. Les vieux instincts de soumission, les vieilles habitudes de passivité, accomplissaient leur œuvre sournoise.

— Tu as de la peine, mon pauvre Pascal, me dit ma mère.

Elle venait de rentrer et me pressait contre elle. Mes nerfs se détendirent.

— Oh ! oui, je souffre.

Elle invoqua la raison : ne me rendais-je pas compte de la nécessité de ce voyage ? Que ferais-je à Saint-Jore, pendant toute une année ?

Mais je l'interrompis.

— Mère, ne me fais pas partir, je t'en prie... c'est au-dessus de mes forces... me vois-tu là-bas, tout seul, des mois et des mois, sans personne de vous ? Oh ! je t'en prie, j'apprendrai l'anglais... je travaillerai... tout ce que l'on voudra... mais que je reste ici... je t'en prie... je t'en prie...

— Pourquoi veux-tu rester, Pascal ?

— Parce que je suis heureux. Oh ! tu ne comprends pas. Si tu savais comme je suis heureux, tu me laisserais, va, tu n'aurais pas le courage... Oh ! il faut me laisser... on n'a pas le droit de m'empêcher d'être heureux... je t'en prie...

— Pascal, dit-elle, on t'a vu à Bellefeuille, des ouvriers... et on a vu Geneviève qui te rejoignait. Tout le monde le sait maintenant. Ton grand-père est averti, il est furieux. Si tu ne pars pas, il te chasse de chez lui et il ira trouver Geneviève, tu le connais, il ira.

Je l'écoutais, consterné. Cette fois tout était fini. À travers mes larmes je la regardai. Elle me dit doucement :

— Comme tu l'aimes !

Il y eut un silence douloureux. Puis, mère se levant, je lui saisis le bras et l'implorai d'une voix désespérée.

— Oui, je l'aime, je l'aime, ne me sépare pas d'elle, ce serait affreux... nous n'aurons plus de rendez-vous, je te le promets... que je la voie seulement, devant vous tous... si tu veux, je m'engage à ne plus lui adresser

la parole... nous serons comme deux étrangers, mais que je la voie... Je ne peux pas vivre sans elle... je l'aime...

Elle m'observait avec étonnement, un peu blessée peut-être en sa tendresse de mère. Cette violence de sentiments dont elle n'avait aucune idée l'offusquait, et son cœur se fermait à la compassion.

— Tais-toi, Pascal, tu dis des choses que je ne dois pas entendre... des choses insensées, tu le reconnaîtras quand tu seras plus calme... Allons, n'insiste pas. Crois-tu que cela ne me désole pas, moi aussi, cette longue séparation ? Mais il le faut, il le faut pour Philippe qui est notre ami, il le faut pour Geneviève qui ne tarderait pas à être punie de sa légèreté, pour toi, dont la conduite est mauvaise. Réfléchis et avoue que ton grand-père et moi nous agissons d'après notre devoir.

— Alors votre devoir, c'est de m'écraser ! J'aime comme je n'aimerai plus jamais et mon amour ne compte pas ? Je suis heureux comme on ne peut pas l'être, et ce bonheur vous trouvez naturel de le détruire ? Voyons, mère, c'est quelque chose qui a son importance, mon bonheur, mon amour ? et tu n'hésites pas ?

Elle haussa les épaules :

— Mon pauvre ami, tu as pris au sérieux une petite intrigue dont Geneviève est la première à rire, j'en suis sûre... tu trouveras bon que nous y mettions fin. Il s'agit de questions qui ont aussi leur gravité, l'honneur d'un mari, la paix d'un ménage, la considération de notre famille. Ne compte pas sur la moindre faiblesse de ma part.

Elle m'attira de nouveau et me dit affectueusement :

— N'est-ce pas que j'ai raison ?

— Peut-être, mère, mais moi aussi j'ai raison... il y a quelque chose qui a tort en dehors de nous, voilà... j'ai l'impression d'une grande injustice... ou n'a pas le droit de m'arracher mon bonheur. Du moment que nous nous aimons, Geneviève et moi, je n'admets pas qu'on nous sépare... on n'en a pas le droit... mère... c'est injuste... c'est injuste...

Quel motif m'a jeté en pleine nuit dans le train de Bellefeuille ? Comment cette nuit maudite s'est-elle écoulée ? J'ai mis tant d'attention à n'y jamais penser que le souvenir en flotte sur ma mémoire comme des

nuées changeantes... Je suis sous un arbre, devant les fenêtres de Geneviève. Je regarde. Quoi ? la pluie tombe et l'on distingue à peine la maison... Je m'approche et j'essaye d'entrer. Dans quel but ? Une croisée cède cependant et renverse une chaise. Je m'enfuis. Les routes obscures s'entrelacent. Des haies me barrent le passage... Aux premières lueurs de l'aube, transi de froid et de fatigue, je frappe à la porte d'une auberge dont la patronne refuse de m'ouvrir... et je dors dans une grange... et à mon réveil, il est si tard que je suis obligé de courir vers les sapins où Geneviève m'attendait chaque jour. Mais ce que je n'ai pas oublié, c'est sa pâleur, ses yeux cerclés de noir, sa robe de chambre en velours marron, le châle qu'elle portait sur la tête, tous ces détails de désespoir et de mise hâtive.

— Vous savez donc, Geneviève ?

— Oui, une dépêche que Philippe a reçue de M. Hamelin.

— C'est horrible, n'est-ce pas ?

— Oui, Pascal, horrible.

Je proposai en tremblant :

— Si vous voulez, Geneviève, je resterai.

— Non, mon chéri, il n'y a pas moyen.

J'avais espéré qu'elle me pousserait à la résistance. Mon espoir s'abîmait. Elle me prit entre ses bras.

Les heures passèrent, heures funèbres dont le deuil enveloppa longtemps mon âme.

— Je vous écrirai tous les jours, Geneviève... nos lettres, ce sera la seule compensation...

— Non, nous ne nous écrivons pas, je ne le pourrais... j'aurais trop peur... la poste ici... et puis les lettres qui s'égarent...

Chaque parole était une amertume nouvelle. Je ne lui demandai plus rien, et elle n'exigea de moi aucune promesse. L'illusion ne nous fut pas accordée qui fait que l'on se prête des serments et que l'on arrange l'avenir. Nos adieux étaient les derniers, nos bouches ne se baiseraient plus.

Le vent secouait les branches, les feuilles tombaient, un fil de fer rouillé grinçait autour de la prairie voisine. Oh ! le bruit sinistre de ce fil de fer, que

de fois je l'ai entendu, depuis !

— C'est trop, c'est trop... ne pouvez-vous rien me dire pour me consoler ?

— Non, je n'ai plus de forces non plus.

— Il le faut pourtant... tenez, Geneviève, je voudrais embrasser la bague que je vous ai donnée, l'embrasser là où elle est.

Elle entrouvrit son corsage.

— Tout ce que vous voudrez, mon Pascal.

Mais cette caresse nouvelle, au bord de la gorge ignorée, me navra plus que tout.

— Ah ! si j'avais su ! si j'avais su que vous vouliez bien... je vous aurais embrassée déjà... je n'osais pas... c'est plus terrible que tout, cela... Oh ! il fallait me refuser... Dire que j'aurais pu...

J'avais la vision atroce de toutes les joies qu'elle m'eût permises, de tous les baisers inconnus que je perdais. Mon chagrin me parut infini, éternel. Je me tordais les mains.

J'ai sangloté longtemps, étendu à quelques pas d'elle, comme si j'avais eu peur de la toucher. Les racines des arbres me meurtrissaient.

— Je m'en vais, mon chéri... regarde-moi bien...

Elle se tenait penchée sur mon visage.

Il n'y eut jamais, il n'y aura jamais entre un de mes semblables et moi, un regard plus douloureux que celui que nous avons échangé. Deux êtres qui s'aiment et dont l'un va mourir se regardent ainsi.

L'image est là, l'image de sa figure convulsée, de ses paupières gonflées, de ses yeux d'agonisante, et l'image aussi de ma figure à moi dont je devinais le bouleversement.

— Adieu mon chéri, adieu mon chéri, murmura-t-elle.

Adieu ! ce mot m'épouvanta comme l'annonce de la mort. Et ce fut bien de la mort, ce fut le meilleur de ma vie qui mourut, quand je vis s'éloigner et disparaître au détour du chemin celle que j'aimais.

IV

Peut-être doit-on mettre plus de délicatesse encore à toucher à notre bonheur qu'à froisser notre infortune. Avec des précautions, en accordant à mon désespoir un sursis de quelques jours, on m'eût épargné ce qu'il y a de révoltant dans l'excès de la souffrance. On m'a opéré de ma joie comme d'un mal : ce sont là des plaies longues à se refermer.

De mon séjour en Angleterre et de mon volontariat, je pourrais dire simplement : voici deux années où j'ai été très malheureux. Et il me serait impossible, bien que je sache l'adoucissement que le temps apporta à ma peine et les tristesses particulières dont il la compliqua, il me serait impossible d'admettre que j'aie souffert d'autre chose que de cette séparation brutale. Le coup fut trop dur. Je n'étais pas seulement exilé loin de mon pays, de mes habitudes et de celle que j'aimais, il me semblait l'être de la vie elle-même.

Quelles journées lamentables j'ai traînées sur les routes du village qu'avait choisi grand-père, sur la berge monotone du canal, le long des rues noires de la ville voisine ! Ces premières semaines ne m'offrent que des souvenirs de lassitude physique et de sanglots. Je suis dans ma chambre, couché, et quatre jours et quatre nuits se succèdent sans que j'aie le courage de sortir. J'entre dans un magasin, j'indique au marchand la forme des cravates que je désire, et mes joues se sillonnent de larmes. Partout je pleure, dehors, à table, en lisant, en m'habillant, en dormant ! Cela coule de ma vie comme de la pluie d'un ciel brumeux. J'en riais moi-même avec mélancolie, et j'écrivais : « On me suivrait à la trace comme un petit Poucet qui sèmerait des larmes sur sa route, au lieu de cailloux et de pain. Hélas ! je n'ai pas l'espoir que Geneviève me retrouve, moi. »

Le manque d'espoir, voilà ce qui fit ma douleur si amère. Quoi qu'il arrivât, quelque prodige que l'on pût attendre de notre amour et de notre foi, rien ne ferait que l'avenir continuât le passé. Je pensais à Geneviève comme on pense à un être disparu et à mon bonheur comme à quelqu'un qui a été tué. Le meurtre s'était accompli inopinément, à Bellefeuille, sous des arbres

dépouillés et près d'un fil de fer qui grinçait, et je ne serais plus heureux puisque mon bonheur et mon amour, nés ensemble et frappés en même temps, ne se concevaient point l'un sans l'autre.

« Ton retour à Saint-Jore serait d'un effet déplorable, répondait mère à mes supplications, figure-toi qu'on a eu vent de tes escapades de Bellefeuille. Aujourd'hui même, en visile, on y a fait allusion. Il est hors de doute qu'on en sait plus qu'on ne veut dire. Je suis très tourmentée. »

Oh ! comme je discernais maintenant, sous leur apparence de châtiment mérité, les raisons véritables de mon exil ! L'honneur du mari, le respect de la famille, le sentiment du devoir, que valaient ces vains prétextes auprès des forces invisibles et sournoises de l'opinion ? « On a eu vent... on a fait allusion... on dit que... » voilà les réalités qui brisent, qui torturent, qui vous chassent et vous retiennent au loin, de leurs mille bras raidis, comme un individu malfaisant.

Sur les pages d'un carnet retrouvé, je lis, entre une invocation à Geneviève et une phrase de découragement, les cris de colère que m'arrachait la vision soudaine de ma défaite, apostrophes superbes aux bourgeois hypocrites de Saint-Jore, mots de mépris, tirades emphatiques sur les droits de l'amour, protestations virulentes contre le mariage et contre les injustices sociales, Je souris aujourd'hui de cette révolte un peu intéressée. Cependant ne regardons pas de trop près à la façon dont nous sommes entrés dans la voie de l'indépendance. Nous ne pouvons guère affranchir notre conscience avant de nous être délivrés des entraves qui paralysent nos instincts.

Des mois monotones qui s'écoulèrent jusqu'à mon retour, ma mémoire a gardé peu de traces, malgré l'importance que je leur reconnais maintenant — mais souvent les causes qui influenceront sur toute notre vie se forment sous nos yeux sans que nos yeux les voient. Je lus beaucoup, et des livres sérieux, ce à quoi m'incitaient des réunions hebdomadaires chez un étudiant anglais où nous discussions morale et métaphysique, et où je brillais plus par la hardiesse de mes idées que par leur solidité. Je tâchais vaillamment d'y réfléchir afin de les coordonner, d'en masquer les points faibles et de ne point trop me contredire ; mais il faut avouer qu'elles n'avaient guère d'autre cohésion que d'être exactement contraires à toutes celles que l'on m'avait inculquées. Ne croyant plus à la légitimité des règles qui

m'importunaient, je ne tardai pas à m'en prendre à tout ce qui s'offrait à moi avec un semblant d'autorité ou de tradition. Sans doute mes croyances d'autrefois n'avaient-elles pas des racines bien profondes ; sans doute, mal appropriées à ma nature, n'étaient-elles pas plus vigoureuses que des plantes semées au hasard dans un terrain hostile, car elles se flétrirent au premier contact. Vénérations héréditaires, fruits d'une saine éducation, principes issus des meilleures provenances, articles de foi et de morale greffés le long d'une enfance exemplaire, tout cela tomba comme des feuilles mortes, par un vent d'automne.

« Il n'y a ni puissance surnaturelle, ni loi sociale. Il y a l'humanité et c'est tout. L'idée de patrie est une injure envers cette humanité. Les peuples sont frères. »

Le jour où ces diverses formules et d'autres analogues furent inscrites en tête de mon carnet, un des étudiants se permit contre la France des railleries de mauvais goût. Je les relevai vivement. Les Anglais soutinrent leur camarade, la querelle s'envenima, on en vint aux mots aigres, aux menaces, et, en riposte à une allusion ironique aux événements de 70, j'affirmai l'idée de patrie sur le visage de mon adversaire,

Ce manque de logique me déconcerta et mon ardeur au travail s'en accrut. Sous l'influence de lectures, d'ailleurs toutes choisies d'après le même souci — mais choisissons-nous tel livre s'il ne répondait pas d'abord aux désirs de notre esprit ? — bien des choses s'écroulèrent encore en moi. Et je ne puis me targuer d'aucune lutte intérieure, Point d'insomnies, point de ces crises fécondes où la conscience, peureuse de vérité, se raccroche éperdûment à un passé qui s'en va. On pourrait même dire que l'évolution dont je notais la marche si rapide, s'accomplit sans que je m'en rendisse compte, et qu'il fallut le concours des événements pour me la révéler plus tard.

Du reste le service militaire régla ces différents problèmes en les supprimant du jour au lendemain. Durant cette épreuve, en laquelle se résume et s'achève l'œuvre d'oppression que l'on poursuit contre nos jeunes années, il ne pouvait plus être question de révolte, ni d'amour, ni d'hypothèses métaphysiques, ni de revendications sociales. De telles balivernes ne résistent pas à une corvée d'écurie. Je fus immédiatement mis au pas et réduit au type voulu. Mon cerveau inutile cessa de fonctionner,

mon corps devint un mécanisme mû par des volontés étrangères, et on me prouva de manière irréfutable que ma négation du principe d'autorité était la plus saugrenue des erreurs. À n'en pas douter il y a des chefs, et il serait téméraire d'agir comme s'il n'y en avait point. Dès le début je me sentis, en leur présence, mal à l'aise, chétif et insignifiant. À la fin de l'année, tel de mes semblables dont la manche s'agrémentait de galons, me paraissait un personnage d'essence particulière, d'une race infiniment supérieure à la mienne.

— Eh bien, Pascal, qu'est-ce que nous allons faire de toi maintenant ?

C'était le lendemain de mon retour, et les façons de mère en s'asseyant, en me désignant un fauteuil et en se penchant vers moi, annonçaient une conversation longue et substantielle.

— Ma foi, répondis-je, pour le moment je voudrais bien respirer.

— Veux-tu commencer ton droit ou t'occuper de la partie commerciale des usines ?

— Ni l'un ni l'autre, affirmai-je tranquillement.

— Mais ton grand-père...

— Grand-père dira ce qu'il voudra, je n'ai aucune aptitude pour les affaires.

— Qui t'empêche de prendre tes inscriptions ? Le droit mène à tout.

— À rien qui me plaise. Alors à quoi bon me bourrer la tête d'un tas de billevesées qui ne me serviraient pas ?

Elle fut très étonnée.

— Tu n'as donc pas l'intention de te mettre au travail ?

— Comment, me mettre au travail ? mais je n'ai fait que cela jusqu'ici ! dix ans de travaux forcés au collège, un an en Angleterre, un an au régiment, il n'y a pas de temps perdu, et j'ai bien droit à un peu de répit.

La perspective de m'atteler à une besogne fixe et de me restreindre encore en des limites quelconques, me devenait tout à coup insupportable. M'attribuant, au ton dont je l'exprimai, une résolution prise depuis

longtemps, mère jugea prudent de ne s'y point heurter, et notre conversation en demeura là.

Aussitôt libre, je me ruai vers le plaisir et vers les femmes, comme si je n'avais attendu que ce moment pour me dissiper. Faire la fête constituait, parmi les jeunes gens de mon milieu, le signe de la liberté et l'occupation quotidienne. On se couche à l'aurore, on se lève à midi, on joue au billard et à la manille, on soupe avec des œufs durs et de la bière, et lorsque la bonne fortune permet de réunir quelques dames, on les accompagne parfois jusque chez elles. Cette existence fut un vrai supplice. Pour rien au monde je ne l'eusse avoué à des camarades qui se délectaient de ces divertissements comme des seuls admissibles, mais je m'ennuyais mortellement, et cela me désolait. D'où provenait mon infériorité ? Pourquoi, à l'encontre de mes amis, si vaillants et couronnés de tant de succès, gardais-je auprès de ces dames une réserve stupide, m'oubliant toujours en des essais de tendresse et de sentiment et, malgré mon envie d'obtenir leurs faveurs, ne me décidant jamais à les solliciter ?

Comme on consent difficilement à être ce que l'on est ! Mon instinct m'ordonnait de rester chez moi ou de me promener dans la campagne, et je me défiais de lui comme d'un mauvais conseiller. Il me semblait que j'avais des devoirs à accomplir au café, et j'y allais la tête basse, n'imaginant pas que je pusse faire un meilleur usage de mon indépendance que de suivre l'exemple des autres. Je savais si bien que dans la vie il n'y a qu'une conduite à tenir, celle de tout le monde, qu'il n'y a de bonnes que les idées communes à tous, de vraies que les vérités coutumières, de recommandables que les plaisirs en honneur à Saint-Jore !

Convaincu de mes torts, je m'acharnais à les combattre. On me rencontrait dans les avant-scènes du théâtre, dans les coulisses du Concert-parisien, au cercle, à la Brasserie Nocturne. Je me démenais, je buvais, je tâchais d'être un objet de scandale. Quelles corvées ! J'ai vécu là de tristes mois à m'amuser comme les autres. La piteuse attitude que la mienne sur le divan des cabinets particuliers de Saint-Jore, ou sous les fenêtres d'une fille à la porte de qui je n'osais frapper !

— Ma foi, qu'il jette sa gourme, disait grand-père d'un ton goguenard, c'est autant de gagné.

Mère trouvait bien cette dissipation un peu excessive, mais, puisque personne autour d'elle n'en prenait pas ombrage, elle se taisait, confiante en ma raison.

Un jour, chez mon libraire, j'aperçus une grande femme brune, de tournure élégante en sa simple robe noire. Je remarquai ses traits virils, son buste lourd, la lenteur de sa voix grave. D'un air intéressé, elle feuilleta, tout en causant, des revues étalées sur la table. Puis elle choisit quelques livres dans le coin des rayons réservés aux publications scientifiques et pria qu'on lui fit venir un ouvrage anglais dont elle donna le titre. Il fallait trois semaines. La voyant contrariée d'un tel retard et possédant ce volume, je m'offris, par une hardiesse inconcevable, à le lui prêter. Elle accepta, sans le moindre embarras.

Après son départ j'appris que M^{me} Berthier, femme d'un vieux professeur de chimie attaché depuis deux ans au collège de Saint-Jore, aidait son mari dans la préparation d'un gros ouvrage, qu'elle se chargeait de toutes les lectures préalables et que, pour acheter les livres nécessaires, elle confectionnait ses robes elle-même. On n'en savait pas davantage.

Le lendemain, mon volume en poche, je me dirigeai vers le domicile du professeur.

Là dernière maison à gauche, au bord de l'Orne, est une petite bâtisse délabrée dont l'unique étage est en encorbellement sur la rivière. M^{me} Berthier m'ouvrit la porte elle-même. Je ne voulais pas entrer, mais elle insista et je dus la suivre dans une pièce, encombrée de livres, où un balcon de bois vermoulu se penchait à quelques mètres au-dessus de l'eau, et d'où l'on apercevait par une fenêtre latérale l'immensité des prairies qui entourent la ville.

— Ma chambre, dit-elle,

J'avisai le lit en effet et je rougis. Elle ajouta :

— Excusez-moi de vous y recevoir, nous sommes très à l'étroit, mon mari se sert du salon comme de chambre et de laboratoire.

Je ne puis m'expliquer l'aisance avec laquelle je m'assis et causai que par l'extrême naturel de cette femme, en face de qui toute contrainte eût été

ridicule. Ma timidité fut à ce point vaincue qu'il ne me coûta aucun effort et aucune goutte de sueur pour m'écrier au bout de quelques minutes :

— C'est incroyable ! vous ne me gênez pas du tout... je vous connais donc depuis dix ans ?

Notre sympathie s'exaltait sous nos yeux, comme un grand feu clair qui nous eût enveloppés en même temps de sa chaleur et de sa gaîté, et dont les flammes se fussent exaspérées à chacun de nos mots, de nos gestes et de nos regards. C'est une des meilleures joies que cette entente spontanée qui s'établit entre deux âmes sur des pressentiments aussi réels que des certitudes. Il faut s'y abandonner sans réserve.

Elle me dit l'emploi de son temps, ses longues veillées heureuses et monotones, ses envies parfois de s'échapper vers la rivière attirante et de flâner au soleil. Interrogée, elle expliqua la part qu'elle prenait aux travaux de M. Berthier. Il ne voulait point d'autre aide que la sienne, depuis le jour où elle s'était dévouée à ce vieil ami de son père, et l'on devinait son orgueil de collaboratrice, son admiration affectueuse pour celui qui l'élevait à la dignité d'un tel rôle.

Son visage indiquait de l'énergie, presque de la dureté. Elle manquait de charme, de douceur féminine, de nonchalance. Mais ses yeux avaient souvent un air de tristesse, et mon regard se préoccupait de sa bouche sensuelle et de ses formes.

Elle me dit :

— Nous n'avons parlé que de moi, si nous parlions de vous ?

Je m'écriai aussitôt :

— Voulez-vous que je vous confie tous mes secrets ?

— Eh ! pas si vite, fit-elle, une autre fois, car je compte bien que vous viendrez souvent, c'est me rendre service que de m'arracher à la solitude.

Je vins pendant les cours de M. Berthier, et elle s'interrompait aussitôt de lire ou d'écrire. Je n'eus point de cesse avant de lui avoir raconté mon passé, dont, évidemment, les misères et les félicités prirent une fière allure. Elle se tut sur le sien. Avait-elle aimé ?

Je revins aussi le soir. Elle me disait :

— Pas de bruit, mon mari travaille, et il faut qu'il travaille double, puisque je ne fais plus rien, moi.

Nous nous entretenions à voix basse, nos deux têtes réunies sous la lumière de la lampe. Pour peu que la jeune femme s'inclinât davantage, le haut de son peignoir bâillait. Des heures intimes s'écoulèrent.

Une après-midi, comme Armande me lisait une brochure de son mari, je lui avouai mon amour avec un emportement douloureux, avec du désespoir, et de la confiance, et des prières, et des promesses de respect, avec toute mon âme et toute ma chair.

Elle me laissa finir et, frôlant mes cheveux, elle me dit, d'une voix pensive :

— Comme vous êtes drôle ! comme vous parlez sincèrement ! pourtant vous ne m'aimez pas.

— Je ne vous aime pas ! mettez-moi à l'épreuve... je ne vous demande rien que de me croire... je n'espère rien... j'attendrai...

Elle me pressa contre elle ardemment.

— Attendre, Pascal ? mais je n'attends pas, moi, je serais la première à m'en repentir.

Sa tête se renversait et ma bouche suivait la sienne. Mais soudain je sentis son corps qui s'abandonnait, prêt à subir la volonté de mon désir, et ma détresse fut grande.

— Oh ! mon ami, soupirait-elle.

Je n'osais pas remuer, je ne savais que faire, embarrassé d'une victoire que je n'avais point prévue. Se redressant, elle me demanda :

— Qu'est-ce que vous avez, mon Pascal ?

Le son affectueux de sa voix dissipa ma confusion. Je lui dis en souriant :

— C'est la première fois, Armande.

Elle parut surprise, puis émue, plus émue que je n'aurais pensé qu'elle pût l'être. Ses yeux devinrent humides. Il me sembla qu'elle allait fondre en tendresse, peut-être pleurer, et cette idée m'était délicieuse. Mais elle fit mieux : elle se pencha sur moi et me prit.

V

En la quiétude de la petite chambre encombrée de livres, ce fut une intimité voluptueuse et grave où elle m'enseigna, autant que la beauté des étreintes, ce qu'il y a de simple et de pénétrant dans la réalité de la vie quotidienne. Cette fin d'hiver m'a laissé le souvenir d'heures fécondes, frissonnantes de baisers, lourdes de paroles et de silences. Je sortais de ses bras épuisé et fortifié, et, sans trop distinguer ce qui me venait d'Armande seulement et ce que je devais plutôt à la révélation sensuelle de l'amour, j'avais l'impression de recevoir des leçons de grâce, d'harmonie, de clairvoyance, de pensée. Ses travaux ne m'intéressaient pas moins que ses lèvres épaisses, et pas moins non plus l'effort de mon esprit que les tressaillements de ma chair. Les admirations et les haines qui nous étaient communes en art ou en littérature, nous unirent à l'égal de nos enlacements.

— Pourquoi cependant, au plus profond de notre subtile, lui arrivait-il de me dire avec une conviction qui me déconcertait :

— Tu ne m'aimes pas, Pascal.

Elle m'échappait par certains côtés de son existence et de sa nature. Ainsi je ne concevais point qu'elle pût m'accueillir si fréquemment et si ouvertement. Elle ne se cachait donc pas de son mari ? Et puis était-ce du vieux professeur qu'elle tenait cette science des caresses ?

Bien que peu enclin à la questionner, car elle s'expliquait toujours si nettement que je redoutais à mon insu sa rude franchise, un jour, néanmoins, je lui demandai :

— Tu as aimé déjà ?

— Non.

— Ton mari ?

— Je n'ai jamais été que sa fille. Au fait, je te le présenterai, tu verras.

— Alors... alors... tu as eu des...

— Dame, oui.

— Mais puisque tu n’as pas aimé ?

— Je n’ai pas aimé comme tu l’entends.

— C’est vrai, tu ris quelquefois quand je te dis mon amour avec trop d’ardeur. Tu ne crois donc pas à l’amour ?

— À celui dont tu parles, pas beaucoup, je croirais plutôt à l’instinct, au désir.

Je lui tordis la main :

— Tais-toi, Armande, tu me fais mal... Ainsi, quand un homme te plaît ?...

— Ma foi, je suis jeune, j’ai des sens.

— Et ici, depuis deux ans que tu es ici... tu as eu des amants ?

— Un seul, un officier, cela a duré un mois, il est parti... Mais comme tu es drôle ! tes joues se creusent, tu es tout pâle. Allons, Pascal, ne souffre pas puisque tu ne souffres pas.

— Mais, Armande...

— Non, tu souffres parce que c’est l’habitude en pareil cas, mais si tu voulais, tu ne souffrirais pas... chez toi, c’est affaire de nerfs et d’illusion.

— Tu vas chercher bien loin... moi, je sais que j’ai mal.

Un trouble fugitif rida son calme visage. Toutefois elle ne dit rien.

À vingt ans on est tellement absorbé par ce qui se passe en soi et par le spectacle de la vie, que l’on n’a pas encore cette curiosité qui vous penche vers les autres. On ne se soucie d’eux que dans la mesure où ils vous touchent. Je n’interrogeai plus Armande. Peut-être d’ailleurs, à vivre simplement auprès d’elle, en prenais-je une impression plus exacte qu’à travers le désarroi de réponses brutales. Je sentais une âme un peu sèche, capable d’immolation raisonnée en vue d’un devoir strict comme celui qu’elle remplissait aux côtés de son mari, mais incapable d’élans, d’enthousiasme irréfléchi, de crédulité. Vraiment la femme, en elle, s’effaçait derrière des qualités de décision et de fermeté trop viriles, et ne se montrait jamais en ses attributs ordinaires de séduction, de faiblesse ou de pudeur.

Je fis la connaissance de M. Berthier. Il avait une tête traditionnelle de vieux savant, le crâne chauve, une couronne de cheveux blancs, pas de barbe, un air de bonhomie distraite et quelques verrues. Je compris bientôt à quel point les petites affaires sensuelles d'une femme devaient être indifférentes à un tel mari, et combien il demeurerait peu accessible aux lois les plus sommaires de l'honorabilité. Du reste, à quoi pensait-il et de quoi parlait-il en dehors de l'ouvrage qu'il préparait depuis vingt ans, et des questions scientifiques et philosophiques que soulevait ce travail ?

Armande l'écoutait pieusement. Je subis la contagion de ce respect et m'intitulai le disciple du vieux professeur, dont les opinions correspondaient aux miennes. Ces opinions M. Berthier les exposa, le long des soirs d'hiver : c'était la doctrine des matérialistes allemands, Buchner, Hæckel, etc. Elle plaît par sa simplicité ingénue et par l'explication très suffisante qu'elle donne de tous les problèmes. Il n'y a aucune raison pour ne point s'en tenir là. Ainsi du moins faisait M. Berthier. Il niait de la façon la plus affirmative, et l'autorité de sa conviction était une preuve de grand poids dans des questions où il n'y a pas d'autre preuve que la conviction de chacun. L'essentiel est d'être loyal. M. Berthier l'était, Armande aussi, je le fus également. Nos trois certitudes s'étayant les unes les autres, nous percevions au milieu de nous la présence de la vérité.

Je pris feu. Sous la direction du maître, je lus de nombreux livres ; ceux qui partageaient mon avis l'affermirent, peut-être davantage encore ceux qui le combattaient. Mes premiers pas vers ces idées, en Angleterre, mon empressement à les accueillir, et mon contentement à les savoir justes, témoignaient, en dehors de tout débat sur leur mérite, de leur étroite parenté avec les tendances de mon esprit, Je ne doutai plus.

Le printemps nous divertit quelque peu, Armande et moi, de ces réunions studieuses. Incapables de résister à l'attrait du soleil, par les rives de l'Orne nous nous avançons dans la campagne. J'y débordais d'amour. Le petit sourire ironique d'Armande ne me rebutait point. Rien ne m'eût empêché de bénir ma maîtresse, de m'attendrir, de chanter, d'implorer le don d'une fleur, de faire mille folies. Qu'elle partageât ou non mon ivresse, que m'importait pourvu que l'effervescence de ma vie éclatât en phrases, en gestes et en silences frénétiques !

J'avais l'air d'un petit garçon qui joue sous la surveillance de sa mère, et comme une mère, elle tâchait de me calmer et de m'induire en conversations sérieuses. Elle me questionnait beaucoup, moins par curiosité que par un besoin constant de porter la lumière dans ces coins de notre âme où, pour des motifs confus, nous maintenons l'obscurité. Elle a découvert en moi des choses que je n'ai point pris la peine de regarder, et que j'ai mis ensuite bien des années à découvrir moi-même.

— Fais attention, Pascal, tu es trop facilement heureux. C'est une grande force au début, car on risque tout au plus de bousculer les autres en courant après sa joie, mais, plus tard, lorsque l'impatience et l'égoïsme de la jeunesse s'atténuent, c'est un principe de grande faiblesse, car on arrive à se contenter trop aisément de ce que l'on a.

Elle appelait cela mon aptitude au bonheur et s'en inquiétait. Une fois elle me dit :

— Pourquoi, en revenant du volontariat, as-tu évité cette femme que tu aimais ?

— Je ne l'ai pas évitée, elle demeure à la campagne et mère se garde bien de la faire venir.

— Mais tu pourrais y aller ? tu l'aurais vue chez elle.

— Ah ! tais-toi, m'écriai-je avec énervement.

— Pourquoi me taire ?

— Parce que... parce que tu me demandes ce que je n'ai même pas voulu me demander.

— Il faut te le demander, Pascal, il faut toujours savoir les motifs de ses actes.

Son obstination me mettait au supplice, j'essayais de me dérober, mais elle continuait :

— Voyons, pourquoi n'as-tu pas été à Bellefeuille ?

— Est-ce que je sais moi ? peut-être... peut-être ai-je eu peur de souffrir.

Elle réfléchit et prononça :

— Oui, la peur de souffrir, c'est le revers des natures trop portées au bonheur. Leur extrême sensibilité s'effare devant la peine. Et puis, chez toi,

les événements ont exaspéré cette peur, tu as trop souffert là-bas en exil, et trop jeune, et après trop de joie... et maintenant tu as peur de tes souvenirs, des lieux où tu as vécu, du visage que tu as aimé, peur que cette femme ne te rappelle ce qui est fini, en bon comme en mauvais. Réagis contre ces petites lâchetés, Pascal.

Je voulais la blesser.

— Si tu y tiens, j'irai la voir.

— Pourquoi pas, répondit-elle simplement, ce que j'aime par-dessus tout, c'est la liberté des autres, même si elle se tourne contre moi. J'ai le défaut contraire au tien : je n'ai pas assez peur de souffrir.

La fin de cette promenade fut silencieuse, et il en était ainsi chaque fois qu'elle me parlait avec cette gravité austère. Je comprends aujourd'hui qu'elle s'adressait à des instincts qui ne pouvaient encore répondre à son appel. Mais ils l'entendaient, et c'était l'effort de leur balbutiement qui me rendait triste. Rien ne nous émeut plus que de sentir en nous un bon instinct qui cherche vainement à se dégager des ténèbres. On dirait une voix d'enfant qui gémit sans qu'on sache d'où elle vienne.

Des excursions en voiture nous conduisirent vers des endroits perdus, ravins sombres, forêts profondes, où nous déterrions de ces vieux manoirs compliqués, à tourelles et à poivrières, qui, tapis aux creux les plus sauvages du Houlme et du Bocage normand, abritent les derniers rejetons d'une noblesse déchue. Respirer l'atmosphère de ces demeures moisiees, surprendre un peu de l'existence de ces personnages surannés, vivre dans ce monde lointain, autant de plaisirs qui nous ravissaient. C'est de la sorte qu'un dimanche nous avons sonné au logis de la Vaunoise dont le miroir des eaux mortes qui l'entourent double l'âpre silhouette.

L'intérieur n'offrait aucun intérêt. Dans une salle buvaient et se querellaient d'une voix avinée deux hommes, deux hobereaux en blouse, que nous sûmes être M. de la Vaunoise et son beau-père. Dans une autre pièce, nous vîmes la châtelaine. On nous avait dit, à l'auberge du village, sa pitoyable existence de recluse entre un mari jaloux et un père débauché qui, régulièrement le dimanche et souvent au cours de la semaine, se grisaient jusqu'à rouler sous la table. Elle était mince, gracieuse et craintive. Sa jolie figure mélancolique nous frappa. Contente d'une distraction, elle montra les

curiosités du Logis et de ses dépendances, quelques meubles anciens, une cachette historique, une vieille tour parmi les chênes séculaires d'un bosquet voisin. Nous nous amusions à observer son animation croissante au contact de notre sympathie et de notre allégresse. Elle ressuscitait. Et tout bas, influencés par la vétusté du décor et par le désordre luxuriant du jardin, nous l'appelions la Belle-au-bois-dormant. À la fin elle avait un air presque heureux. Elle nous dit en riant son nom, Nanthilde.

Le lendemain et les autres jours, à diverses reprises, l'éloge du manoir me sembla indispensable, et après cette entrée en matière j'en arrivais aussitôt à parler de la châtelaine, de son charme languissant, de sa pauvre voix brisée et de la délicatesse de ses traits — si bien que, le dimanche suivant, Armande insista pour une nouvelle visite à la Vaunoise.

Le hasard nous permit d'éviter les hobereaux. Mais Nanthilde avoua les reproches que lui avait valus sa complaisance à notre égard, et nous allâmes furtivement l'attendre au pied de la tour. Elle y apporta des fruits, une galette et du cidre mousseux. On goûta gaiement. Puis Armande, prétextant un désir de repos, s'éloigna sous les chênes. Toute l'après-midi, je restai seul avec M^{me} de la Vaunoise.

Des arbustes emmêlés nous enfermaient dans une grotte de feuilles ornée de soleil et parfumée de plantes sauvages. Nous nous faisions ou ne disions que des choses insignifiantes. Cependant le silence et la solitude nous imprégnèrent d'émotion. Nanthilde pleura ses misères et ses hontes. Je me précipitai à ses genoux et lui offris mon cœur, mon dévouement, toutes les minutes de ma vie. J'étais fou de pitié.

Entre Armande et moi il n'y eut point d'allusion à la jolie châtelaine ni à rien qui rappelât les deux visites au Logis. Mais huit jours après, le soir, une voiture me descendait à proximité de la Vaunoise. Je courus vers la tour. Dans un coin, derrière un éboulis de pierres, se dissimulait une forme blanche.

— Me voici, Nanthilde.

Elle était froide et tremblait.

— Oh ! c'est mal, c'est mal... et puis j'ai peur, me dit-elle.

Mes bras joints autour de sa taille, la voix basse, je la rassurai contre les dangers imaginaires. Le frêle corps se détendit. Au clair des étoiles je devinai son adorable sourire de femme triste, et cela me pénétra d'amour.

— Je n'ai jamais aimé, Nanthilde.

Je cherchai ses lèvres.

— Non, non, supplia-t-elle, j'aurais trop de remords, il ne faut pas, promettez-moi.

Je promis et chassai toute espérance. Nous nous serrâmes l'un contre l'autre et nous fîmes des rêves en contemplant le ciel. Elle ne songeait pas plus à se défendre que moi à la vaincre. Au milieu de la nuit, la lune se leva, puis des nuages la voilèrent. Quand elle se dégagea, Nanthilde était ma maîtresse.

Chaque jour elle m'envoya des lettres interminables, pleines de menus faits et de menues pensées... « Je t'en prie, ne les lis pas, disait-elle, c'est à moi que je m'adresse, c'est si bon de m'écrire mon amour ! » Et chaque semaine la même voiture me berça au trot de deux chevaux endormis, à travers les vallées et les collines baignées de lune ou enfouies dans l'ombre. J'avais la sensation d'apporter du bonheur, des charges de bonheur qui s'empilaient sur les banquettes, sur mes genoux et sur mes épaules. Et de fait, quand j'approchais de Nanthilde, au lieu de se jeter à mon cou elle semblait défaillir sous un fardeau imprévu. La touchante créature ! Aux minutes d'expansion où mes paroles et mes serments la frappaient à coups précipités, je devais m'interrompre de crainte qu'un mot de plus ne brisât son âme fragile. Des fois, elle fut ma sœur tout simplement. Les baisers l'eussent endolorie.

— Aujourd'hui, Pascal, il faut me donner un tout petit peu de bonheur seulement, grand comme ça... tu m'en donnes toujours trop... Tu resterais en dehors de la tour, je ne te verrais pas, mais je saurais que tu es là, cela me suffirait.

Plus hardie cependant, elle m'entraîna une nuit vers l'étang, vis-à-vis de la façade postérieure du Logis, et me fit monter dans la barque dont elle se servait pour éviter la salle où buvait M. de la Vaunoise. Elle me laissa au bas d'un escalier que dominait une porte, puis revint en chuchotant :

— Ils dorment sous la table.

Et le long des couloirs obscurs, à pas sourds, la gorge sèche, je gagnai la chambre de Nanthilde.

— J'ai voulu voir tes yeux, me dit-elle, et que tu voies les miens.

Je vis aussi le joli corps frêle.

Ces rendez-vous me laissaient une telle palpitation de joie que j'avais toujours envie, le lendemain, d'en raconter les détails à M^{me} Berthier. Nulle raison ne s'opposait de la part d'Armande à ce que je la prisse comme confidente. Si ce désir ne se réalisait point, c'est que je goûtais aussitôt d'autres joies dont l'intensité atténuait le souvenir de la veille.

Les choses se compliquèrent. Cette année-là, par des motifs qu'il m'était facile de deviner, mère se prétendit lasse du séjour à Bellefeuille et accepta une invitation de M^{me} Landol, la sœur de Geneviève. Cette résolution ne déranger point mes habitudes. La propriété se trouvant aux environs immédiats de Saint-Jore, je me rendais en ville le matin et en parlais à l'heure du dîner.

Or, un soir de chaleur pesante, tandis qu'on s'attardait aux allées, je me glissai dans le salon, tirai plusieurs clefs de ma poche et les essayai toutes à la serrure d'une vitrine remplie de livres et de partitions. L'une d'elles s'adapta. Vivement je saisis un album de photographies et le feuilletai. À la seconde page il y avait un portrait de M^{me} Darzas.

Je le considérai longuement. Il datait d'autrefois, comme l'indiquait la mode de la coiffure et du corsage. La pose ne manquait ni d'affectation ni de ridicule, Mais c'était bien l'expression charmante de Geneviève, la gaité de ses lèvres et ses yeux souriants. Elle portait des boucles d'oreilles, ce à quoi, de mon temps, elle avait renoncé pour me plaire.

— Vous l'aimez donc toujours ?

Je fermai l'album en rougissant. M^{me} Landol était derrière moi.

— Non... je ne sais pas... J'ai ouvert cela machinalement... rien ne prouve...

— En tout cas vous l'avez aimée. Non ? pourquoi vous défendre ? Qu'y a-t-il au-dessus de l'amour ?

De quelle voix vibrante elle dit ces dernières paroles ! et comme elles sonnaient étrangement en la bouche de cette amie de ma mère ! Je fus gêné par l'insistance de ces yeux rivés aux miens, de beaux yeux gris qui me rappelaient ceux de Geneviève.

— Vous pensez à elle, Pascal ?

— Mais non, je vous jure...

— Alors... alors... souvenez-vous... de vos visites au sortir du collège..., vous me prêtiez plus d'attention... un jour vous avez pleuré dans mes bras.

— Oui, je me souviens.

Se penchant, elle murmura.

— Je voudrais savoir... répondez-moi franchement... m'avez-vous aimée ?

Je sentis en elle la prière ardente de quelqu'un qui sollicite un mot secourable, l'appréhension de la femme qui fut belle et qui veut l'être encore, du chagrin, des regrets. Mon cœur se serra. N'avait-elle point connu l'amour ? ou, l'ayant connu, se désespérait-elle de ne plus l'inspirer ? Des fils d'argent se mêlaient à ses cheveux bruns. Des rides fines rayaient sa peau. Je crus voir une larme.

— Oh ! oui, je vous ai aimée, je vous ai beaucoup aimée.

— Et maintenant ?

Son haleine me brûlait, sa poitrine haletait sur mon épaule, et une beauté suprême rayonnait de ce visage flétri. Je fus prêt à tous les aveux et à toutes les tendresses. Mais un bruit de pas nous sépara.

La nuit, j'entendis la porte de ma chambre s'ouvrir lentement. M^{me} Landol entra.

Je prenais ma revanche. Les aspirations, les nécessités, les besoins opprimés jusqu'à ma vingtième année, éclataient enfin, et tout naturellement en gestes et en volontés d'amour, puisque l'amour, à cet âge, est le but le plus tentant et le plus accessible.

J'aimais, sincèrement et abondamment. Qui ? je n'en savais rien. J'allais de l'une à l'autre sans trop savoir les distinguer les unes des autres, et comme si elles eussent été la même femme vue dans des conditions différentes. Il ne me fallait pas le moindre effort ni la moindre hypocrisie pour leur adresser les mêmes protestations, pour les invoquer et les remercier avec la même ferveur. Mes effusions étaient spontanées.

Au fond c'est la vie que j'aimais en elles, la vie ardente et sans entraves que le hasard m'accordait sous la forme d'aventures romanesques. On m'avait empêché de vivre et, volontiers, on m'en eût empêché jusqu'à la mort. Mais je vivais et c'était délicieux. Plus on dépense de vie, et plus on en reçoit du dehors. L'échange est perpétuel. Le frôlement de l'air vous en donne, et l'éclat d'une couleur, et le chant d'une musique, et surtout, surtout la lèvre des femmes.

Vers la fin de septembre, mère me dit :

— Eh bien, tu as réfléchi depuis un an, que comptes-tu faire ?

— Ma foi, rien du tout.

— Comment rien ! s'écria-t-elle scandalisée, mais un homme doit travailler, ton grand-père a travaillé toute son existence, ton père aussi.

— C'est justement ce qui me permet de n'en pas faire autant ! Pourquoi ne profiterais-je pas de leur travail pour agir d'abord selon mon goût ?

— Alors ton goût, c'est le plaisir, la flânerie, maintenant... Je n'aurais jamais cru...

— Oh ! mère, tu te trompes, j'emploie très bien mon temps et à des choses aussi importantes que si j'étudiais le droit.

Quelles choses ? Ma réponse n'était point pour la satisfaire. Son visage perplexe m'apprit qu'elle cherchait un argument dont la masse m'ébranlât. L'ayant trouvé, elle prononça gravement :

— Pascal, on n'est pas content de toi à Saint-Jore.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— On n'est pas content de moi à Saint-Jore ? Ah ! quel dommage !

— Ne plaisante pas, ce ne sont plus des bruits comme au temps de Bellefeuille, on cite des faits. On t'a rencontré avec la femme d'un vieux

professeur, on cause aussi d'une dame de notre entourage, — une allusion probablement à Geneviève — enfin on a remarqué que tous les dimanches soirs une voiture t'attend au coin de la rue Théodore-Leprince et te ramène au point du jour.

— Bigre ! ce que *on* est renseigné ! De qui tiens-tu ces informations ?

— Sont-elles vraies ou fausses ? L'essentiel est là. Que répondre ?

— En effet, répliquai-je, comment se défendre contre les insinuations de personnes qui n'affirment rien puisqu'elles n'ont pas vu, mais qui se retranchent derrière les affirmations de celles qui ont vu ou qui connaissent des gens qui ont vu ? « Moi, je vous dis ce qu'on m'a dit. »

Mère me reprocha ma légèreté et conclut tristement :

— Nous ne sommes plus d'accord, Pascal, et malheureusement sur bien des sujets. Dieu veuille que l'état d'esprit où tu es ne nous cause pas d'ennuis !

Avait-elle discerné à mon petit air fat qu'il ne me déplaisait point d'être en butte aux potins de cette espèce, et que ce jeune Pascal à qui l'on prêtait de si beaux exploits ne me semblait pas un personnage de mince envergure ?

En réalité j'étais grisé. Trop de satisfactions diverses et de réussites flatteuses m'étourdissaient. Ce que je devais à ma jeunesse, à ma foi, à une grande fraîcheur de sentiments et, en partie, au hasard, je l'attribuai naïvement à un pouvoir spécial de séduction et à des qualités toutes personnelles. Généralisant mon expérience des femmes, je les jugeai de vertu fort médiocre et prêtes à se jeter dans les bras de quiconque sait en user à leur égard. Je me crus un conquérant et un roué, alors que je ne valais que par mon extrême candeur.

Cette crise de vanité puérile, sans conséquence si elle eût suivi son cours dans les replis de mon âme, devenait dangereuse pour peu qu'il en parût quelque signe extérieur. Je n'évitai point ce danger. Au Cercle, où, chaque soir, se réunissaient mes anciens compagnons de fête ainsi que beaucoup de ces messieurs, négociants et industriels, dont la plupart me tutoyaient, m'ayant vu naître et grandir, je commis la sottise de parler.

Certes je ne me vantai d'aucun succès, mais de quel air mystérieux je répondais aux demandes que l'on m'adressait sur ma disparition et sur mon genre de vie ! Que de réticences et de sourires ! Et, surtout, comme je me compromis par mon scepticisme moqueur à propos des femmes mariées, par mes tirades contre leur honnêteté, par les hochements de tête de quelqu'un qui aurait beaucoup à dire là-dessus si la discrétion professionnelle ne l'obligeait à se taire !

Mon éducation m'avait donné une conscience trop subtile à cet endroit pour que je ne connusse point le tort considérable que me faisaient mes paroles et ma conduite. Mais ma nature s'opposait à ce que j'y prisse garde et à ce que la peur de ce dommage me décidât à sacrifier le moindre plaisir ou la moindre commodité passagère. On me vit aux côtés d'Armande sous les arcades de la grand'place, en plein jour ; je continuai à la rue Théodore-Leprince la faveur de mes départs du dimanche, et je me rendais assez régulièrement dans la petite serre où M^{me} Landol me recevait à l'extrémité de son jardin de Saint-Jore. Tout au plus affectais-je certaines précautions, de celles que l'on remarque.

Sans doute j'étais heureux ? Je l'eusse affirmé du moins. Mais alors comment expliquer l'acte imprévu dont l'idée première fermentait, je le sais aujourd'hui, dans le désordre et le bouillonnement de ma vie ? Et pourquoi cette note, une des rares qui furent rédigées en ces mois d'effervescence ?

« Triste... je n'ai de cœur à rien, et je m'ennuie tellement que personne ne pourrait me distraire. Comme les heures sont vides ! Je voudrais autre chose. Qu'est-ce que l'avenir me réserve ? »

En vérité ma détermination ne fut point si brutale et si inconsciente que je me le persuadai, L'acte se prépara peu à peu, à l'insu d'un regard qui se détournait volontairement, et ce que j'allais accomplir résulta logiquement de mes pensées obscures et de mes rêves certains.

Un mois encore s'écoula en journées lentes. La même fougue me stimulait, mais coupée d'intervalles de langueur et d'oisiveté. J'allais chez Armande avec le même empressement quotidien, mais il y avait des jours où ses caresses m'étaient moins agréables, et moins précieuse son intimité. Le charme de Nanthilde ne résistait point à des entrevues hebdomadaires. Les baisers de Berthe Landol m'excédaient.

Je me souviens de longues promenades solitaires dans la campagne, et je me vois aussi dans les rues en quête d'aventures nouvelles, m'arrêtant aux vitrines, dévisageant les femmes, suivant la première venue, laide ou jolie, élégante ou disgracieuse, commençant à la fois plusieurs intrigues et trop las pour les mener à bien. Quel écoëurement le soir où j'obtins les faveurs d'une petite modiste qui m'avait accueilli dans sa mansarde après de courtes assiduités ! Cette chute me désolait comme une souillure, comme une trahison envers quelqu'un. Envers qui ? Je courus chez Armande et lui confessai ma faute. Elle n'en parut pas suffisamment chagrine, ce qui acheva de m'exaspérer.

— Mais tu devrais souffrir mortellement, m'écriai-je, hors de moi.

Je lui tins rigueur de sa placidité. J'étais nerveux, irritable, taciturne, avide de mouvement et d'imprévu, fatigué de tout, sans désirs et harcelé d'envies contradictoires.

— Le dénouement approche, me dit Armande.

— Le dénouement ?

— Allons, Pascal, tu sais bien ce qui en est.

Le savais-je réellement ? N'étais-je pas de bonne foi avec moi-même ?

Un matin, sur le journal, je lus machinalement la date : vendredi vingt-huit octobre. Le vingt-huit octobre ! L'anniversaire de notre séparation ! Deux heures après je descendais à la station de Bellefeuille.

Il pleuvait et il ventait. Les nuages roulaient au ras des hautes cheminées. Afin de me soustraire à la vue des ouvriers qui sortaient des usines, je contournai le village, mais de l'autre côté du vallon, à mi-coteau, j'aperçus un groupe de sapins, et le spectacle de ces quelques arbres dissipa l'ivresse qui me soutenait. Ma volonté fut immédiate et définitive : j'allais rebrousser chemin. Pourtant, malgré l'effort éperdu de mon cerveau, malgré un épuisement si profond que mes jambes chancelaient, je continuais d'avancer, et la maison blanche apparut, et la grille du jardin me livra passage, et la sonnette retentit, et l'entrée du perron s'ouvrit, et tout cela me sembla extraordinaire comme si je n'avais pas attendu des choses une telle condescendance.

Comment ai-je réussi à m'approcher du salon ? Je n'avais plus de forces. Un grand vide s'élargissait en moi, et dans ce vide se cognait mon cœur comme un oiseau fou. Je voulais m'enfuir — j'avais si peur ! mais ma main saisit le bouton de la porte et poussa le battant.

Geneviève... Geneviève travaillait à l'autre bout de la pièce. Elle leva les yeux, et un faible gémissement lui échappa. Son ouvrage glissa le long de ses genoux. Son buste fléchit.

Dix pas me séparaient d'elle, dix pas infranchissables. Je tombai sur une chaise en tremblant. Dans le silence, elle murmura :

— Oh ! mon chéri, mon chéri.

J'éclatai en sanglots. Son premier aveu, jadis, dans le bosquet, ne m'avait pas ému davantage. « Mon chéri ! » se pouvait-il qu'elle eût prononcé les mots d'autrefois ! Et nous étions là, tous les deux, réunis pour toujours... Quel miracle !

Elle ne bougeait pas et je n'osais la regarder, les bras joints sur ma poitrine, me serrant en moi-même comme si j'avais cherché à ne faire qu'un avec mon bonheur.

— Tu te rappelles, lui dis-je à voix basse ?

— Oui, oui.

— Nos baisers ? nos caresses ?

— Je me rappelle tout.

— Et mon départ ? nos adieux sous les sapins, les feuilles qui tombaient, le fil de fer qui grinçait...

— Je n'ai rien oublié. Depuis trois ans, chaque jour, je songe à tout cela... ce que j'ai souffert, Pascal !

Ses tendres yeux se posèrent sur les miens sans reproche, et des remords me déchirèrent. J'imaginai son isolement à la campagne, les souvenirs cruels, l'attente. Elle m'aimait bien, je le sentis.

La douceur infinie avec laquelle nous songions l'un à l'autre guérit nos blessures. Je voulus m'approcher d'elle et baiser ses mains, mais il me fallut renoncer à un tel effort.

— Geneviève, suppliai-je, vous serez à moi, n'est-ce pas ?

— Oui, je vous le jure.

— Ton amant, je serai ton amant... comme tu es bonne !

L'idée d'une joie si formidable comprimait les désirs de ma chair. À son tour elle m'implora :

— Tu ne verras plus ma sœur ?

— Ah ! tu sais...

— Oui, j'ai deviné... elle ne se cachait pas de moi, elle est jalouse... tu ne la verras plus ?

— Non, jamais.

— Tu as d'autres maîtresses ?

— Oui.

— Tu vas rompre ?

— Oui, je te le promets.

Il n'y avait plus rien entre nous, c'était notre amour passé qui se continuait et réclamait son dénouement logique. C'était notre bonheur de jadis. J'en reconnus la sensation ineffable, si différente de toutes celles que j'avais éprouvées depuis lors, sensation de pureté, de plénitude, de confiance.

Elle tira de son corsage l'anneau d'or que je lui avais donné.

— Je ne l'ai pas quitté, Pascal.

— Oh ! Geneviève, m'écriai-je affolé, je l'embrasserai comme la dernière fois, là où tu le mets, et je t'embrasserai tout entière, n'est-ce pas ?

Le surlendemain grand-père mourait d'une angine de poitrine, et M. et M^{me} Darzas s'installaient à Saint-Jore dans la maison du dépôt.

VI

— Je viens te dire adieu, Armande.

Cette dernière visite à la chambre paisible où j'avais appris les délices de la chair, cette dernière entrevue avec une femme qui m'avait été si douce, ne me troublaient point. C'est la vie qui vous enseigne ce qu'il y a de tristesse à se séparer, même d'une personne étrangère, même d'une chose.

— Ah ! fit-elle, tu t'en vas en voyage... quelques jours ?

— Non, tu ne comprends pas, je viens te dire adieu... nous ne nous verrons plus.

Elle me sourit, mais son sourire s'acheva subitement en une telle expression d'angoisse que je fus sur le point de prononcer d'autres paroles et de me lier par des serments. Elle ne m'en laissa pas le loisir, Ouvrant la fenêtre, elle resta longtemps au balcon, les bras appuyés à la rampe, tandis que je cherchais des mots. Enfin elle se retourna. Son visage était calme.

— Tu l'as revue, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je m'y attendais. Depuis quelques semaines tu me parlais d'elle, et non comme de quelqu'un dont on se souvient, mais de quelqu'un vers qui l'on va. Au fond tu n'as jamais cessé d'aimer cette femme, c'est la seule que tu aies aimée.

— Je t'aimais aussi, Armande, je t'aurais aimée davantage si tu avais été moins tendue et plus humaine... oui, plus humaine. Ainsi, pour Nanthilde, tu savais, n'est-ce pas ?

— Oui, je savais.

— Pourquoi l'acceptais-tu ? pourquoi t'y es-tu prêtée ? Quand on aime, on ne supporte pas cela. Moi, je ne l'aurais pas admis de toi... ni de Nanthilde non plus, ajoutai-je à voix basse, ni de personne.

Il y avait sur le rebord de la fenêtre des pots de géranium et de réséda. D'une main distraite, elle cassait les tiges et froissait les fleurs. Ce geste de

destruction me désola de sa part. Elle répondit :

— Peut-être penseras-tu autrement plus tard, ou du moins essaieras-tu de penser autrement. À l'heure actuelle, tu obéis un peu trop à tes instincts. Moi, j'ai le défaut contraire, je m'occupe trop de ceux des autres, et je tâche de m'y conformer, au risque d'en souffrir. C'est une obsession, ce respect de l'indépendance. Nanthilde te plaisait, je n'avais pas le droit de me mettre entre vous. Il me semble qu'on n'a jamais le droit d'empêcher quelqu'un... Ne crois pas à de la lâcheté, à des besoins de dévouement... non, c'est une manière de voir, une conception de l'existence qui est fausse, je le reconnais, surtout en amour.

« Ma vie est ici, me disais-je, le véritable bonheur est auprès d'elle. »

Pour la première fois, j'avais la sensation précise de ce que c'est que l'effort d'une âme vers la conscience et la dignité. De telles notions restent obscures, lors même que l'esprit consent à les admettre, et s'éclairent seulement à la lueur d'un acte. Si nous ne pouvons prétendre à quelque valeur morale que du jour où nous avons entrevu la nécessité de cet effort, et où palpite en nous, même vague, le désir de le réaliser, c'est là que commence ma vie morale. Combien l'aide de cette femme m'eût facilité une tâche que rendaient si ingrate l'inexpérience de ma jeunesse et la vulgarité de la foule qui m'entourait !

Tout au fond de moi s'agita ce sentiment confus. Mais, levant les yeux sur Armande, je fus gêné. Cette physionomie trop mâle, sans délicatesse ni séduction, me décevait, comme un masque qui n'était pas en rapport avec la peine que je lui supposais et l'incertitude actuelle de son destin. Je lui en voulus de sa tranquillité.

— Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas été si indulgente, seulement je ne crois pas que vous puissiez aimer ni que vous puissiez croire à l'amour... du moins vous avez tout fait pour me donner cette opinion de vous.

Ayant réfléchi, elle dit :

— C'était la vraie.

Nos mains se joignirent.

— Adieu, Armande.

Elle se jeta sur moi :

— Non, pas encore, écoute... j'étais indifférente, je me défiais de toi et de l'amour, mais je ne veux pas que tu emportes cette idée de moi, je veux que tu me voies telle que je devenais, aussi faible que les autres, aussi tendre que toi... écoute, il faut que tu saches que je vais pleurer tout à l'heure... va-t'en... va-t'en...

Elle ne put se contenir davantage et colla ses poings contre ses yeux. Et les larmes s'échappaient le long de ses doigts, et elle ne cherchait pas à dissimuler la pauvre grimace de son chagrin.

Jo l'entourai de mes bras, prêt à tout.

— Ne pleure pas, tu n'as même pas l'air de savoir pleurer... Que puis-je faire ? que veux-tu ?

C'était de la douleur humaine, de l'humble et vivante douleur que j'avais mise au monde. Cela venait de moi, de ma chair, de ma vie exigeante. J'en étais désolé, et l'idée qu'un jour je pourrais souffrir ainsi, par le jeu ou la trahison d'une maîtresse, redoublait mon désespoir.

— Pardonne-moi, je serai toujours bon, je ne ferai jamais de mal, lui dis-je, comme si je souhaitais qu'on fût avec moi ce que je promettais d'être.

— Ne dis jamais à une femme que tu l'aimes, prononça-t-elle, que si tu l'aimes entièrement, que si tu peux l'aimer sans partage.

— Je te le jure.

Et il y a tant de similitude entre l'émotion de l'amour et celle que nous éprouvons à nous sentir meilleurs, que je me demandais si je n'aimais pas Armande.

Me levant je l'embrassai au front.

— Ne soyons pas tristes, nous nous reverrons demain ou après-demain, et puis toujours... il me serait intolérable de ne plus te voir et de renoncer à ton amitié... tout s'arrangera.

« Je parlerai à Geneviève, pensais-je en m'en allant, je lui expliquerai la conduite et le caractère admirable d'Armande. Elle ne sera pas jalouse. Sans doute même elle voudra la connaître. »

— Ce projet m'enthousiasmait. J'imaginai entre les deux femmes et moi une intimité très haute et très confiante. Je serais l'amant de l'une, l'ami de la seconde, et toutes deux s'aimeraient pour m'être agréables. Avec ce penchant cruel qui nous pousse à achever ceux qui immolent la moindre parcelle d'eux-mêmes, et à ne tenir aucun compte d'une souffrance dont ils semblent faire si bon marché, je n'étais pas loin d'entrevoir en Armande une complice qui favoriserait mes rendez-vous et monterait la garde autour de sa propre maison.

Du côté de Berthe et de Nanthilde je me libérai sans y mettre tant de formes. Le jour même quelques lignes leur annonçaient ma résolution.

Le soir on m'apporta une lettre d'Armande. « Je m'en vais, Pascal, je m'en vais parce que je t'aime et que je souffrirais trop. J'habiterai Paris, ce qui me permettra de m'occuper utilement des travaux de mon mari. Toi, ne l'abandonne pas, veux-tu ? Il va être si seul ! De temps en temps ne pourrais-tu le prendre à la sortie du collège et le reconduire ? Il en profitera bien pour te donner un peu de travail. Accepte-le, en souvenir de moi... Adieu... »

De belles heures s'évanouissaient, et une âme généreuse se détachait de la mienne, au moment où j'avais besoin de secours. « Je perds en toi plus que je ne crois, » écrivis-je à M^{me} Berthier.

Mon isolement me fut désagréable au milieu de cette ville dont l'hostilité sourde commençait à se dessiner, et Geneviève était si loin ! Les conditions de l'existence en province multipliant les obstacles entre les amants, je me heurtai déjà à des difficultés auxquelles la vie de Bellefeuille ne m'avait pas accoutumé. À Saint-Jore on ne se rend point chez une dame pour un oui ou pour un non. Il faut des motifs valables et reconnus comme tels, sans quoi le monde, vite averti, s'inquiète. J'en eus la preuve immédiate. Par suite de l'installation des Darzas à l'extrémité d'une cour vitrée, que bordaient à droite et à gauche les magasins du dépôt et sur laquelle ouvrait le bureau de Philippe, je fus arrêté dès mon premier essai de rapprochement.

— Tiens, te voilà, Pascal. Qu'y a-t-il pour ton service, mon ami ?

— Je venais vous serrer la main, et puis faire visite à M^{me} Darzas.

— À M^{me} Darzas ?

— Oui, un simple bonjour en passant.

— Ah ! fit-il, un simple bonjour... en effet... tu n'as qu'à sonner au vestibule.

Mais se ravisant, il me saisit le bras et m'entraîna du côté de la rue.

— Ne prends pas en mauvaise part ce que je vais te dire, Pascal, c'est à ton amitié et à ton bon sens que je m'adresse... Tu sais comme on est méchant à Saint-Jore et à l'affût de tous les potins ? Eh bien, j'ai peur que l'on n'interprète mal tes visites... ton grand-père m'en avait déjà touché deux mots autrefois... Nous ne sommes plus à la campagne, et ici... une jeune femme... on ne saurait user de trop de précautions... Enfin il vaut peut-être mieux s'abstenir. Qu'en dis-tu ?

Je l'approuvai non sans ironie, me souciant peu de cette interdiction puisque Geneviève et moi nous étions liés jusqu'à la mort, et que les circonstances s'ingénieraient à nous fournir des expédients tous meilleurs les uns que les autres. Et, de fait, une petite exploration, le lendemain, dans les rues principales, suffit à me mettre en présence de M^{me} Darzas. Contre son attente, je l'abordai.

— Vous savez, Geneviève, ce que Philippe...

— Oui, oui, je sais... Soyons sur nos gardes, je vous en prie...

Je souris de son effarement.

— Vous n'étiez pas ainsi à Bellefeuille.

— Non... seulement, à Saint-Jore, pensez donc, on sait tout... les gens sont si mauvais !

— On ne s'occupe pas de nous, je vous assure.

— Mais si... tenez, ces dames nous observent... Oh ! allez-vous-en, Pascal.

— Écoute, déclarai-je posément, tous les jours je quitterai la maison à deux heures, je suivrai la rue de Falaise, la rue Olivier-Basselin, l'avenue Gambetta jusqu'au pont, et ensuite le boulevard... Cela deux fois et trois fois... tous les jours, tous les jours...

Dès lors ma vie s'établit d'après un principe unique : voir Geneviève aussi souvent que la moindre occasion s'en offrirait, et en dehors de toute considération de prudence. Nulle force au monde ne m'eût empêché de sortir à deux heures et de parcourir l'itinéraire indiqué. Je marchais lentement, de l'air dégagé d'un monsieur qui se promène. Mais mon cœur se crispait, mes mains étaient froides, et mes yeux se fatiguaient à questionner les silhouettes lointaines. Selon le programme la tournée recommençait une seconde fois, au besoin une troisième et une quatrième, et si lentement alors, avec de telles stations devant les vitrines, de telles pauses au coin des rues, que l'instant du dîner me rappelait.

Quand je la rencontrais — c'est-à-dire tous les deux ou trois jours — je me cachais le visage pour qu'on n'en remarquât pas la rougeur. Nous affections en nous accostant des gestes de surprise fort maladroits, comme des gens qui ne se sont pas vus depuis une éternité, et nous nous quittions cérémonieusement, comme des gens qui ne se verront plus jamais. Au premier tournant je me jetais dans une rue adjacente, je galopais jusqu'à ce que Geneviève m'apparût de nouveau, et l'accompagnais ainsi de loin, sur le trottoir opposé, la dépassant, m'arrêtant, évoluant autour d'elle, admirant sa grâce, et recueillant, comme le gage d'amour le plus passionné, le sourire discret de ses yeux.

Charme bien âcre cependant que celui de ces rapides entrevues, sous l'œil attentif des promeneurs et sous l'œil invisible de tous ceux qui nous devaient épier du fond des boutiques et du haut des fenêtres menaçantes ! Le poids de mille regards tombait sur nous. Une jeune femme et un jeune homme qui se parlent, ce n'est point naturel. Nous étions nerveux, distraits, incapables d'échanger autre chose que des phrases quelconques, souvent même avec irritation. Mais je la voyais, je l'entendais, j'admirais le joli mouvement de ses lèvres, la folie de mon ancien amour se mêlait à la candeur d'un amour nouveau, toutes mes émotions se doublaient de souvenirs analogues, chacune d'elles se mariant, dans le mystère de mon cerveau, à la même émotion soudain réveillée, soudain frémissante.

Étrange floraison d'un sentiment que je croyais mort, et sur lequel trois longues années avaient répandu leurs tristesses froides et leurs plaisirs stériles. Aujourd'hui encore il me faut, tant j'ai peine à rattacher à ses vraies racines cet amour qui semblait fleurir pour la première fois, il me faut

évoquer l'absence si douloureuse, mes élans de révolte, mes goûts de solitude, puis, plus tard, mon âme qui s'émiette en passions factices, mes enthousiasmes et mes inquiétudes, l'agitation et le malaise de ma vie, bref tout ce qui m'a contraint par les mille impulsions quotidiennes d'un rêve inconscient, à reprendre le chemin de Bellefeuille. Oui, la sensation d'aimer a été interrompue en moi, mais je n'ai pas cessé un instant d'aimer Geneviève parmi les entraînements de mon cœur. Je l'aimais à mon insu, comme au temps de mon enfance. C'est Geneviève que j'ai cherchée dans les autres, c'est elle que je retrouvais dans la chambre au balcon verroulu, elle avec qui je foulais les prairies vertes, elle qui me guidait sur l'étang de la Vaunoise. Ma bouche n'a pas formulé un serment que Geneviève n'ait provoqué. Mon désir l'appelait. Elle a eu tout de moi, jusqu'à mes erreurs.

Il ne se pouvait pas qu'une telle exaltation se restreignit dans des limites purement sentimentales. Elle se dépensait de tous côtés, en désirs généreux, en rêves de noblesse, en tentatives de bonté, en résolutions altruistes. J'eusse voulu qu'on réclamât de moi des sacrifices exceptionnels, ou bien être à même de soulager quelque grande infortune. En présence de mes semblables, mon cœur se dilatait. Aux repas je retenais le son de ma voix pour ne pas blesser les oreilles, et je touchais aux choses avec la plus extrême délicatesse.

N'ayant aucune chance de rencontrer Geneviève le matin ou le soir, je m'enfermais et me mettais au travail aussi ardemment que si un but fixe et raisonné m'eût séduit. Le plaisir d'apprendre se révélait à moi en ces longues heures de retraite, et je lisais, j'écrivais, je me passionnais pour l'œuvre des autres ou pour l'effort inhabile de ma pensée.

— Quelles sont tes intentions ? soupirait mère, que le titre seul de mes livres déconcertait.

— Je n'en ai pas, répondais-je, je me contente d'être heureux.

Hélas ! tout cela n'était pas normal. Tout cela se passait en dehors du domaine d'idées et de faits où les gens ont coutume de cheminer. Elle eût préféré, j'en suis sûr, une franche dissipation et quelques pertes d'argent, erreurs qui ne sont pas en désaccord avec les règles ordinaires, à ces façons indépendantes de s'aventurer dans des routes que personne ne suit.

La fréquentation de M. Berthier, que j'allais souvent, selon le vœu de sa femme, attendre à la porte du collège, ouvrait à mon enthousiasme des issues bien dangereuses. Toutes les manifestations de ma vie me paraissant également belles, je n'aurais pas consenti à priver les autres du bienfait des certitudes morales et sociales que j'acquerrais auprès du vieux savant. Sous peine d'égoïsme et de sécheresse, on ne confisque pas à son profit des découvertes dont dépend la félicité du monde.

Faut-il voir aussi dans ma conduite un reste de ce besoin d'ostentation qui m'avait déjà entraîné ? Ce que j'attribuais de vérité générale à ces idées éveillait mon désir de propagande, mais ce qu'elles ont d'excentrique en un milieu de province ne flattait pas moins mon orgueil. Je fus sincère en mes opinions, mais fier de les avoir et, par conséquent, avide à les crier. Je le fis, et avec toute l'exagération de la jeunesse.

Mère me crut fou. Je disais des choses qu'elle ignorait que l'on pût penser. Pour elle cela ne se distinguait pas des horreurs de la Commune et lui rappelait les chansons abominables que hurlaient dans les rues Saint-Jore, en 71, des bandes de malfaiteurs armés d'un drapeau rouge où des lettres d'étoffe noire étaient cousues : « Ni Dieu, ni maître. »

Le jour où j'excusai l'auteur d'un attentat anarchiste dont tout le monde s'entretenait alors, elle eut une crise nerveuse. De mon côté je me lamentais sur la misère du peuple. À la fin, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Elle invoqua l'aide de Philippe, homme d'excellent conseil, esprit judicieux, chef d'usine et, comme tel, au courant des besoins de la classe ouvrière. Après de vifs débats Philippe conclut :

— Il n'y a pas à discuter, ce sont des utopies.

Au Cercle la bonne nouvelle que je m'empressai d'y porter, souleva des protestations unanimes. À l'heure tardive où l'on s'oublie parfois à agiter les plus graves questions, les fils de famille s'insurgèrent contre des théories qui ne tendent à rien moins qu'à démolir tout l'édifice social. On s'échauffa de part et d'autre, on se querella, et les messieurs tranquilles, arrachés à leur table de jeu par le bruit des apostrophes, s'alliaient à mes adversaires.

Je tenais tête à tout le monde. Il n'y avait pas de cheveux blancs ni d'autorité mondaine qui pussent me réduire seulement au simulacre d'une

concession. Devant la mort j'eusse confessé ma foi, mon amour des faibles, ma haine de l'injustice et du privilège, mon mépris de toute contrainte et de toute discipline, mon admiration pour ceux qui vivent en dehors des règles, mon idéal de liberté individuelle.

Rien n'est plus doux que de défendre une cause généreuse, alors même que l'on aurait tort. Vrais ou faux, il y a des arguments si nobles que l'on éprouve plus de satisfaction à les employer que : ceux dont la justesse possible est suspecte d'égoïsme et d'hypocrisie. Peut-être eussé-je plié quelquefois sous le nombre de mes adversaires et sous le poids de leurs raisonnements, mais jamais je ne sentis en eux un élan du cœur, une tendresse, une émotion, un peu de pitié. Cela me donnait une assurance singulière, et je repartais avec plus de fougue, bravant l'ironie des uns, la colère des autres. Les vieux amis de M. Hamelin n'en revenaient pas.

— Il va bien, le gaillard, c'est du propre.

J'avoue que la volonté de conquérir Geneviève, malgré les obstacles que m'opposaient les circonstances, affaiblissait en quelque sorte le mérite de mes revendications humanitaires, et que j'étais trop enclin à considérer sa possession comme la victoire de mes idées et la déroute des préjugés bourgeois. Si j'estimais tout à refaire, n'était-ce point parce que tout ne s'accomplissait pas selon mon désir impatient ?

Hélas ! Geneviève, intimidée par les sages mesures de Philippe à mon égard et par la crainte inattendue d'une opinion dont elle redoutait soudain la malveillance, Geneviève osait à peine sortir. Sous l'influence déprimante de la ville, elle se reprenait peu à peu à des habitudes de sujétion et à des besoins d'honorabilité qui s'étaient assoupis durant son séjour à Bellefeuille. Et je battais vainement les rues et les boulevards, rôdant aux environs du dépôt, me hâtant d'un magasin à l'autre sous le coup d'une inspiration. Il me semblait alors retrouver en face de moi les forces invisibles qui m'avaient déjà vaincu, le bataillon des respects, des usages, des bienséances, et de toutes ces petites choses vagues et insaisissables, ondoyantes et fluides, si formidables cependant, contre quoi se heurtent nos rêves de félicité.

Ces jours-là, au grand effroi de mère, je me montrais plus âpre et plus violent et, le soir, au Cercle, je pérorais avec une amertume qui n'était point

pour me concilier l'indulgence.

— Tu seras à moi, n'est-ce pas, Geneviève, lui demandais-je, aussitôt que le hasard nous réunissait, je n'admettrais pas une vie où tu n'aurais pas été ma maîtresse.

— Je te l'ai promis, Pascal.

Mais si, dominant l'embarras que l'on éprouve, au début, à s'expliquer sur le côté matériel des rendez-vous, je lui racontais le choix que j'avais fait d'une chambre, elle se déroba.

— Pas encore, je t'en prie... je ne peux pas... suppose que l'on nous suive ?

— Il n'y a aucun danger.

— Ne me presse pas trop, moi aussi je veux que ce soit.

— Bientôt ?

— Bientôt, je te le jure.

Elle s'éloignait rapidement, et je me disais :

« Cette femme est l'adoration de toute ma jeunesse et je ne suis pas encore son amant. Quand le serai-je ? Où ? Comment ? Quel miracle me la donnera ? »

Un peu d'intimité comme jadis, quelques caresses m'eussent armé de courage, car il me manquait, autant que des baisers, ce qu'il y a de volupté dans la présence d'une femme qui vous aime et qui offre à votre tête l'appui de son épaule. Mais les heures mouraient, et toutes ces heures défunes étaient des années perdues.

Et voilà qu'une après-midi Geneviève m'aborda. Son visage était décomposé. Elle me dit :

— Où est-ce ?

— Où est-ce, quoi ?

— La chambre... Philippe est absent, je viens.

— Vous venez !

— Vite, répondez, où est-ce ?

Je bredouillai les renseignements nécessaires.

— Au coin de la rue Neuve... rue des Arbustes, à gauche...

— C'est bien... allez... j'y serai à quatre heures... allez... vite...

Dans un quartier tranquille, un peu à l'écart, semé de jardinets et peuplé de petits commerçants en retraite, dans une rue où l'on ne risquait guère de croiser des importuns, j'avais trouvé une chambre commode au premier étage de la maison d'un fleuriste. La pièce avait son entrée spéciale sur le palier et communiquait, en outre, par une porte intérieure, avec l'appartement du propriétaire. À la moindre alerte, on passait chez lui.

De la guipure enveloppait le lit, la table, les fauteuils, la toilette, la fenêtre. Deux morceaux de tapis en feutre glissaient sur le parquet frotté de cire rouge. Des tableaux en tapisserie, des alphabets brodés, des certificats ornaient le papier marron clair du mur. J'allumai un feu violent et me mis à entasser dans les armoires tous les objets qui traînaient, vases de porcelaine bleue, photographies, coquillages, bateaux en verre filé, bouquets de fleurs fausses, dessous de candélabres en gros tricot de aine.

M'asseyant enfin, je prêtai l'oreille aux bruits de l'escalier. On n'entendait que le vent sous la porte. À la longue une telle anxiété m'oppressa que j'avais plutôt la sensation d'être horriblement malheureux, et que je me pelotonnais sur moi-même comme un pauvre qui a froid. Cependant la chaleur devenait intolérable.

La pendule sonna quatre coups. J'ouvris la fenêtre et me postai derrière les volets. Un homme balayait la chaussée boueuse, lentement, paresseusement. De toute ma volonté tendue, les veines du front gonflées, je lui suggérai de partir, à cet homme, dont il était possible qu'elle eût peur. La demie sonna. L'individu partit. Deux paysannes s'en vinrent, des paniers au bras, et au bout de la rue solitaire une femme apparut, Geneviève. Vraiment je souffris. J'aurais presque désiré que ce ne fût pas elle, et en même temps si ce n'eût pas été Geneviève, j'eusse crié de désespoir. Elle allait rapidement, la tête basse et sans se retourner. Je discernai le désordre de ses traits. Elle approchait... encore quelques pas... Je courus à la porte et l'entre-bâillai pour lui éviter toute hésitation. Ma joie éclatait, soudain délivrée.

Une minute, deux minutes... Personne. Je revins à la fenêtre : dans la rue, personne. Geneviève n'avait pas osé.

— Elle va venir, il est inadmissible qu'elle ne vienne pas, elle domptera sa peur, et elle viendra.

Je me répétais tout haut ces mots de consolation, et, en moi-même, je l'appelais doucement et faiblement, comme si elle eût pu entendre mes plaintes et s'émouvoir de leur humilité. Tant qu'il y aurait une lueur d'espérance, je ne souffrirais pas, j'étais résolu à ne pas souffrir. Mais les minutes impitoyables me déchiraient. Le cercle de douleur se restreignait autour de moi, ameutant les pensées mauvaises, le doute qui torture, la jalousie, la haine, la défiance d ? l'avenir. Mon cerveau se débattait contre leur attaque. « Elle va venir, j'en suis certain, » proférais-je pour ne point laisser de place à d'autres idées. Six heures sonnèrent. Je fus vaincu.

Elle ne viendrait jamais. Je ne connaîtrais jamais le frisson de son corps. Les petites choses le défendaient, les petites choses fluides et toutes-puissantes qui séparent les amants, qui avaient déjà brisé mon amour et m'avaient tenu en exil pendant une année, les petites choses terrifiantes qui faisaient trembler mère, motivaient les mesures de Philippe, et inspiraient à Geneviève des épouvantes insurmontables.

Jusqu'au soir, je restai là, dans l'ombre triste, répétant :

— Je ne l'aurai jamais... je ne serai jamais son amant...

VII

Au Cercle, où j'échouai après trois heures d'attente obstinée dans la maison du fleuriste, je retrouvai tous ces messieurs, les jeunes, les vieux, les célibataires, les maris en rupture de ménage.

— Eh bien, Devrieux, toujours les mêmes idées ?

— Toujours, répondis-je simplement, peu enclin à la discussion.

— Allons donc, vous plaisantez, comment voulez-vous admettre... ?

Je me laissai écraser par la logique de mon adversaire, et un autre eut ainsi raison de moi, et tous se mirent à discourir. Je ne bronchais pas. Ces questions m'excédaient, si étrangères à mon chagrin et d'un intérêt si mince lorsque notre vie est aux prises avec la cruauté d'un fait. J'écoutais cependant, et chacun des arguments sous le poids desquels on m'accablait, faisait surgir en moi comme par un jeu mécanique l'argument opposé. Et c'étaient toujours les mêmes. D'un côté et d'autre, on se les envoyait du même air de triomphe, sans jamais employer une raison nouvelle, et on les réfutait du même air de mépris, comme des mots qui n'ont aucune espèce de valeur. Tout cela me parut abominablement niais. Était-ce la faute de mes adversaires si la discussion se tenait à ce niveau déplorable ? Ou bien plutôt, n'est-ce point le propre de toute discussion de ce genre d'être absurde et banale ?

Mais quelqu'un dit :

— Alors, vous approuvez l'amour libre ?

— Si je l'approuve !

L'apostrophe m'atteignait cette fois. Je voulus me contenir, écœuré d'avance de tous les lieux communs que la passion me dicterait. Mais on jetait les hauts cris, certaines phrases avaient un air d'allusions personnelles, je commis encore la sottise de parler.

— Si j'admets la liberté de l'amour ? n'est-ce pas le premier et le plus absolu de nos droits ? La volonté de deux êtres qui veulent s'appartenir,

voilà le principe initial et la loi suprême. Tant qu'il y aura dans une société des obstacles entre ceux qui s'aiment, cette société aura tort. Tant que ceux qui s'aiment renverseront ces obstacles et dédaigneront les préjugés, ils auront raison, cent fois raison. La vraie morale est là...

Ma vie eût été en jeu que je ne l'eusse pas défendue avec plus de conviction. Je ne pouvais avouer plus franchement à quel point cette cause me touchait, comment j'agirais en pareil cas, et comment j'agissais déjà sans aucun doute. Si, dans les disputes précédentes, la véhémence de mes opinions s'atténuait d'un peu d'ironie facilement perceptible, cette fois au contraire je les aggraviai par un accent de révolte et de rancune qui leur donnait une importance d'actes véritables. Ce n'étaient plus des théories, mais des récriminations contre un état de choses dont je m'avouais la victime et dont on eût dit, à mon emportement, que j'accusais mes auditeurs.

Toute la soirée on batailla. Je me retirai fort mécontent de moi.

Le lendemain Geneviève me sourit timidement. Je n'eus plus de colère, plus de souvenirs mauvais,

— Vous n'avez pas osé ?

— Non... j'ai fait ce que j'ai pu, je me suis traînée là-bas comme une morte, et puis, en approchant, j'ai deviné que je n'entrerais pas... et j'ai passé tout droit...

Je lui dis :

— Venez chez mère, elle s'étonne que vous ne veniez plus et sera enchantée ; moi, je trouverai le moyen de vous voir sans qu'on s'en doute... je vous en prie...

Je rentrai et feignis de sortir. M^{me} Darzas vint, Une heure après, comme elle descendait l'escalier, je l'emmenai dans la salle et l'attirai violemment sur ma poitrine. Nos lèvres se joignirent. Elle gémit :

— Tu ne m'as jamais embrassée comme cela.

— Je ne savais pas... Oh ! si j'avais su, à Bellefeuille, tu aurais été ma maîtresse.

— Tais-toi, tais-toi, embrasse-moi.

Un bruit nous sépara brusquement. La porte, qui n'était que poussée, s'ouvrit. C'était mère. Je tenais déjà un livre dont j'affectais de montrer à Geneviève certains passages. Mais elle dut s'asseoir, bouleversée. Mère joua la surprise.

— Vous êtes encore là ? je vous supposais partie.

Geneviève bégaya quelques syllabes. Je m'empressai de répondre :

— M^{me} Darzas s'en allait comme j'arrivais, je l'ai retenue un moment, il y a si longtemps que je ne l'avais vue !

— Si longtemps ? comme c'est drôle ! on vous a aperçus hier, causant sur le boulevard.

Je fus déconcerté. Un long silence accrut notre gêne. M^{me} Darzas le rompit par des propos hâtifs et décousus, auxquels mère répliquait avec la même volubilité distraite. On se dit adieu du bout des doigts et des lèvres. Mais soudain mère s'inclina vers la jeune femme et l'embrassa. Elles se tinrent affectueusement unies.

— Geneviève, laissez-moi vous gronder, vous êtes une enfant, et vous ne voyez pas le mal. Oh ! je n'ai pas peur, je suis sûre de vous... Seulement les gens ne vous connaissent pas, eux, et il y en a de si méchants ! Tout cela est bien grave ! Croyez-en votre vieille amie, et ne lui en veuillez pas de son avertissement...

Elle l'accompagna jusqu'à la porte du vestibule. À son retour, je prononçai pensivement :

— Tu es bonne, mère.

Ma tendresse frissonnait et j'eus envie de l'embrasser à mon tour. Elle se raidit.

— En quoi suis-je bonne ?

— En ce que tu agis souvent, comme tout à l'heure, contrairement à tes idées et aux habitudes de ton monde, mais selon la vraie et simple bonté.

— J'aime beaucoup Geneviève, et je le lui ai montré d'autant plus que j'avais à lui faire de la peine.

— Tu ne lui as pas fait de peine.

— Si, en la reconduisant je lui ai demandé s’il ne valait pas mieux, à son avis, qu’elle ne vint pas pendant quelque temps... J’ai prétexté des potins, des médisances.

— Tu as dit cela ! m’écriai-je avec irritation, tu as eu le courage de dire cela à M^{me} Darzas ?

Elle déclara d’un ton ferme :

— Pascal, l’intrigue recommence comme à Bellefeuille. Vous aviez rendez-vous ici, chez moi, c’est un rôle que je n’accepte pas. Non seulement je me refuse à te servir de complice, mais je lutterai avec toute mon énergie et mon indignation.

Je baissai la tête. Que d’animosités s’amassaient autour de mon pauvre amour ! Mère aussi s’attrista.

— Chaque fois je m’aperçois que nous différons davantage. L’avenir ne sera pas gai si tu persistes dans les mêmes erreurs. Ainsi quel est ce besoin ridicule de discourir à tort et à travers et de scandaliser tout le monde comme tu l’as fait hier, au Cercle, avec tes utopies ?

— Ah ! *on* t’a dit, insinuai-je d’un ton railleur.

— Oui, *on* m’a dit et *on* m’a dit aussi, car, hélas ! on cause beaucoup trop de toi, on m’a dit que tu ne te gêrais pas pour mettre en pratique tes théories démoralisantes, et que ton meilleur ami était ce professeur dont la femme est ta maîtresse.

— Il y a beau temps que cette dame n’est plus ici. Quant à son mari, c’est un homme d’une haute intelligence et auprès de qui je m’instruis beaucoup.

— Pourquoi te montres-tu en sa compagnie ? Il serait si facile d’aller chez lui !

— Faut-il donc se cacher d’un acte qui n’est pas mal ? Si ma conscience m’ordonne de le voir, dois-je m’en dispenser ? De même on me reproche certaines idées... mais si ce sont les miennes, dois-je les taire quand on m’interroge ? Ne dois-je pas essayer de les propager puisque je les juge vraies ?

— Et si elles ne le sont pas ? Si ta conscience a tort ?

— Comment le savoir ? Ma seule certitude est en moi. Il faut choisir : faire ce que l'on croit devoir faire, ou faire ce que les autres croient que vous devez faire dans une circonstance dont ils ignorent nécessairement tous les détails.

Impatentée, elle s'écria :

— Eh ! qu'importe ce que tu penses ou ce que tu fais ! est-ce la peine de prendre toute la ville à témoin ? Si tu n'es pas d'accord avec les gens, pourquoi le leur corner aux oreilles ? Pourquoi braver leur opinion ?

— Mais, ma pauvre mère, je m'en moque de leur opinion ! Que monsieur un tel ait sur moi telle ou telle opinion, que veux-tu que cela me fasse ? Je ne vis pas pour lui. Quand je me décide à quelque chose, je n'examine pas s'il va être content ou mécontent. Et si j'ai l'intuition de son mécontentement, je ne songe pas qu'il y ait là de quoi m'arrêter.

— Tu l'as donc quelquefois l'intuition qu'on te blâme ?

Je répondis franchement :

— Oui, je l'ai, tu m'as élevé dans des principes trop fixes pour que je ne connaisse pas exactement ce qui est bien et ce qui est mal d'après le monde de Saint-Jore. Seulement, que veux-tu, je ne me résoudrai jamais à croire que ce soit une règle de conduite suffisante.

— Alors quelle est la tienne ? Tu n'as plus de religion, plus de croyances, tu n'obéis qu'à tes instincts, où cela te mènera-t-il ?

— À rien de mal si ces instincts sont bons ?

— Et s'ils sont mauvais ?

— Ma foi, tant pis...

Mais aussitôt je me jetai dans ses bras, alarmé de son chagrin.

— Non, mère chérie, j'exagère... S'il y avait de mauvais instincts en moi, je ne les suivrais pas, sois-en sûre. Et puis je n'obéis pas qu'à cela, bien des choses me plaisent parce qu'elles sont belles, bien d'autres me répugnent parce qu'elles sont laides... C'est vrai, à mon âge, on va un peu à l'aventure quand on ne veut de guide que soi-même. Mais je suis incapable d'une action vilaine.

— Ce qui n'est pas vilain à tes yeux, peut l'être aux yeux des autres.

— Je m'arrangerai pour ne pas attirer les regards. Après tout, tu as raison, je verrai M. Berthier chez lui, et je tâcherai de me taire et d'être plus habile et plus réservé, je te le promets.

Elle soupira :

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !

Mes cahiers de l'époque témoignent d'une sorte d'incertitude à la suite de cette conversation. Je me demandai ce qu'il y avait de légitime en la façon dont on me jugeait et si je méritais vraiment tant de blâmes. Mes réflexions furent sincères, car je n'avais pas d'orgueil vis-à-vis de moi-même, et la perspective de me trouver en défaut ne m'était nullement pénible.

« Quel forfait exécrationnable ai-je donc commis ? Avoir eu deux ou trois liaisons ne constitue rien d'anormal. Être l'amant d'une femme et se plaire auprès de son mari ne déshonore point, étant donné surtout les conditions très spéciales du ménage Berthier. Mon amour pour Geneviève ? Personne, sauf mère et M^{me} Landol, ne le connaît. D'ailleurs est-ce un crime d'aimer et de se dévouer à qui l'on aime ?

Restaient mes idées. Tout provenait de là.

On disait à Saint-Jore :

— Le fils Devrieux a des idées !

On s'abstenait de les qualifier : il suffit d'en avoir pour qu'elles soient répréhensibles, mais celles-là étaient particulièrement scandaleuses.

— Est-ce possible qu'un garçon bien élevé ait des idées pareilles !

Cet effarement m'étonnait. Il était indéniable que je ne pensais point comme ceux qui m'entouraient, mais n'y avait-il personne au monde qui pensât comme moi ? L'ivresse du début dissipée, je n'ignorais point combien les fameuses idées dont je me faisais naïvement gloire, sont vieilles et répandues. Tous les livres les enseignent. Elles ne confèrent à celui qui les adopte aucune originalité. Elles impliquent simplement le besoin d'un peu d'indépendance et d'honorables soucis de générosité et de pitié. Que d'esprits en sont là ! Que de natures vibrent rien qu'au son de ces paroles ! Et j'écrivis :

« J'ai mal placé mon orgueil, et j'en subis les conséquences. On a le droit d'être fier quand on pense mieux que les autres, mais je l'ai été aussi parce que je pensais autrement que les gens de Saint-Jore. L'opinion du monde est un mobile si puissant que, bien souvent, ceux qui dédaignent d'en tenir compte prouvent l'importance qu'ils y attachent par l'affectation de leur révolte. Il ne faut ni la braver ni la craindre, il faut y être indifférent. Je ne le suis pas. Si la révolte contient un plaisir d'ostentation, il est à croire que ce plaisir fut un des motifs de la révolte, ce qui implique toujours l'influence de l'opinion.

« Je me tairai donc et dissimulerai. En province, c'est la première condition de liberté, l'expérience me le révèle. Il vaut mieux se conduire mal en cachette, que se bien conduire ouvertement. Une vie au grand jour offusque les yeux. La franchise n'est pas une qualité pour la raison qu'on n'y croit point. »

Durant deux après-midi je me contentai d'effectuer, à l'allure de promenade, l'itinéraire prescrit. Mais, le troisième jour, n'ayant pas vu Geneviève, je le recommençai, et ne l'ayant point vue non plus le quatrième et le cinquième, toutes mes bonnes résolutions, du moins en ce qui concernait la prudence, s'en allèrent à la dérive. On ne put sortir sans m'aviser devant un étalage ou derrière un arbre du boulevard. Je bondissais d'une ruelle, je m'engouffrais sous une porte cochère, je dégringolais d'un omnibus. En une heure ma présence était signalée en vingt endroits différents. Aucune phase de mon manège ne passait inaperçue, et l'on ricanait :

— Encore le fils Devrieux qui fait des siennes !

Geneviève ne bougeait pas de sa chambre. M'aimait-elle encore ?

Je perdis la tête. Depuis ma lettre de rupture, M^{me} Landol n'avait point cessé de me poursuivre de plaintes et de menaces. Je la prévins de ma visite.

Elle me reçut dans son cabinet de toilette, Et aussitôt sa tenue, son peignoir lâche, les volets demi-clos, l'air alourdi de parfums, tous ces préparatifs qui étaient autant de pièges tendus à ma vertu, me parurent si comiques que j'éclatai d'un rire nerveux. Elle ferma le haut de son corsage et dit mélancoliquement,

— Vous riez... ici... où nous avons tant de souvenirs !

Une grosse larme coula de ses yeux, s'embourba dans le noir de la paupière, et s'arrêta toute pâteuse dans le blanc de la joue, et rien n'était triste comme ce chemin de tristesse inachevé.

— Pardonnez-moi, Berthe, je ne ris pas de nos souvenirs.

— Sont-ce les derniers, Pascal ? N'y en aura-t-il plus d'autres entre nous ?

— Non, il n'y en aura plus d'autres.

— C'est que vous l'aimez, dit-elle.

Je lui répondis très fermement.

— Oui, Berthe, j'aime votre sœur et elle m'aime aussi, mais Philippe, mère, tout le monde est contre nous, de sorte que je ne sais plus comment la voir. Soyez bonne, invitez-nous tous sous un prétexte quelconque.

— Tu es fou ! s'écria-t-elle.

— Pourquoi ? c'est très facile.

— Mais je me veux pas que Geneviève soit ta maîtresse, et elle ne le sera jamais. D'ailleurs comment pourrait-elle le devenir ? Il n'y a pas que ta mère et que Philippe et que le monde qui vous séparent, il y a Geneviève elle-même, Geneviève qui n'ose pas, je le sais... et puis il y a moi aussi, moi qui l'entretiens dans sa peur et qui lui rapporte tous les potins...

— Comme vous êtes méchante !

Elle affirma d'une voix haineuse :

— Tu ne seras pas l'amant de Geneviève, je ne veux pas qu'elle ait d'amant.

— Vous n'en avez donc jamais eu, vous, m'écriai-je, vous n'avez donc jamais aimé ?

— Non, dit-elle, je n'ai pas aimé.

— Eh bien, et moi ?

— Toi, toi, je t'ai pris justement parce que je n'avais eu personne... j'ai voulu une fois... avant d'être vieille... Je me suis avisée tout à coup que ma vie avait été hargneuse, oui, hargneuse, sèche... c'est comme s'il y avait eu

autour de moi des épines qui piquaient les gens... Ah ! ma vie... tu ne t'imagines pas...

Je ne l'écoutai plus. Elle me fit, j'en suis sûr et je le sentais en entendant le bruit saccadé de ses paroles, elle me fit d'étranges aveux. J'ai gardé, comme un souvenir de rêve, l'impression confuse d'une de ces existences à relief puissant et à passions vigoureuses qui fermentent sous la couche d'hypocrisies et de lâchetés dont la province accable les individus. La haine, l'amour, l'envie, le dévouement sont à la racine d'âmes très vulgaires qui se flétrissent souvent sans que l'occasion fasse monter en elles cette sève de vie, bonne ou mauvaise. Malheureusement la curiosité que Berthe m'inspire aujourd'hui, je ne l'eus point quand il m'était loisible de l'assouvir, et j'ignore son passé, sa misère spéciale, le secret de sa méchanceté, les raisons de sa conduite avec moi et de son acharnement contre sa sœur. Je ne pensais qu'à Geneviève, j'avais déjà oublié l'absurdité de ma démarche, et je cherchais d'autres expédients.

Le réveil fut brusque. Berthe avait entr'ouvert le corsage de son peignoir, et, m'entourant de ses bras nus, elle appuyait sur mon visage sa gorge tiède. Je fus près d'y mordre. Mes dents, mes lèvres en étaient avides.

— Pascal, ne me refuse pas, je suis disposée à tout... je t'aiderai pour Geneviève... Toute seule, elle n'osera pas... je te l'amènerai... Pascal, je m'y engage... elle sera ta maîtresse... ici même.

Plus que la volupté, cette promesse me tenta ; je ne doutais pas que Berthe la tint dans l'espoir d'abîmer notre amour par la trahison, et la possession de Geneviève valait bien l'ennui de quelques caresses. Cependant je ne pus me résigner à une telle déchéance.

Des devoirs sacrés sanctifiaient mon corps. Je repoussai Berthe.

Peut-être eussé-je dû me dérober avec plus de souplesse, Mais il est rare qu'on soit adroit quand on remplit un devoir. M^{me} Landol resta sous mes yeux, à moitié dévêtue, embarrassée de sa gorge inutile et le visage balafré de larmes noires. Pardonnait-elle cette humiliation ?

Le lendemain matin, ayant appris que Philippe s'absentait, j'envoyai chez M^{me} Darzas un commissionnaire avec ce mot :

« Tantôt, à trois heures, au haut de la vieille ville, dans le Clos Guillaume. Prenez le petit pont et montez par les rampes de droite. Moi, je traverserai en barque, du côté des prairies, et je monterai par la gauche. Aucun danger. De la terrasse, on aperçoit le grand pont par où l'on passe toujours pour venir dans la vieille ville, et l'on reconnaît très bien les personnes. Si vous n'y êtes pas à cinq heures, j'irai chez vous. »

Une partie de l'emplacement où s'élevait au moyen âge la forteresse de Saint-Jore-en-Houlme est un terrain vague qui sert quelquefois aux exercices de la garnison. La partie la plus avancée, celle qui surplombe l'Orne, a été transformée en un petit jardin que l'on appelle le Clos Guillaume, du nom de la tour dont il encadre les derniers vestiges. Humide et sombre, planté de cyprès et de saules, formé de plates-bandes étroites où gisent des reliques du passé, vieilles pierres, fûts de colonnes, dalles moisies, il ressemble plutôt à un cimetière abandonné. Mais une paix profonde y demeure, et il n'est point de charme plus riant que celui dont s'animent ces coins de tristesse quand on les regarde avec des yeux heureux.

C'est là, à l'angle de deux allées qui s'y croisent, près de l'ogive d'une porte en ruines, c'est là que Geneviève m'apparut. Elle s'arrêta une seconde. J'eus le temps de discerner, sur sa figure pâlie, les trois ou quatre expressions qui s'y mêlaient, de l'épouvante, de la joie, de l'hésitation, et elle s'abattit contre ma poitrine.

— Oh ! mon chéri, quand tout cela finira-t-il ?

Je l'entraînai vers la terrasse. Il y avait sur un banc une femme du peuple autour de qui deux enfants confectionnaient des pâtés de sable, et, plus loin, le gardien du Clos et un vieillard qui devisaient. Nous nous assîmes tout au bout, à l'ombre d'un gros if. Devant nous, les toits de la vieille ville dégringolaient en plans heurtés jusqu'à la courbe de la rivière. À gauche, la colline se terminait presque droit par des éboulements de rochers, au pied desquels s'allongeait une esplanade qui suivait la rive de l'Orne et où la musique jouait le dimanche, pendant la belle saison. Le petit pont que M^{me} Darzas avait traversé aboutissait là. Nous le dominions entièrement ainsi que le pont principal.

Derrière nous, le vieux jardin morne étendait des espaces de sécurité qui nous protégeaient contre l'arrivée d'un ennemi. Les gens se rendent toujours aux endroits de laideur certaine et de pittoresque officiel, et ne se plaisent point à la mélancolie de ces retraites délicieuses que l'on est sûr de trouver en chaque ville. Il n'y a jamais personne où la beauté d'un spectacle ne s'adresse qu'à notre âme.

— Je n'ai pas peur ici, déclara Geneviève.

Tout de suite je risquai :

— Il n'y a pas plus de raison pour avoir peur là-bas, rue des Arbustes.

— Oh ! ce n'est pas la même chose. Que l'on nous découvre ici, rien n'est perdu. Mais là-bas... oh ! là-bas ! quand je me représente dans cette rue, ouvrant cette porte, j'ai les jambes cassées.

— Cependant personne ne le saurait.

— On sait tout, Pascal, on nous observe, on nous épie, j'en suis sûre.

Elle dit cela avec un accent de terreur inexprimable, avec l'appréhension d'un malade qui voit passer des ombres en sa chambre et se gonfler les rideaux de son lit.

— Alors, Geneviève, vous ne serez jamais à moi ?

— Jamais à vous, s'écria-t-elle, en posant vivement ses deux mains sur mon épaule, serait-ce admissible ! Mais je veux me donner, je veux être à toi, mon chéri, je suis à toi, déjà.

Sa voix était ardente maintenant, son geste passionné. Je fus stupéfait.

— Ah ! tu m'aimes comme ça, tu m'aimes comme je t'aime... je ne le croyais plus.

Elle baissa la tête, toute rouge, ayant obéi autant au désir de ses sens qu'à une révolte de son cœur.

— Geneviève, tu le veux... depuis longtemps ?

— Je ne sais pas. La première fois que tu me l'as demandé, cela me paraissait monstrueux. Moi, un amant ! pense donc, ce que c'est pour une femme qu'un amant, pour une femme élevée comme moi ! Je te promettais... mais au fond...

— Et à Bellefeuille... nos caresses, rappelle-toi.

— Tu étais un enfant, je ne songeais même pas que nous pourrions...

— Et depuis, tu ne t'es pas faite à cette idée ?

— Non, ou plutôt oui, comme tu vois, mais je n'en savais rien, je voulais, et puis je ne voulais pas.

— Était-ce par scrupule, par devoir envers Philippe ?

— Il m'est impossible de te le dire. C'était de l'épouvante. Aller là-bas, t'appartenir, cela se confondait dans ma peur... Voilà surtout, j'ai peur... je peux te promettre aujourd'hui, et demain, au moment d'y aller, j'aurai peur.

— Peur d'être ma maîtresse, ou peur qu'on ne le sache ?

— Je ne sais... il me semble que c'est tellement grave que tout le monde le saura.

Comment concilier ses craintes et ses hardiesses, sa conduite passée et sa conduite actuelle, sa froideur et ses élans, sa lâcheté devant l'opinion du monde et son insouciance des principes qui le gouvernent ? Je repris :

— Enfin tu seras à moi ? tu en es certaine ?

— Je te le jure sur notre amour.

Les douces paroles ! Pourquoi me tourmenter puisque ses vœux étaient conformes aux miens ?

Durant tout l'été je vins chaque jour au Clos Guillaume. Geneviève m'y rejoignit cinq ou six fois, mais l'espérance de la voir absorbait toute ma vie, et lorsque mère, au mois de juillet, m'avertit de son départ pour les eaux, je refusai de la suivre, ce qui la contraignit à rester également, afin que ma présence à Saint-Jore ne fût pas remarquée.

Quels jours heureux ! Le Clos du bonheur, appelions-nous le jardin. Tout y était heureux du seul fait de notre bonheur, les arbres, les plantes, l'air que nous y respirions, les oiseaux que nous y entendions. Les fleurs avaient un parfum spécial, l'ombre une fraîcheur unique. L'aspect des choses était nouveau dans cet asile que consacrait notre amour. Et Geneviève elle-même, selon moi, acquérait une beauté particulière. Ses cheveux blonds s'illuminaient d'or. Ses yeux étaient plus vifs et sa bouche plus charmante. J'admirais en sa figure, en sa taille, en ses attitudes, en sa toilette, des grâces qu'elle n'avait pas ailleurs au même point.

— Je me prépare à être à toi, répondait-elle.

On eût dit aussi qu'elle s'y préparait intérieurement, tant il y avait parfois de gravité dans l'accent de sa voix et de rêve dans ses silences.

La paix du jardin endormit peu à peu ses alarmes. Chaque rendez-vous passé sans encombre la rassurait comme une garantie de repos pour des rendez-vous plus périlleux.

— Je viendrai, Pascal, cette idée ne m'inspire plus d'effroi, je me figure très bien que je suis dans cette rue, que j'ouvre cette porte.

On fixa la date. Souvent, le samedi, Philippe s'absentait jusqu'au soir. Ce serait un samedi d'octobre. Et le temps et nos pensées et nos rêves coulèrent vers ce jour de béatitude.

Or, le dernier dimanche de septembre, nous étions assis à l'extrémité de la terrasse. En bas de la colline, sur l'Esplanade, la musique militaire jouait au milieu d'un grand concours de promeneurs. Accoudé au parapet, je citais des noms en riant.

— Voilà M. et M^{me} Dutaillet. Mon Dieu, comme nous sommes élégants ! M^{me} Dutaillet marche devant nous et nous en sommes bien fiers ; notre fille est si distinguée ! deux nattes blondes qui se tiennent tout droit, des angles, des pointes, elle a l'air d'un épi de seigle, et elle fait des pas si petits qu'on dirait qu'elle n'a qu'une jambe. Ah ! M. Seigneur, sa dame et ses demoiselles. Par quel hasard ? On se groupe, on ne fera plus qu'un. Mais qui donc M. Seigneur salue-t-il si onctueusement ? Bigre ! c'est M. le président Bellegorgue, au bras... parfaitement, au bras de ton beau-frère, M. Landol... Je croyais que le dimanche, il sortait toujours avec sa femme en voiture ?

— Berthe est souffrante, j'ai été la voir après le déjeuner. Elle voulait même que je lui tienne compagnie, mais je l'avais promis, et je l'ai quittée si brusquement qu'elle a eu l'air fâché... Fais donc attention, Pascal... si on te reconnaissait !

Je me tournai vers elle.

— Aucun danger, à cette hauteur ! Tiens un événement, le Clos est vide aujourd'hui... où donc est le gardien ?

Je fouillais des yeux les allées désertes, quand tout à coup un cri m'échappa :

— Philippe !

Elle se dressa d'un bond, puis retomba assise.

— Attends, ne bouge pas, lui dis-je d'une voix étranglée, il ne peut pas nous voir à travers les branches... il est dans le terrain vague... il n'entrera pas peut-être...

Geneviève, immobile, poussait des gémissements rauques. Je cherchais une issue pour m'enfuir.

— Ah ! le voilà... va au-devant de lui, vite, tâche qu'il ne vienne pas ici... emmène-le... il a l'air de chercher... va donc...

Elle ne remuait pas. Elle semblait morte. J'hésitai un instant, puis je franchis le parapet.

La pente abrupte de la colline se hérissait çà et là de la saillie d'un rocher, et une maigre végétation la recouvre. Trois ou quatre secondes, je restai sur un petit terre-plein parmi des touffes de jonc. La crainte d'être surpris par Philippe m'en chassa et, après des efforts d'équilibre, avec l'aide des racines et des aspérités de la falaise, je réussis à me dissimuler derrière un bouquet d'arbustes plus épais. Mais alors il eût suffi aux promeneurs de lever les yeux pour m'apercevoir en cette posture insolite. La situation n'était pas tenable. Il y avait près de moi une sorte de saignée formée par l'eau des orages. À tout hasard j'y sautai et me laissai glisser sur le dos, dans un grand tumulte de pierre entraînées. En deux secondes je fus en bas. On poussa des cris : je tombais juste au milieu de l'espace réservé aux musiciens. Je me relevai. La foule ouvrit les barrières et, ruisselant de sueur, les vêtements déchirés, sans chapeau, je passai sous les regards de tous ces messieurs et de toutes ces dames, de la famille Dutaillet, de la famille Seigneur, du président Bellegorgue, de M. Landol et de tant d'autres...

VIII

Ce ne fut pas la marche boiteuse d'un bruit qui circule de maison en maison, se repose ici, s'interrompt de ce côté, et meurt parfois avant que tout le monde soit averti. Ce fut une explosion, et la ville entière l'entendit, ou du moins en entendit les échos.

Le fait était patent. Cinq cents personnes avaient vu Pascal Devrieux dégringoler le long de la colline, tomber au milieu de l'orchestre, et fendre la foule avec des habits en loques et la tête nue. D'où venait-il ? Pourquoi s'être sauvé sans donner la moindre explication à ceux qui le connaissaient ? Qu'y avait-il là-dessous ? Les commentaires s'enchevêtraient. Et chacun y mettant du sien, la version qui s'accrédita définitivement fut celle-ci : « Le fils Devrieux s'est précipité du haut de la vieille ville et, après avoir roulé dans les rochers, il s'est enfui comme un fou. »

Cette façon de choir du ciel ainsi qu'un aérolithe tenait du prodige, et l'on ne passait plus sur l'Esplanade sans considérer d'un œil ébahi la muraille abrupte de la falaise. Encore aujourd'hui, on vous montre l'endroit :

— C'est par là que le fils Devrieux est descendu.

Tout fier d'avoir échappé aux regards de Philippe, le fils Devrieux ne se doutait pas des conséquences déplorables de son aventure, et, les deux jours suivants, il se promena dans les rues en garçon dont la conscience est absolument paisible. Mais le soir du troisième jour, en rentrant de visite, mère s'écria d'une voix découragée :

— Je sais tout, Pascal, on m'a tout dit.

— Tu sais quoi ? fis-je, à moitié sincère.

— Comment ! mais le scandale de dimanche, c'est la fable de tout Saint-Jore, on ne s'occupe que de cela !

Je ricanai.

— On devrait bien s'occuper d'autre chose, je suis d'avis que on se mêle toujours de ce qui n'est pas son affaire.

Elle s'indigna :

— Tu ris ! toute la ville est témoin de tes excentricités, tu roules dans les rochers, tu t'échappes comme un voleur, en bousculant les gens, et tu ris !

— Dame, c'est plutôt drôle.

— Et tu te figures que personne n'y voit clair ? Mais, malheureux ! on sait que Geneviève te retrouvait au Clos Guillaume, que tu t'es enfui dimanche à cause de l'arrivée de Philippe, et que, dix minutes après toi, et cent mètres plus loin à droite, M. et M^{me} Darzas descendaient de la colline par le chemin des rampes et contournaient l'Esplanade.

Je ne riais plus.

— Qui t'a mise au courant ?

— Je puis te dire aussi que ce n'est pas le hasard qui a conduit Philippe. À quatre heures il recevait par un commissionnaire une lettre anonyme lui conseillant de se promener du côté du Clos Guillaume.

— C'est Berthe ! m'exclamai-je, hors de moi, c'est elle qui a écrit la lettre anonyme, c'est elle qui t'a prévenue aujourd'hui, ce ne peut être qu'elle, la misérable !

Mère était confondue. Pourquoi appelais-je M^{me} Landol par son petit nom ? Elle murmura :

— Oh ! tu as été l'amant de Berthe.

On aurait cru, à son accablement, qu'elle découvrait une de ces choses monstrueuses qui souillent une famille et auxquelles on ne fait allusion qu'à voix basse. Je fus attendri.

— Ma mère aimée, lui dis-je, tu es une sainte, toi, tu vois la vie à travers ta vie qui a toujours été admirable de renoncement et de pureté, et l'amour te blesse comme un crime. Voyons, que j'aie été ou non l'amant de M^{me} Landol, en quoi cela te touche-t-il ?

— Ce qui me navre, c'est ton existence d'intrigues, ce sont toutes ces histoires plus ou moins propres où tu es engagé. Chaque jour m'apporte la preuve d'une faute nouvelle.

— Hélas ! tous mes actes te paraîtront toujours des fautes, la différence de nos manières de voir le veut ainsi. Il m'est impossible de vivre sans te faire du mal. Si tu savais combien j'en suis triste !

— Sois triste plutôt de faire le mal.

— Je ne le fais pas, tu me juges d'après la façon dont les autres me jugent.

— Pourquoi les provoques-tu par tes imprudences, ces autres ?

Je la suppliai :

— Ferme les yeux, mère, n'écoute pas les gens, leur opinion compte si peu ! ah ! mon Dieu, qu'on me laisse donc m'arranger à ma guise ! Ainsi, pour Geneviève, je t'en prie, ne te mets pas entre elle et moi, comme tout le monde... je l'aime... je l'aime...

— Mais, Pascal, dit-elle en me repoussant, tu oublies donc l'amitié que j'ai pour Philippe ! tu oublies que c'est moi qui l'ai marié, et tu me demandes d'être ta complice ! Mais rien ne me détournera de mon devoir, sois-en sûr, je lutterai jusqu'au bout.

Nous nous dressâmes l'un en face de l'autre, comme deux ennemis. Entre ceux qui s'aiment le plus, il y a des minutes de colère, presque de haine. Se contenant, elle dit :

— Il est encore temps, je crois que tu n'es pas l'amant de Geneviève, et les bruits qui vous accusent n'ont pas encore de consistance. Tu vas partir, tu voyageras, je l'exige.

— Je ne partirai pas, déclarai-je nettement.

Nos yeux, nos volontés se choquèrent. Elle rougit. De tout son esprit tendu, elle cherchait le mot de menace, de prière ou de ruse, capable de briser cette résistance. Elle eût voulu être armée d'un droit illimité sur ce fils rebelle. Mais que pouvait-elle entreprendre pour me réduire ? Elle retomba, impuissante.

Cet aveu de défaite me navra. Néanmoins je prononçai d'un ton grave :

— Une fois déjà, il y a quatre ans, tu m'as donné le même ordre, alors que j'étais heureux, et j'ai trop souffert de l'exil... Le bonheur est une chose si réelle, en moi, que quand on le détruit, c'est comme si l'on égorgeait un être vivant. Cette fois je suis résolu à me défendre contre tout

le monde — même contre toi, ma mère chérie, car tu n'as pas le droit de m'empêcher d'être heureux.

— Tu m'empêches bien d'être heureuse, toi ?

Atteint à l'endroit le plus sensible de ma conscience, je protestai ;

— Comment ? je ne saisis pas...

— Crois-tu que ce soit une existence que celle que tu me fais ! Je suis dans des transes perpétuelles. Quand tu sors, je me dis : « On va le suivre, on va découvrir. Demain ce sera un nouveau scandale... » Et les insinuations de mes amies !... et tout ce que je devine de malveillance et de moquerie autour de nous, tous les potins qui circulent... Ah ! tu t'en soucies bien de mon bonheur !

— Mais, ma pauvre mère, pourquoi le places-tu dans de telles balivernes ? je ne puis pourtant pas condamner les gens au silence !

— Tu peux ne pas les obliger à parler de toi.

— Alors il faut que je supprime mon cœur, que je sacrifie ma jeunesse ?

— Tu préfères me sacrifier.

— Il n'y a pas de comparaison à établir, mère, tu me demandes ma vie, oui, cet amour est ma vie, et je ne retrouverai jamais rien d'aussi beau... moi, je te demande simplement le sacrifice de quelques préjugés.

— Et si c'est devenu ma vie, à moi aussi ! s'écria-t-elle en me prenant les mains, si ce que tu appelles mes préjugés sont une partie même de mon être, pourquoi me sacrifier ? Mon bonheur vaut le tien, je pense. Qu'importe de quoi il est fait : tu n'es pas juge en la question.

Je me tus longtemps, puis murmurai :

— Tu ne peux donc pas mépriser l'opinion des autres ?

— Il me serait impossible de vivre sans leur estime.

— Mais tu l'as, cette estime, tu l'auras toujours.

— Oh ! Pascal, dit-elle, crois-tu que je puisse être heureuse si tu ne l'as pas, toi aussi ?

Je fus déchiré. Aucun reproche ne m'avait ému autant que cette phrase d'affection mélancolique. Comme j'eusse voulu lui crier : « Eh bien, oui,

mère, je m'en vais. » Elle dut le sentir, car elle me dit avec une grande bonté :

— Mon enfant, ne crois pas que je me débatte pour m'épargner plus ou moins de peine. S'il ne s'agissait que de mon bonheur, je te le sacrifierais mille fois, tu le sais bien, mais tant d'autres choses plus importantes sont en jeu ! Écoute, Pascal, par une chance providentielle, Philippe, auquel tu ne songes guère, Philippe est à Londres depuis hier matin, et il est parti sans avoir été informé du scandale. La présence de sa femme au Clos Guillaume, justifiant la lettre anonyme, l'a un peu surpris, mais, somme toute, Geneviève lui a fourni des explications suffisantes, et il ne se doute nullement que tu étais, toi aussi, dans le Clos. Le seul espoir qu'à son retour, un potin ne le mette pas sur la trace de la vérité, c'est d'étouffer l'affaire et de nous éloigner tous. Quand on ne nous verra pas, on parlera moins de nous. Je sais par Berthe — car c'est elle en effet qui m'a tout raconté tantôt — je sais que Geneviève est résolue à ne pas se montrer tant que durera l'absence de son mari. En ce cas, qui te retient ? Nous avons passé l'été en ville, j'ai besoin de changer d'air, ta sœur également. Installons-nous un mois à Bellefeuille, veux-tu ?

Je n'osai refuser.

— Un mois seulement ?

— Oui, un mois pendant lequel tu t'engages à ne pas venir à Saint-Jore...

— Comment cela ?

— Évidemment ! si tu dois venir ici toutes les après-midi, autant que je reste... Je t'en prie, Pascal, fais-moi cette concession... Je suis inquiète, j'ai peur...

J'écrivis à Geneviève vingt pages de réconfort où j'affectais en l'avenir la foi la plus sereine. « C'est notre dernière épreuve, supportons-la patiemment, Je me rappelle toutes nos joies de cet été et je pense à celles qui nous attendent, à celles que tu nous a promises. »

Et un vague projet commençant à se dessiner en moi, j'ajoutais en post-scriptum. « Je ne reviendrai que dans cinq semaines. Donc, entre le retour de Philippe et mon retour, vers le 10 novembre, promenez-vous hardiment, je vous le conseille même pour que notre réapparition ne coïncide pas. Ensuite j'aviserais. »

Cette lettre, écrite le matin du départ, je cherchais un moyen de l'expédier, quand j'aperçus Claire qui se disposait à sortir.

— Où vas-tu, lui demandai-je ?

— Chez mon professeur de chant.

— Pendant ta leçon... est-ce que ta bonne... pourrait...

Les paroles que j'étais sur le point de prononcer me semblaient tout à coup extrêmement graves. Claire m'interrogea :

— Tu as une commission ?

— Oui, une lettre... seulement j'aimerais mieux... si tu pouvais l'envoyer... comme venant de toi...

Elle sourit.

— Donne-la moi, je la porterai moi-même, c'est préférable.

Cette proposition m'indigna, bien que je fusse incapable de la refuser. J'hésitais cependant, envahi de scrupules. Claire me prit la lettre des mains.

— Tu ne regardes pas l'adresse, lui dis-je ?

Elle haussa les épaules et s'en alla.

De sombres journées se succédèrent à Bellefeuille. La paix que j'avais affectée dans ma lettre à M^{me} Darzas, était factice. Je ne croyais guère plus en sa promesse qu'en la bonté de l'avenir. Je ne croyais qu'en moi.

— Seul d'un côté, me disais-je, et tout le monde de l'autre.

Et tout ce monde, de quelle puissance mystérieuse il disposait pour ainsi déjouer mes desseins les plus secrets. Avec quelle haine clairvoyante m'avait-on persécuté ! Jadis on découvrait mes voyages clandestins à Bellefeuille, et on me punissait d'exil. Depuis, on épiait toutes mes aventures, on me suivait dans la chambre d'Armande Berthier et sur la route de la Vaunoise, on s'acharnait après mon amour, on faisait trembler Geneviève, on assistait aux rendez-vous du Clos Guillaume, et, une fois encore, à l'instant où mes rêves allaient se réaliser, on me contraignait à la fuite.

— Oh ! les méchants, les fourbes, si je les tenais !

La menace ne s'adressait à personne, mais dans ma révolte contre ces adversaires invisibles et redoutables, j'en arrivais à m'exprimer comme mère et comme Geneviève : « *On* m'espionne, *on* me poursuit, *on* me barre le chemin, » et, comme elles, je ne pouvais me défendre d'un sentiment de peur.

Un jour Claire m'appela.

— Je viens de Saint-Jore.

— Tu l'as rencontrée !

Tous mes scrupules se dissipaient. Je lui eusse confié toute l'histoire de mon amour pour obtenir d'elle un mot de consolation.

— Oui, répondit Claire, je l'ai rencontrée près de la poste.

— Que t'a-t-elle dit ?

— Elle ne m'a presque rien dit, elle pouvait à peine parler, elle m'a embrassée seulement, je crois qu'elle pleurait.

— Oui, fis-je convaincu, je suis sûr qu'elle pleurait.

Ce fut entre nous un sujet de conversation auquel nous revînmes souvent, sinon par propos directs, du moins par allusions.

— On ne veut pas que je sois heureux, Claire... Figure-toi que le bonheur était là, sous ma main, que j'allais le prendre et qu'on me l'a enlevé.

— Eh ! tu le reprendras.

— Non, c'est fini, je n'espère plus rien.

— Alors tu te résignes ?

— Moi, jamais !

— Donc, tu espères puisque tu ne te résignes pas.

Quelques mots raisonnables suffirent à ordonner le désarroi de nos idées. Ainsi Claire calmait mon agitation. La logique de son esprit et ce que je pressentais en son caractère d'indépendance et de réflexion personnelle m'étonnaient souvent. Je la connaissais si peu ! J'avais vécu trop exclusivement de moi-même jusqu'ici pour m'intéresser à l'enfant qui grandissait à mes côtés. Elle avait dix-sept ans maintenant. Quels étaient ses goûts, ses vœux ? Questions indécises qui m'effleurèrent pour la première

fois à cette époque sans que j'eusse le temps de les retenir. Cependant j'aimais à lui confier la tristesse de mon âme.

Le mois achevé, j'annonçai un voyage d'une semaine à Paris. Mère fit une dernière tentative.

— Tu ne veux pas finir l'année ici ?

— Je ne le peux pas.

— Soit, dit-elle, rentrons, c'est aujourd'hui mardi, je serai samedi à la maison ; tu n'y seras pas avant ?

— À la maison ? non, affirmai-je en rougissant.

Elle reprit d'un ton résolu :

— Je tiens à t'avertir, Pascal, que mon intention, quoi qu'il m'en coûte, est de voir Geneviève et de peser sur elle de toute mon influence. Au besoin je la verrai quotidiennement, je la conseillerai, je la protégerai. Tu es prévenu.

Au déclin du jour, le train où j'avais pris place débouchait des hauteurs qui avoisinent Saint-Jore. Parmi les clartés des réverbères, se développa la masse étalée de la ville. Mon cœur se contracta. Voilà que j'accourais encore à la conquête de Geneviève !

J'eus conscience de ma faiblesse et, par là, de notre faiblesse à tous dans l'œuvre de notre bonheur. Chacun aussi, même le plus humble et le plus solitaire, a contre soi la foule jalouse, l'hostilité de ceux qui le connaissent, la malveillance des indifférents, la multitude invincible des usages et des conventions. N'y a-t-il donc qu'un seul bonheur à partager entre cent personnes, et ne peut-on être heureux sans l'être au détriment de quelqu'un ?

En gare, je m'affublai d'une casquette et d'une vieille pèlerine dont le col relevé me cachait la figure, et, ma valise sur l'épaule, je gagnai la chambre de la rue des Arbustes. J'y dinai, j'y dormis. Le lendemain, à la nuit tombante, j'en sortais, accoutré comme la veille.

La route rationnelle que devait suivre M^{me} Darzas dans ses courses, soit à l'aller, soit au retour, traverse une grande place que domine une église. Je m'établis là, sous la porte cochère d'un hôtel inhabité, Pendant deux heures, passèrent des hommes, des femmes, de vieilles dévotes surtout, que le

porche de l'église avalait et rendait comme un trou de fourmilière. Mais Geneviève ne passa point, et elle ne passa point non plus le jeudi ni le vendredi.

Journées atroces, journées d'agonie ! Elles firent de moi une pauvre chose frissonnante qui attendait le secours d'un miracle impossible. Épuisé, malade de froid et d'anxiété, je ne vivais plus que par l'effort de mes yeux. Ils fouillaient l'ombre de la place, ils s'embusquaient à l'angle des rues aboutissantes, ils s'accrochaient aux silhouettes des femmes, et, chaque fois, c'était une déception aussi grande que si j'avais été certain que cette femme nouvelle fût M^{me} Darzas.

Un jour encore, il restait un jour. Comme je désirais, puisque Geneviève ne sortait pas, en être au soir de ce jour ! Mon supplice serait fini. Quelle délivrance !

« On ne veut pas qu'elle soit à moi, répétais-je, on ne le veut pas. » Ce bourgeois qui cheminait ne le voulait pas, ces deux dames en deuil ne le voulaient pas. Tous ces gens étaient d'accord, membres épars d'une même conspiration, formée contre moi et plus forte que moi. Le monde que j'avais bravé m'écrasait.

La dernière nuit fut affreuse. Je me roulais sur mon lit en gémissant : « Geneviève ne s'étendra pas là, je n'aurai pas son corps, je ne serai jamais son amant. Oh ! ma chérie, ma chérie ! » Me relevant je courus vers la maison où elle habitait et, vainement, essayai d'ouvrir la grille pour pénétrer dans la cour et apercevoir un coin de sa fenêtre. Je tendais éperdument les bras entre les barreaux. J'eusse bien prié, mais ma prière n'invoquait d'autre nom que celui de Geneviève. « Ma chérie, je suis bien malheureux. »

Je l'étais réellement, et sans comédie. Ces alternatives trop brusques de joie et de détresse avaient exaspéré mon amour au point d'en faire un sentiment presque maladif. Geneviève m'obsédait. Je ne concevais en dehors d'elle ni paix morale ni repos physique. Il fallait un dénouement à ces quatre années de passion et de désir, et la pensée que ce dénouement pouvait ne pas être la possession de celle que j'aimais, se confondait pour moi avec des visions de néant.

J'allai plus tôt à mon poste chercher, comme je le disais, l'absolu bonheur ou l'absolu malheur, et j'y allai en tremblant, à pas timides, comme si j'eusse redouté de connaître la décision du hasard. Il y a des heures où nous sommes en présence de notre destin. Les nuages qui le cachaient se dissipent, il nous apparaît, et nous savons s'il nous est doux ou rude. L'approche de ces heures nous emplit d'épouvante.

L'épreuve commença. Je me faisais tout petit, tout chétif, afin que le monde m'oubliât, et, inattentif à ce misérable, laissât Geneviève se promener à sa guise et passer sur la place. Je souffrais tellement que j'eus envie de fuir. Les cloches sonnèrent des choses de mort, puis se turent. Une troupe d'enfants entra dans l'église. La place fut déserte une minute. Et soudain je la vis.

Elle venait du centre de la ville et se dirigeait vers sa maison. On aurait dit que son instinct de femme flairait le péril et lui conseillait de rentrer avant que l'ombre s'épaissît, car elle marchait en hâte, de cette allure inquiète que j'avais si souvent remarquée. Elle suivait le trottoir où je me cachais. Elle arriva à l'extrémité du mur de l'hôtel. Elle longea ce mur. Une crainte horrible m'étreignit : aurais-je la force de m'avancer ? Mes jambes défailaient. Et puis des personnes sortirent de l'église et l'on y voyait encore un peu.

Geneviève passa. Et elle n'avait point fait dix pas que tout à coup elle sauta du trottoir et se mit à courir. Elle m'avait reconnu ! et elle courait vers le porche où stationnait un groupe de prêtres. Ma main l'arrêta, brutale. Elle étouffa un cri.

— Pas un mot, Geneviève, ne résiste pas, je suis décidé à tout.

Elle se débattit pourtant, mais je lui tordais le bras de mes doigts implacables, et elle céda.

J'eus une seconde d'ivresse folle, je la tenais ! Rien ne pouvait désormais m'arracher la proie que je tenais, là, sous ma main crispée. Ensemble, moi la traînant comme une captive, nous franchîmes la place, ensemble la moitié de la ville. Une joie de triomphateur me redressait la tête, mes pieds frappaient le pavé, et des clameurs de victoire retentissaient en ma poitrine. Comment avais-je douté de mon énergie ? Mais ma puissance était

surhumaine ! mes muscles capables de défendre mon butin contre l'assaut du monde entier !

Et mon audace n'avait point de bornes non plus. Tandis qu'à l'approche des vitrines, Geneviève tâchait de se dissimuler, moi, je les regardais en face, ces lumières. J'eusse affronté l'éclat et le tumulte des rues principales, je me serais montré en plein jour ! Que Philippe le sût, que mère, que Berthe Landol en fussent informées, que mes ennemis les plus acharnés me rencontrassent, qu'importait ! Il serait trop tard, puisque *je la tenais*.

— Tu me fais mal, gémit-elle, je t'en supplie, laisse-moi, je te suivrai.

Je ne songeai même pas à relâcher l'étau de mes doigts. Pour un peu de douleur infligée, risque-t-on de perdre ce que l'on a conquis ! Je ne répondis pas et marchai plus vite. « Si elle tombe, je la porterai, pensais-je. » Aucune appréhension ne me troublait, car je n'admettais point qu'il y eût un événement qui pût interrompre le cours de ma volonté. J'étais sûr de moi, sûr du destin. Pendant des années, de toute mon âme croyante, de tous mes instincts enthousiastes, de toute ma jeunesse irréfléchie, de toute ma raison et de tout mon amour, j'avais cherché le bonheur, tour à tour victorieux et vaincu, loyal en ma poursuite légitime : mais cette fois *je le tenais*, et je le ne lâcherais plus. Je le tenais comme un malfaiteur qui se dérobe. Je le tenais comme une de ces femmes perfides qui n'appartiennent qu'au maître qui les violente. Et j'éprouvais un grand orgueil.

Nous arrivions. Dans la rue, personne. Trente pas seulement nous séparaient de la maison. Je lui serrai si cruellement le bras qu'elle se plaignit encore. Puis je courus jusqu'au seuil, la tirant, la soulevant comme une chose inanimée. Certes, à ce moment, je n'aurais point reculé devant un crime, si l'on m'avait barré le passage. Au bas de l'escalier, elle tomba. Je la pris dans mes bras, gravis les marches, la jetai sur le lit, mis le verrou, et poussai contre la porte une commode massive.

IX

Les habitants de Saint-Jore-en-Houlme auraient pu remarquer le lendemain matin un fils Devrieux qui n'avait plus ses allures habituelles de chasseur à l'affût ou de sauvage sur la piste de guerre. Point d'arrêt subit devant les vitrines ou au détour des rues. Je marchais délibérément, la tête haute, en homme qui sait où il va. Au fond j'étais fou. Éclater de rire ou me mettre à crier : « Je suis l'amant de M^{me} Darzas » étaient les actes que mon esprit proposait comme les mieux appropriés à la situation. Jamais je n'ai vu tant de joie sur un visage que sur celui qui m'apparut dans la glace du confiseur de la rue Charlotte-Corday. Le Cercle n'était pas ouvert, sans quoi j'aurais été dire à ces messieurs : « Somme toute, vous avez raison. L'expérience m'a prouvé que la société est merveilleusement constituée, et qu'il ne faut toucher à rien de ce qui est, car tout est bien, tout est juste, tout est parfait. » Et cette abjuration de mes erreurs m'eût été facile puisque le destin avait réparé ses torts envers moi et remis les choses en leur ordre naturel.

Une charrette emplies de bagages m'annonça le retour de mère. Je souris à la maison familiale, aux fenêtres d'où j'épiais autrefois le passage de Geneviève, à la porte si souvent refermée sur mon désespoir. Claire me dit :

— On vient d'envoyer un mot à M^{me} Darzas, la priant d'être chez elle après déjeuner.

Au même instant mère entra dans la pièce où nous nous tenions. J'allai vers elle, les bras tendus, mais il y eut ceci d'étrange qu'à mon aspect elle s'arrêta court, me regarda un moment avec anxiété, et fondit en larmes : elle avait deviné.

Je ne songeai même pas à me défendre ; j'étais stupéfait, honteux de moi comme une personne qui accourt vers une autre pour l'embrasser et qui la blesse involontairement. Je n'osais bouger ni parler, par crainte d'une nouvelle maladresse, et, longtemps, sous mes yeux, elle pleura.

Elle pleurait l'avortement de ses efforts, l'opprobre de son fils, la tache imprimée à notre nom, le déshonneur de la famille, le scandale prochain ; et, une fois encore, mais avec d'autant plus d'intensité que le contraste s'affirmait davantage, je pouvais voir l'envers de mon bonheur. Il était fait de mes espoirs comblés et de ses illusions détruites, de mon triomphe et de sa défaite, et il ne subsisterait qu'en offensant ses croyances les plus sacrées et ses préjugés les plus légitimes. Me faudrait-il un jour ou l'autre choisir entre elle et moi ? N'y avait-il pas moyen que je fusse heureux et qu'elle le fût aussi ?

Je voulus baiser ses mains : d'un mouvement brusque elle les déroba aux lèvres qui avaient caressé la femme de Philippe.

Hélas ! une heure plus tard, à table, malgré sa tristesse et le silence où tombaient mes paroles, je ne réussis point à me contenir. Le son de ma voix me semblait une provocation tellement j'en devinais les accents victorieux, et néanmoins je riais, je plaisantais pour des niaiseries. Nous arrivons bien plus aisément à négliger la douleur des autres quand nous en sommes la cause.

Geneviève revint comme elle me l'avait promis. Et je sentis si profondément qu'elle revenait parce qu'elle était incapable de ne le point faire que j'eus confiance dans l'avenir.

Des années, pensais-je, il me faudrait des années, pour m'accoutumer à l'étonnement que me causait ce prodige extraordinaire, la possession de Geneviève. Était-ce bien vrai que Geneviève m'appartînt ? À chacun de ses sourires je m'estimais engagé jusqu'à la mort. Je la contemplais d'un air surpris, avec cette conviction inexprimée, mais très nette, que personne avant moi n'avait eu l'occasion de considérer un spectacle aussi magnifique. J'étais émerveillé de sa poitrine nue et de ses bras charmants, et, tout autant que si je ne les avais jamais vus, de son cou et de sa nuque et de la nuance de ses cheveux.

— Comme je suis heureux ! m'écriais-je. Avant, c'étaient de petits bonheurs semblables à ceux des autres, aujourd'hui c'est le bonheur qui m'était réservé, c'est *mon* bonheur. Dès les premiers jours où je t'ai connue, je n'ai pas cessé d'aller vers lui, et si, parfois, j'ai mal agi, c'est que je le

voyais si clairement qu'il m'empêchait de voir ce qui se passait autour de moi.

Ma vie, maintenant, reposait dans la certitude d'un acte accompli. Rien ne pouvait faire que je n'eusse pas eu Geneviève, et rien non plus que je ne l'eusse pas toujours. Pour ma part la lutte était terminée. Que le monde la continuât, je n'avais qu'à ne point m'en occuper et à suivre tranquillement mon destin favorable.

Époque bénie où tout en moi prospéra comme en une terre chérie du soleil. De mon cœur gonflé d'amour, la sève se répandait à travers mon âme, vivifiait mon intelligence et surexcitait l'énergie de mon corps. Le travail me plaisait. Chacun de mes efforts était récompensé par un résultat, pages écrites ou lues avec profit. J'aimai les heures graves et fécondes de la solitude. Un peu de sagesse me disciplina et, l'imagination satisfaite, le contentement de mes instincts dépouillant ma révolte de tout ce qu'elle avait d'intéressé, et par conséquent de mauvais, je pus asseoir mes opinions sur des bases meilleures. Elles perdirent ce caractère agressif qui les rendait insupportables. Elles ne me montaient plus au cerveau comme un vin capiteux. Plus mon droit à les avoir se fortifiait d'études et de réflexions, moins je cédaï au besoin de m'en glorifier. J'avais passé cette période où l'on étaye sa conviction naissante à l'aide de paroles d'autant plus catégoriques. Une affirmation est comme un tuteur pour la pensée en train d'éclore. Mais un peu plus d'épanouissement vers ce que l'on croit être la vérité vous donne le désir du silence. Et l'on se tait par orgueil jusqu'au jour où l'on se taira par intelligence et par humilité.

Il me semble — tellement ont coïncidé le triomphe de mon amour et l'explosion subite de sensations et d'idées qui, sans doute, n'attendaient pour surgir, que la fin d'une lutte absorbante — il me semble que tout me vient de Geneviève. C'est depuis elle, n'est-ce pas ? que j'apprécie le charme du repos et du mouvement, de la rêverie et de l'action, des couleurs, des formes et des parfums. Si la bonté me trouble, c'est parce que Geneviève me fut miséricordieuse. Mes premiers tressaillements devant les spectacles de la nature sont du temps de nos étreintes. Et c'est en observant la grâce de ses seins et le sourire de ses lèvres que j'ai acquis la chose du monde la plus douce que je connaisse, le sens de l'admiration, par quoi se

complète chacun de nos sens et se multiplient les contentements de notre esprit.

Il y a tant à admirer, les collines, les champs, les étoiles, l'harmonie des lignes, les vertus, les vices, la grandeur et la petitesse, la force et le génie ! Quelles sources inépuisables d'enthousiasme dans les livres que nous aimons, dans tous les livres ! Le rythme des phrases vous berce, les idées vous pénètrent, on a cette impression délicieuse que telle beauté renaît pour vous seul, et que c'est une découverte qui vous appartient en propre. Cela dormait entre les pages fermées d'un volume de Montaigne ou de Pascal, nul ne le connaissait, et notre intervention le sauve de l'oubli.

— Claire, appelais-je d'un bout à l'autre de la maison, viens vite... assieds-toi... écoute... hein ? est-ce admirable ?... Et ceci ?

Claire fut la compagne de ces mois merveilleux et la confidente d'une félicité dont il ne m'était pas nécessaire de lui dire la cause pour qu'elle en saisisse les moindres effets. Mon bonheur respira devant elle comme un être qu'anime une vie large et puissante. Nous faisons de longues promenades après le déjeuner, montant de préférence sur le plateau boisé qu'entoure la boucle de l'Orne. Les jours de neige nous ravissaient, et la splendeur des horizons blancs remuait notre âme sincère. La mélancolie de la pluie nous plaisait également. Au printemps, nous vîmes avec émotion les premières feuilles s'essayer à la pointe des arbres.

Nous parlions beaucoup, et, presque toujours de moi ou de ce qui me préoccupait spécialement, Claire ne m'intéressant encore que par l'extrême déférence qu'elle accordait à mes discours de frère aîné.

— Regarde Saint-Jore à nos pieds... on a eu beau faire, on ne m'a pas empêché d'atteindre mon but. Ce que je voulais, je l'ai, et, malgré toutes leurs malices et leur intolérance, ils n'arriveront pas à me reprendre ce que j'ai.

Je la conduisis dans le Clos Guillaume.

— Figure-toi ce jardin comme un grand espace fermé, en haut, en bas, de tous côtés... eh bien, tout cet espace est rempli de mon bonheur. Ces cailloux, ces brins d'herbe que je foule, en sont autant de parcelles... Et ce banc, Claire, ce banc... je ne puis m'en approcher sans frémir.

Admise en l'intimité de mes soirées studieuses, elle m'écoutait, faveur inestimable, déclamer mes tentatives littéraires, ou bien elle cherchait un livre qu'il me suffisait de corner à certains endroits pour être sûr qu'elle ne lirait que les pages permises. J'avais grand soin de ne jamais flétrir sa pureté de jeune fille par une lecture équivoque, un mot déplacé, ou une allusion quelconque à mes relations avec Geneviève. Mon rigorisme intraitable enchantait notre mère. Il est vrai que si les circonstances, les appréhensions toujours renouvelées de Geneviève, nous séparaient trop longtemps, je n'hésitais pas une minute — tellement ma peine prenait aussitôt des proportions dramatiques — à charger Claire de messages confidentiels. Mais que de détours, que de précautions pour que cette correspondance, qu'elle devait tenir secrète, parût le résultat d'événements tout simples ! Et comme j'étais mal à mon aise en donnant mes explications !

— C'est ta bonne qui te conduit à ta leçon de chant aujourd'hui ? Eh bien, si le hasard veut que tu rencontres M^{me} Darzas, tu lui diras que je n'ai pas le livre qu'elle me demande... ou plutôt, non... je vais lui écrire, ce sera plus commode... tiens...

Le hasard se présentait fatalement, Claire allant de ce pas chez M^{me} Darzas, et l'après-midi Geneviève, stimulée par mes reproches, venait. Que restait-il alors des scrupules qui m'avaient importuné le matin ?

Oh ! les rendez-vous de la rue des Arbustes ! ils illuminent mon existence comme des phares dont les rayons fouilleraient le passé et l'avenir. La vie semble souvent obscure ainsi qu'un ciel d'hiver à qui regarde en soi : moi, je ferme les yeux, et j'y vois dans ma vie comme en plein jour. Cela forme une grande lueur unie et sereine, où s'évanouit l'ombre de mes chagrins et où se fond même l'éclat de chacune des joies spéciales qui la composent. Aucun souvenir ne brille à part. Je ne pourrais distinguer tel rendez-vous de tel autre et dire : « Cette fois-là il nous advint ceci... Geneviève s'exprima de la sorte... » En réalité ce fut toujours la même chose. Le charme du bonheur est peut-être son uniformité. La seule récompense que promette le paradis, c'est de contempler Dieu indéfiniment. Ainsi, depuis l'instant où Geneviève se présentait au seuil de la porte jusqu'à son dernier baiser, je me perdais dans une extase monotone et divine. Je sais bien que j'ouvrais moi-même les plis de son corsage pour délivrer les trésors de sa gorge et que ma

main touchait à sa chair sacrée, je sais que le frisson de la volupté remontait aux sources les plus lointaines de mon être, qu'il y avait entre nous d'ardents désirs, des caresses profondes, des larmes, de l'emportement, de la folie. Mais mon souvenir n'en est pas moins celui d'une contemplation muette et calme. Je la possédais avec une âme religieuse. Mon bon Dieu Geneviève, comme je l'appelais.

Est-ce pour cela qu'il me serait impossible de donner une idée quelconque de son caractère ? Entre la petite bourgeoise que mon enfance a connue et cette sorte de divinité qui se livrait à moi, je conçois difficilement la véritable Geneviève, c'est-à-dire, à ce que je suppose, une femme aimante dont les croyances se sont désagrégées au souffle de la passion, et qui m'a sacrifié des devoirs auxquels son éducation et ses instincts l'avaient fortement attachée. Les détails de ce combat, les révoltes et les remords, les espoirs et les découragements qui l'ont soutenue ou entravée, ses goûts, ses habitudes, son humeur ordinaire, ses défauts et ses qualités, je les ignore. En tant d'années de sincère amour, constatation mélancolique, nous n'avons pas eu le loisir de faire connaissance. Au Clos Guillaume, une demi-douzaine d'entrevues employées à la convaincre, puis, dans notre refuge, des rendez-vous espacés où nous ne songions qu'à nous prendre, voilà tout ce que j'ai pu arracher à l'âpre vie de la province.

Et combien d'autres, à ma place, pour qui ces quelques heures eussent été empoisonnées par les épouvantes de Geneviève, par cette peur qui la clouait chez elle pendant des semaines ou l'obligeait à passer tout droit devant la rue des Arbustes, par cette peur qui rôdait autour de nous comme un esprit malfaisant, par cette peur irréfléchie en laquelle se résumaient toutes les faiblesses nerveuses et toutes les servitudes morales de la femme !

D'autres soucis auraient pu m'assombrir également. Malgré la contrainte que je m'imposais auprès de mère, je ne vis pas Geneviève une seule fois sans que l'expression de mon visage ne la renseignât. Et de même, il me suffisait de l'observer pour suivre sur le sien le cours des événements. Chaque potin s'y incrustait en rides. Geneviève, l'enfant qu'elle avait élevée, l'épouse qu'elle avait offerte à cet honnête et loyal Philippe, Geneviève était la maîtresse de son fils ! On en jasait, on associait leurs deux noms, On souriait aux propos qui couraient la ville... Quelle honte !

Bien entendu les conseils pleuvaient : « Si j'étais vous, j'aviserais, Lucienne... Certes je fais la part de l'exagération, mais il n'y a pas de fumée sans feu... des mesures énergiques sont nécessaires... il faut couper court... » On s'offusquait de sa mansuétude et, pour un peu, on l'eût rendue responsable de ma conduite. S'imagina-t-elle point d'ores et déjà remarquer, dans l'accueil de celles qui ne se permettaient pas de prendre voix au chapitre, comme une nuance de réserve, comme une intention de froideur ?

— M^{me} Lambriey n'a pas été aimable avec moi aujourd'hui... je ne lui ai cependant rien fait... Il en est de même de M^{me} Lucien Brol, on croirait qu'elle a quelque chose à me reprocher.

Et elle courbait le front ainsi qu'une coupable.

À l'entrée des vacances, elle me proposa un séjour à Bellefeuille, ajoutant, toute rouge :

— Tu viendrais à Saint-Jore selon tes occupations... seulement, en t'arrangeant bien... peut-être qu'on ne t'y verrait pas... on est très monté ici...

— Je ne te quitterai pas, mère, m'écriai-je en l'embrassant, partons.

Durant deux longues journées, je me cramponnai à Bellefeuille, mais au début de la troisième je m'en allais à Saint-Jore.

Un peu de détente tout de même se produisit en elle dès que l'action du monde l'opprima moins directement. Elle avait des répit où ma présence continue la rassurait et, d'autres fois, au retour de la ville, je tâchais de calmer son inquiétude par des allusions à ma prudence.

— Ce n'est vraiment pas aujourd'hui qu'on pourra se vanter de m'avoir vu. S'ils s'amusent toujours à me surveiller, ils en sont pour leurs frais. On est bien plus tranquille comme cela.

Sa figure s'éclairait. Encore un péril de conjuré ! Et des semaines s'écoulèrent dans ces alternatives de paix et d'agitation.

Un samedi, comme je me dirigeais vers la gare de Bellefeuille, mère accourut, une dépêche à la main.

— Philippe ne vient pas, j'ai trouvé ce télégramme à la direction.

— Eh bien quoi ?

— Comment, quoi ? tu vas quand même...

Je compris. Elle avait noté la régularité de mes voyages le samedi, jour que Philippe passait à Bellefeuille, et Philippe ne venant pas, elle s’effrayait de ce changement d’habitude. Ma pauvre mère ! Le papier tremblait entre ses doigts. Je fus sur le point de céder. Mais Geneviève ?

Je saisis la main glacée.

— Je te demande pardon du fond du cœur, et je te demanderai pardon souvent encore, car je ne peux pas ne pas te faire souffrir... Je suis horriblement cruel avec toi, mais ce n’est pas de ma faute... non, il faut que j’agisse ainsi. Écoute, là-bas, ce qui m’attend, c’est du bonheur, un bonheur surnaturel, illimité, infini, qui est à moi peut-être pour très peu de temps et que je ne retrouverai plus... Et tu veux que j’y renonce ? En admettant que ce soit mon devoir, c’est au-dessus de mes forces... même pour une fois, pour une seule fois... Et cependant je t’aime bien, mère.

Une sonnerie annonça l’approche du train. Je partis. Elle me rappela :

— Moi aussi, je t’aime bien, Pascal... Embrassons-nous.

Ses yeux étaient pleins d’indulgence. Les mains jointes, hésitants l’un et l’autre, nous avions l’air de chercher une solution au douloureux problème qui nous divisait. Peine perdue ! Elle dit simplement :

— Comme tout cela est triste !

Plusieurs samedis de suite, Philippe ayant prévenu sa femme qu’il ne rentrerait à Saint-Jore que le soir, Geneviève et moi nous dinâmes dans notre chambre. Et. il arriva qu’au retour d’un de ces rendez-vous, je croisai Philippe à Bellefeuille.

— Ah ! c’est toi, s’exclama-t-il gaiement, on ne te voit plus ici, il est vrai que tu as des distractions plus séduisantes... allons, pas de cachotteries, je sais tout...

Et il me questionna sur la dame voilée qui me rejoignait chaque samedi à l’auberge d’un bourg voisin.

— Comment savez-vous ?

— Par ta mère... mais surtout pas un mot... elle serait furieuse de mon indiscretion.

Et il ajouta :

— Je lui en veux à ta mère, elle m'a retenu malgré moi, alors que je voulais faire la surprise à Geneviève de revenir pour le dîner ; elle a si bien manœuvré que j'ai manqué le train.

De toutes les marques de dévouement et d'affection que mère m'a prodiguées, je suis sûr qu'aucune ne lui coûta plus que cette comédie à l'égard de Philippe, que cette invention d'intrigues où elle dût persévérer afin de justifier mon absence régulière. Par quel héroïsme d'amour forçait-elle au mensonge sa généreuse nature ? Je devinais ses transes pendant les abominables journées. Elle ne quittait point les abords de l'usine, elle épiait les pas de Philippe, elle l'entraînait au château, l'étourdissait d'histoires invraisemblables sur mon compte, lui confectionnait ses plats favoris, riait, le taquinait, le consultait, tout plutôt que de le libérer avant l'heure annoncée !

Oh ! les petites complicités auxquelles le peu à peu de la vie vous amène, et qui, grâce à un enchaînement de faits imperceptibles, deviennent presque des devoirs dans l'intérieur d'une famille, voilà ce qui répugne aux âmes rigides ! S'y abaisser prouve plus de grandeur morale qu'une intolérance farouche.

Mais le côté sublime des actions quotidiennes ne se révèle pas au moment où on les accomplit. Il faut qu'elles reposent et que le temps les dépouille des principes secondaires dont elles sont chargées inévitablement, pour que leur pureté véritable se dégage et enchante nos yeux. Aveuglé par mes passions, je profitai de cet état de choses et continuai mes voyages avec une entière assurance d'esprit. Qu'avais-je à redouter ? Mère veillait.

Elle me dit un jour :

— Es-tu bien sûr de ne pas te tromper, Pascal ? Tu refuses tout conseil, toute autorité... l'opinion publique, tu n'en as cure... tu n'as pas d'autre règle que ton bon plaisir...

— ...Que ma conscience, mère.

— C'est la même chose, puisque ta conscience te permet tout ce qui te fait plaisir. Ne m'as-tu pas répété cent fois que l'on doit se conformer à sa nature et qu'elle vous indique, mieux que tout autre guide, la route à suivre ? Je te demande donc si tu es sûr que la route que tu suis est la bonne ?

— Je le crois sincèrement.

— Ta conscience, cette fameuse conscience, ne te reproche rien ?

— Oh ! j'ai dû faire bien des bêtises, et je les discernerai selon les progrès de mon jugement, mais ma conscience les absout toutes d'avance, parce que tout ce que j'ai fait jusqu'ici ne me semblait pas mal lorsque je l'ai fait.

— Alors voilà toute ta morale ? Et cela ne t'inquiète pas d'être seul de ton avis ?

— Mais je ne suis pas seul...

— Alors tu penses vraiment qu'on a le droit d'aller ainsi de l'avant sans souci des idées et des principes que personne ne discute autour de vous ?

— Je pense que j'aime, mère, et que, quand on est poussé par un beau sentiment, par un amour profond, une ambition noble, ou tout autre chose un peu grave, on ne risque guère de se tromper.

— Ah ! mon pauvre ami, soupira-t-elle, tu peux aller loin avec de pareilles théories.

Un des soirs qui suivirent l'échange de ces quelques phrases, je descendis dans le parc. La nuit lumineuse m'invitait à mon pèlerinage habituel vers les lieux où Geneviève m'avait jadis avoué son amour. Je contournai la pelouse et traversai le petit bois au pied duquel coule la rivière. Les premières feuilles tombées craquaient parmi la mousse. D'autres bruissaient de branche en branche. Et soudain passa devant moi, débouchant d'un sentier latéral, une forme de femme. Je reconnus Claire. Elle ne me vit point, et j'évitai de me montrer, désireux de solitude. Mais, comme je m'éloignais, un chuchotement de voix me fit rebrousser Chemin, du côté du pont. Debout, auprès de Claire, il y avait un homme.

X

Au matin le facteur me remit une lettre de Geneviève, la seule qu'elle m'ait écrite. La voici devant moi. Sur un bout de papier arraché à une formule de télégramme, trois lignes bondissent, haletantes, perdant des syllabes en route, s'éclaboussant les unes sur les autres. C'est aussi lamentable qu'un cri de terreur. On devine l'entrée éperdue dans un bureau de poste, la main qui se crispe, le cerveau qui se dérobe, les épaules qui s'effarent sous la menace de la porte, la politesse obséquieuse envers les employés, tout le drame de la lettre furtive dans une ville de province. Et je lus :

« Venez, nous sommes trahis, il ne faut plus nous voir... à moins que demain... là-bas... vous m'attendrez... je suis folle. »

Ne plus nous voir ! Quel péril imaginaire avait pu lui dicter de tels mots ? Quand elle arriva, chancelante et pâle, je la sentis si découragée qu'un mouvement d'impatience m'échappa.

— Eh bien quoi ? qu'y a-t-il ?

— Une bonne que Philippe a renvoyée et qui l'a averti...

Elle suffoquait, j'avais du mal à la comprendre.

— Qui l'a averti...

— Que je ne dînais jamais lorsqu'il s'en allait à Bellefeuille.

— Tu as soutenu le contraire ?

— Oui, mais il n'a qu'à s'informer... et puis il ne te voyait pas non plus à Bellefeuille... et l'histoire de ta mère... cette dame que tu retrouvais justement le samedi...

— Puisque je la retrouvais aux environs de Bellefeuille, matériellement ce ne pouvait être toi.

— Non, mais y croit-il à cette fable ? tu t'absentais, voilà le plus clair.

— C'est tout cela, m'écriai-je exagérant ma sécurité, sois tranquille. Demain samedi, il va à l'usine... s'il a des soupçons et qu'il essaye de les

éclaircir, je m'en charge.

Elle se cacha la figure entre ses mains.

— Et puis, tu ne sais pas... il a eu un accès de jalousie, oui, pour la première fois... et alors, Pascal, il a voulu me prendre de force.

Je me roulai à terre, je mordis les fauteuils, je cognai du front contre les meubles et je poussais des plaintes rauques. Et, me ruant sur elle, j'appliquai mes mains à sa bouche.

— Pas un mot... je te défends... tais-toi.

Et la suppliant, les yeux dans les yeux :

— Parle tout de même... vite, raconte... je n'ai jamais eu le courage de te demander... j'arrivais à oublier... pourtant est-ce que... ? Oh ! ne dis rien... je ne veux pas savoir, j'aime autant douter... si tu allais ne pas mentir !

— Depuis que je suis à toi, il n'y a rien eu, Pascal, je te le jure, c'est pour cela qu'il est jaloux.

Le froid de la mort venait de passer en moi. Geneviève étreinte par d'autres bras que les miens ! J'en restais tout pantelant, la chair, le cœur en lambeaux.

— Cela ne sera jamais, n'est-ce pas, Geneviève ?

— Jamais, Pascal... mais comment faire ? je me disais malade jusqu'ici... il n'y croit plus... quel prétexte ?

— Des prétextes ! j'en trouverai vingt, trente, et si graves qu'il n'osera même plus t'implorer. Des prétextes contre lui, mais je ne sais pas de quoi je suis capable pour t'en fournir !... Viens dimanche, nous aviserons.

En résumé j'avais deux buts à poursuivre simultanément, rendre à Philippe sa confiance et m'enquérir de certains détails de sa vie. Ces deux opérations exigeaient de l'argent. À la fin de la journée, je dis à mère :

— Tantôt j'ai perdu mille francs au jeu, veux-tu me les avancer ?

— Ah ! fit-elle, l'air content, tu as joué ? le jeu t'amuse donc ?

Le village de Roncelet, lieu de mes rendez-vous supposés avec l'inconnue, est à trois kilomètres de Bellefeuille, J'y dinai dans une salle particulière de l'auberge, en compagnie du patron, gros homme cupide avec

lequel il me fut facile de m'arranger. Ma requête dut lui sembler assez bizarre, et quelque peu obscurs les motifs que je lui en donnai, mais il ne m'en promit pas moins son concours discret.

Des investigations minutieuses me retinrent toute la matinée du samedi aux abords de l'usine. Je fis bavarder deux ou trois ouvriers, et j'appris ainsi que l'on avait jaté cinq ans auparavant d'un caprice que Philippe aurait eu pour la fille d'un contremaître. Que ce fût vrai ou non, Alice Brun avait fui la maison paternelle et menait à Saint-Jore une existence irrégulière. À trois heures je frappais à la mansarde d'Alice Brun, et, vingt minutes après, j'en sortais, muni d'une lettre que Philippe avait écrite jadis à cette femme.

Le soir, je me dissimulais à Roncelet derrière les rideaux de l'auberge. Philippe viendrait-il ? Je le souhaitais, en récompense de tant de peine. Un roulement de voiture... un cabriolet traverse la place, quelqu'un en descend, c'est lui. Il s'adresse au patron qui fume devant sa porte. On sert des consommations. Les deux hommes causent. Et, à la lueur de la lanterne suspendue au-dessus de Philippe, je vois sa figure souriante pendant que l'aubergiste lui confie à l'oreille le récit de mes frasques hebdomadaires et montre du doigt les fenêtres de la salle. Je soulève le rideau. Il m'aperçoit.

Le dimanche Geneviève était radieuse, son mari lui avait demandé pardon.

Je la questionnai : croyait-elle qu'il l'eût trahie ?

— Peut-être, dit-elle, il y a cinq ans le bruit en a couru, parmi les ouvriers. On accusait la fille du père Brun, le contremaître, mais je n'en ai pas eu de preuves.

— Je l'ai, cette preuve, Geneviève, j'ai retrouvé la femme à Saint-Jore, et j'ai obtenu d'elle une lettre de Philippe. S'il t'ennuie, tu auras de quoi te défendre.

— Tu veux que je me serve de cela, Pascal ?

J'eus un instant d'embarras. C'était un acte vil, je le sentais, une délation que n'excusait point l'état de fureur jalouse qui m'y avait incité, Elle reprit :

— Je m'en servirai si tu l'exiges.

— As-tu d'autres moyens à me proposer ?

Elle ne répondit pas. Alors je m'écriai résolument :

— Eh bien, montre-lui cette lettre, je le veux, tant pis pour lui !

Les heures sont brèves et rares où l'on se juge en toute sincérité, non point que je misse de l'orgueil à me considérer comme au-dessus des reproches, mais le flot des actes qui se succédaient m'emportait trop rapidement pour que j'eusse le temps d'en connaître la valeur. Ce fut, cette fois, comme si j'étais inopinément jeté sur le sable par une vague plus forte et exposé en pleine lumière. Je me rappelle : je descends à la station qui précède Bellefeuille, je marche quelques minutes, puis je me couche au rebord d'un talus, en répétant la phrase que mère avait prononcée :

— Es-tu bien sûr de ne pas te tromper, Pascal, et que la route que tu suis est la bonne ?

Et voici que se dégage de l'amas de faits et de combinaisons sous quoi, depuis deux jours, je l'ai enseveli, le souvenir de Claire et de la nuit anxieuse que j'ai passée après ma découverte. Si le remords d'avoir dénoncé Philippe à Geneviève et préparé pour elle une arme contre son mari, fut si spontané, c'est qu'il germa dans une âme déjà mécontente. Il ne m'avait point fallu un grand effort de loyauté pour apercevoir combien j'étais responsable envers Claire. Mes théories, mes allures et mes discours de révolté, mon exemple, les missions dont je la chargeais auprès de ma maîtresse, toutes ces causes démoralisantes s'étaient présentées si soudainement à mon esprit que j'avais reculé devant une explication, tellement toute réprimande me paraissait mieux appropriée à moi-même. Elle aussi s'en remettait au conseil de ses instincts et obéissait à ce que mère eût appelé son bon plaisir. Qu'avais-je à récriminer ?

Tous les détails de cette heure douloureuse me sont familiers. Le ciel est gris. Des saules se hérissent au-dessus de moi. Un martin-pêcheur joue sur une mare voisine. Et je pense à la situation équivoque où je me trouve, au mal que j'accomplis à mon insu, au ménage détraqué des Darzas, à Geneviève qui s'épouvante et à Philippe qui s'inquiète, à l'égarement de ma sœur et surtout aux tourments de ma mère. Certes j'ai le droit d'aimer et d'être heureux, mais à quelles décisions inconcevables ai-je abouti en usant de ce droit ! Certes je me conforme à ma nature, mais si elle se déforme, elle, sous la pression des événements ? Et n'en est-il pas ainsi ? Est-ce dans ma nature d'être cruel, opiniâtre et emporté ? Est-ce bien moi, moi dont on louait autrefois la franchise, qui me plie aujourd'hui à tous les mensonges,

me retranche derrière les ruses et les hypocrisies, ai recours à la complicité d'un aubergiste et d'une fille publique ?

— Ma conscience me dirige, ma conscience m'absout, avais-je riposté aux blâmes de ma mère.

Quelle conscience ? Ce mot que j'ai toujours à la bouche, que représente-t-il ? Où se cache ce personnage invisible et muet que je ne cesse de prendre à témoin ? La seule réalité qu'évoque ce terme si vague, c'est l'ensemble des opinions, des croyances et des préjugés que l'on m'a inculqués, c'est la vieille conscience chrétienne sur qui le monde repose. Celle-là je l'ai détruite. Ce que je nomme ma conscience ce n'est déjà plus cette voix où résonnent tous les échos du passé, et ce n'est pas encore la voix hardie et puissante de l'homme libre et sûr de lui-même, sage et raisonnable, que mon rêve imagine. C'est tout au plus le souvenir de ce à quoi j'ai cru et l'intuition de ce vers quoi je marche, en somme un murmure intermittent et lointain. De temps à autre, cela balbutie, forme des ébauches de mots, essaye péniblement de se forger un langage avec des matériaux empruntés de droite et de gauche. Mais, comme principe de direction, est-ce suffisant ? Mère a vu juste : ma conscience résulte du cri individuel de chacun de mes instincts. Ils sont mes chefs, je les suis aveuglément, je vais au hasard des commandements qui se croisent dans le mystère de mes organes et de mon cerveau. Si la destinée propice ne m'avait point favorisé de bons instincts, que fussé-je devenu ?...

Oh ! comme je compris à quel point un guide avait manqué à mes premiers pas ! Il ne faut personne pour nous aider à détruire, mais un secours est indispensable à qui veut rebâtir. Ayant renversé tous les obstacles qui nous maintiennent si commodément dans le chemin ordinaire, j'aurais eu besoin que l'on me désignât les écueils de ma route personnelle, jusqu'à ce que mes yeux les eussent discernés par eux-mêmes. Pas une parole intelligente ne m'avait dirigé. Mes livres ? Les convictions acquises ? les systèmes élaborés ? quels pauvres auxiliaires ! Est-ce que mes actes s'accordaient jamais avec mes idées ? N'avais-je point un exemple humiliant de ces contradictions dans la peine que m'infligeait l'aventure de Claire ? Moi qui me targuais de mon indépendance, moi, l'affranchi, rebelle aux façons communes d'envisager les choses, n'étais-je pas justement atteint dans mes préjugés les plus étroits, dans ces vieux

préjugés héréditaires que je croyais morts et qui manifestaient leur vitalité quand il ne s'agissait plus de moi ?

Nos crises intérieures ne se déroulent pas évidemment avec autant de logique et d'aussi exactes périodes, Mais parmi l'incohérence des réflexions qui se choquent, et le tumulte des mots, et les vides soudains de la pensée, tels sont bien les doutes qui m'ont assailli. Que ce fût par un cri formulé ou par une prière indécise, ardemment j'ai désiré l'appui d'une conscience plus ferme que la mienne, et souhaité un juge dont l'arrêt intelligent mit de l'ordre en des aveux que je devinais un peu excessifs.

Je rentrai lentement. J'étais las et désespéré. La fraîcheur de la nuit m'avait surpris, la campagne déserte et sombre ajoutait à ma solitude morale.

Quand j'ouvris la porte du salon, mère travaillait auprès du grand feu que l'on allumait aux premières veillées d'automne. La lueur de la lampe — une grosse boule de bronze que j'avais toujours connue — éclairait l'ouvrage de broderie qu'elle poursuivait depuis des années, le guéridon d'acajou qui lui servait à poser ses soies et ses aiguilles, et une petite chaise basse où elle appuyait ses pieds et où je m'asseyais autrefois pour dévider les écheveaux. Et ce spectacle me parut le plus doux et le plus grave qu'il me fût donné de voir. Y avait-il rien au monde de plus assuré que la tendresse de ma mère, de plus stable que ses vieilles croyances, et n'était-ce point dans ses bras qu'il fallait chercher un refuge à mes agitations ? J'allai m'y blottir. Ils se refermèrent sur moi, toujours accueillants.

— Qu'est-ce que tu as, Pascal, me dit-elle à la fin ?

Et, comme je me taisais, elle répéta sa question. Mais le silence n'était-il pas la condition indispensable de notre entente ? Le charme de l'intimité se rompait déjà. Nos pensées, nos bras se désunirent.

Je me levai. Je pris un livre et le rejetai. Un album me tenta, car j'y savais trouver la photographie de Geneviève. Je l'ouvris à la page habituelle. Le portrait n'y était plus.

J'éclatai de rire. La suave vision de famille, la lampe de bronze, le guéridon d'acajou, la petite chaise basse, tout cela s'évanouit. Quel accord espérer entre ma mère et moi, lorsqu'un tel abîme séparait nos idées ?

Pour me soustraire à l'explication imminente, je quittai le salon. À ce moment Claire arrivait du dehors, vêtue de la mante qu'elle portait l'autre soir dans le parc.

— D'où viens-tu ?

Moi-même, l'accent agressif de ma voix m'offusqua, et j'eus honte de l'avoir interrogée à propos d'un fait que je connaissais. On ne doit jamais mettre à l'épreuve la sincérité de ceux que l'on estime.

— Allons dans ta chambre, veux-tu ?

Quand nous y fûmes, je fixai mes yeux sur les siens tout en cherchant les mots qu'il fallait dire, et, au contact de son regard, je sentis qu'il ne me serait point possible de la réprimander. Et ce n'était pas une sensation fugitive, s'appliquant à une situation passagère de notre existence, c'était la révélation très nette du mode de rapports qui s'établissait définitivement entre nous. Quoi qu'il advint, jamais nous ne pourrions, ni elle ni moi, nous adresser l'un à l'autre le moindre blâme. Et en effet il en fut toujours ainsi, sans qu'aucune complaisance pourtant ne nous y inclinât, simplement par respect de notre liberté réciproque et de nos motifs secrets.

Et je lui dis, comme si j'eusse raconté la chose la plus naturelle :

— Je t'ai vue dans la soirée de jeudi, du côté de la rivière, tu rejoignais quelqu'un qui t'attendait auprès du pont, et vous avez causé assez longtemps... tu y es retournée depuis ? aujourd'hui peut-être ?

Malgré tout ma voix s'élevait. Une partie de moi, l'ancienne, celle qui se rattachait au passé par des liens dont je constatais chaque jour la force indestructible, me poussait à le prendre de haut, à faire montre de mon autorité légitime et à m'exprimer avec la rigueur d'un frère qui n'admet pas la plus légère infraction aux principes consacrés. Elle ne fut pas dupe de mon calme apparent, mais je devais souvent remarquer ce trait de son caractère, qu'elle ne semble jamais s'apercevoir de vos petites choses. Coupant court à une hésitation qui tenait beaucoup plus à la crainte de me chagriner qu'à l'ennui de répondre, elle me dit :

— C'est le frère de mon amie Catherine, tu sais, la fille du nouvel instituteur, avec laquelle je me promenais cet été. Il nous accompagnait toutes les fois. Nous nous sommes entendus tout de suite.

— Que fait-il ?

— Il veut être professeur. En attendant, il remplace son père qui est malade.

— Et il t'aime ?

— Oui.

— Et toi, tu l'aimes ?

— Moi aussi,

— Mais pourquoi vous rencontrez-vous en dehors de sa sœur ?

— Catherine est une enfant de quatorze ans et son frère est gêné devant elle, c'est moi qui lui ai demandé de venir.

— Et si d'autres personnes vous surprenaient ?

— Tant pis, je n'ai que ce moyen pour savoir à quoi m'en tenir sur lui.

Quel mélange bizarre d'imprudence et de réflexion ! J'étais déconcerté. Elle affirmait son amour avec ferveur et, en même temps, il y avait de l'ironie dans la lucidité qu'elle gardait à l'endroit de ce jeune homme.

— C'est la première fois que tu aimes ?

— Non, c'est la deuxième... ou la troisième plutôt.

Passions d'enfant, rêveries de jeune fille, soit, mais comme tout cela me choquait ! Claire avait aimé ! Claire aimait un homme dont nous ignorions l'existence, mère et moi, et elle l'avouait fort tranquillement !

— Sans doute il t'a parlé de mariage ?

— Oui, nous sommes d'accord... Dès que sa situation sera meilleure...

— Et si elle ne devient pas meilleure ? si vos projets n'aboutissent pas ?

— Eh bien, quoi ?

Que voulait-elle dire ? Quelle pensée se cachait en elle ? Quels étaient les desseins, les ambitions, l'âme de cet être qui avait grandi à mes côtés et vers qui la violence de ma vie avait empêché mes yeux de se tourner ? On la disait peu expansive, mais qui donc s'était jamais soucié d'elle ? Y a-t-il vraiment des êtres qui s'enferment en eux ainsi qu'en une prison ? et s'il y en a, n'est-ce point parce que personne ne s'est avisé de frapper à leur porte ? Au moindre signal ils ouvriraient, comme le fit Claire, lorsque après

tant d'années d'affection nonchalante, le désir de la connaître m'envahit, irrésistible à la fois et peureux.

— Voyons, quels sont tes projets ? comment envisages-tu l'avenir ? Qu'exiges-tu du mariage ?

— Tu as l'air, répondit-elle, de me questionner comme s'il n'y avait que le mariage de possible ?

— Comment ? Qu'y a-t-il d'autre ?

— Je ne sais pas, moi... je consentirais à me marier si je trouvais ce que je veux, et c'est pour cela que je cherche par moi-même. Mais enfin je n'y tiens pas... il y a d'autres buts...

— D'autres buts ?... quoi ?

— Est-ce que je sais ? une femme peut être artiste, comédienne, chanteuse...

Je tressaillis : Claire chantait. Et mille détails accoururent, transformés aussitôt en preuves irrécusables de mon soupçon, l'accent qu'elle prêtait aux pires romances, ses ardeurs frénétiques, l'exagération de ses mouvements, les plaintes de mère à ce propos, les mines effarées de ces dames devant un tel excès de passion. Et comme s'élucidaient certains points de son enfance, ses manies de déguisement, son aplomb de petite fille dès qu'il s'agissait de réciter une fable, ses jeux, ses préférences...

— Non, m'écriai-je, tu n'aurais pas ce projet ?

— Pourquoi ne l'aurais-je pas ?

— Toi, actrice !

Elle défaisait ses cheveux devant une grande psyché qui la reflétait des pieds à la tête, et elle s'interrompait parfois pour aller et venir et se contempler profondément dans la glace. Et soudain, je me la représentai sur une scène, évoluant de la sorte et s'offrant en spectacle. Alors une chose me frappa que j'ignorais, c'était la grâce de ses gestes, l'harmonie spontanée, et cependant consciente, de ses poses, tout un côté extérieur auquel personne n'avait fait attention chez l'enfant réservée et timide que nous avions connue. Ma conclusion fut immédiate et cruelle. Son rêve pouvait se réaliser.

— Et si tu échouais ?

— Je réussirais toujours assez pour vivre à ma guise, pour être libre, et c'est l'essentiel.

Être libre ! vivre à sa guise ! Elle aussi jetait ces mots que j'avais si souvent clamés en sa présence comme des cris de guerre ! Allait-elle également se prévaloir de sa conscience et des droits de sa nature ?

— Tu tiens donc à être libre ?

— Oui.

— Pour quelles raisons ?

— Pour les mêmes que toi, et pour d'autres que je ne m'explique pas bien, mais qui sont très anciennes déjà, qui m'ont toujours remuée. J'ai besoin de me manifester, dans un sens ou dans l'autre. Et puis on m'a trop comprimée jusqu'ici. Je veux être heureuse à ma façon, choisir ma vie et la choisir librement.

Les mêmes mots, les mêmes ! Elle aussi suivait sa propre route et comptait résoudre à elle seule le problème de sa destinée !

— Si tu te maries cependant... lui dis-je, effrayé de ces aspirations.

— Justement, je ne me marierai que si je suis sûre d'être indépendante dans mes actes comme dans mes opinions.

— Quelles sont tes opinions ?

Elle sourit.

— Les tiennes... jusqu'à présent.

Pourquoi ne les aurait-elle pas eues ? Les avais-je jamais dissimulées ? Pensais-je à ce que pourraient produire mes paroles, tombées dans ce jeune cerveau ? N'avait-elle pas été le témoin et le complice de mon amour ? Enfin n'étais-je point responsable de tout ?

La révélation de mon œuvre me fut pénible, et pourtant... pourtant une sorte de fierté se levait en moi. Il est si doux d'exercer une influence ! Le fait seul que quelqu'un adopte nos idées les consacre à nos yeux. Funestes peut-être, elles furent du moins fécondes. Et puis, que valent les opinions ! Ce qui importe, c'est la nature qui les accueille et qui, elle, est bonne ou mauvaise, noble ou médiocre ; ce qui est essentiel, c'est le rapport qui

s'établit entre nos instincts et la vie, entre notre sensibilité et notre conduite. Quelle était la nature de Claire ? Sur quoi mon influence avait-elle agi ?

Toute la nuit se prolongea notre causerie fiévreuse, nuit mémorable pour elle et pour moi, heures considérables, dont je n'oublierai pas l'amertume — car chacune de ses paroles me blessait — et non plus le charme infini, car ma fierté croissait en proportion de la part que j'avais prise à son développement, et le sentiment de ma responsabilité s'allégeait de tout ce que je découvrais en elle de force primitive et de valeur personnelle. Oui, peut-être avais-je contribué à une éclosion plus facile et plus précoce, mais, en vérité, elle était de ces terres qui germent spontanément sans que la main de l'homme ait besoin de les ensemer. Ce qu'elle pensait, elle l'eût pensé par elle-même, et elle n'avait rien accepté de moi qui ne la satisfît pleinement.

Toujours avec un malaise confus, comme si je commettais une vilaine action, mais aussi avec la certitude joyeuse d'accomplir un devoir, j'élucidai les points qui restaient obscurs pour cet esprit si neuf encore. Grâce au système des petites cachotteries destinées à conserver à la jeune fille une innocence morale qui n'a aucune signification, les réalités de l'amour et de la vie lui étaient inconnues. Je les lui exposai sans faux-fuyant. Toutes ses questions obtinrent des réponses catégoriques. Elle sut ce qu'il faut que l'on sache sous peine de faiblesse et de piétinement.

D'autres soirées de même enthousiasme suivirent cette première rencontre de nos âmes. On renonce difficilement à l'image que l'on se fait des autres, surtout si elle est conforme à un type convenu, mais, ma stupeur dissipée, mes préjugés vaincus, et dès que je concédai à Claire le droit d'être ce qu'elle était, notre intimité fut délicieuse. Je lui contai mon amour, elle m'initia à ses espoirs. Comment avait-on pu l'accuser de défiance ? Avide autant que moi de s'épancher, elle y mettait, n'ayant pas subi l'obligation du mensonge, une probité plus scrupuleuse et semblait reconnaissante d'une interrogation comme d'une faveur. Elle était de ces êtres qui livrent leur vie sur un mot de sympathie.

Malgré la persistance d'un remords, auquel je ne m'attardais point d'ailleurs, ces entretiens me causaient un singulier apaisement. Après de Claire, mes actes prenaient aussitôt l'apparence la plus simple et la plus équitable, mes doutes se dissipaient, j'atteignais presque au calme de

l'orgueil, cette vertu nécessaire qui commençait à m'abandonner et que le temps ne m'a point rendue. Serait-elle donc l'appui que j'avais souhaité en une crise de découragement ? Ce qu'elle dégageait de réconfortant provenait-il d'une organisation plus mûre que la mienne, d'un être plus formé, plus riche en sagesse, pour tout dire, plus conscient ? Mais comment admettre que, dans la solitude et sans aide, cette enfant se fût haussée à un état supérieur au mien ?

Entre les notes qui me servent à reconstituer fidèlement l'histoire de ces journées, je choisirai celle-ci, désagréable par son assurance dogmatique, mais écrite en l'une de ces minutes de discernement où s'imposent des solutions que vérifie la suite des faits.

« Il y a trois moyens de s'élever à un peu plus de conscience et de sagesse :

« Le conseil des autres : nous en fûmes privés...

« L'expérience qui est la leçon des événements — c'est le plus hasardeux puisque les événements échappent à notre volonté, et qu'il suffit qu'ils soient défavorables pour que nous soyons privés de leur secours — j'arrivai par ce moyen ; il présuppose de bons instincts...

« Et enfin la raison qui est le plus haut, le plus noble et le plus sûr, et qui fut le guide de Claire. »

C'était vrai. En dépit d'une éducation contraire au développement de toute personnalité, en dépit des soubresauts d'une nature où il entrait certainement plus de penchants au mal qu'en la mienne, et quoique la période de tâtonnement commençât à peine pour elle, il y avait déjà là une conscience, c'est-à-dire un centre de réflexions et de logique, un point fixe autour duquel pouvaient se rallier les drames intérieurs, et capable de repousser et d'absorber à sa guise les éléments étrangers. Et quand la vie est survenue avec ses tentations, ses mirages, ses tristesses et ses déboires, un être fort et bien armé l'attendait, qui s'est livré aux événements sans réserve et pour satisfaire à sa jeunesse, à sa curiosité, à un désir insatiable d'élargir son horizon, mais qui cependant gardait toujours, à travers les pires orages et les pires épreuves, sa raison, surveillante austère et lucide.

Est-ce là une chance de bonheur ? Non, car une telle conscience n'admet nul bonheur qui choque la raison. Elle choisit, elle étudie, elle rejette, elle

essaye, elle modifie. Aussi ai-je été heureux plus tôt que Claire et généralement de façon plus aiguë, me ruant au besoin sur la plus mince occasion, la pressurant, la raclant, en exprimant jusqu'à la dernière goutte de joie. Claire a dû chercher. Les peines l'ont assaillie, le destin l'a torturée, elle a connu l'injustice, la haine, le mépris, la fureur : rien ne l'a rebutée. Elle a cherché obstinément et, quand elle eût trouvé, sa vie s'établit d'elle-même sur des bases aussi inébranlables que le permet la condition humaine.

Il est aisé d'être heureux, pour qui se contente d'un petit bonheur ou d'un bonheur inconscient, plutôt physique. Mais à celui qui veut être heureux noblement, purement, sans concessions, autant avec sa raison qu'avec son cœur et sa chair, avec sa pensée comme avec ses instincts, à celui-là il faut une grande force, un courage invincible, une foi superbe, et une âme « effrontée » qui regarde la douleur en face, droit dans les yeux.

Dès qu'il me fut possible de revoir Geneviève, je la priai de déchirer, sans en faire usage, la lettre que je lui avais remise.

XI

Dorénavant Claire fut pour moi, comme je le fus pour elle, un point d'appui inébranlable, un principe d'équilibre et de santé morale qui ne s'est jamais affaibli, une cause de volonté et de confiance, une certitude. Bien entendu le rapprochement qui s'effectua entre nous ne changea rien à mes agitations, mais il me rendit plus attentif sur la qualité de mes actes. Aussi opiniâtre dans la défense de mon amour, je n'aurais plus consenti à des moyens qui m'eussent paru avilissants. Et cette amélioration ne fut point sans quelque mérite, car, dès notre retour à Saint-Jore, la lutte reprit. Des méchancetés nouvelles nous assaillirent. Geneviève reçut des lettres anonymes. Elle ne sortit plus.

Trois semaines consécutives et quotidiennement, je l'attendis dans la chambre désertée. Puis, excédé de chagrin, je me remis en faction au coin des rues. Un soir elle se risqua dehors. Je l'avisai. Nous nous réfugiâmes sous le portail de l'église. Et le manège d'autrefois recommença. Mêmes imprudences, mêmes poursuites, mêmes allures de fauve en cage, mêmes galopades à fond de train d'un bout à l'autre de la ville. On ne se gênait pas d'en rire, et certains, en me croisant, affectaient de scruter les environs pour s'enquérir de l'objet de mes recherches. Que m'importait ? Quand Geneviève se laissait rejoindre, mes yeux perdus dans ses chers yeux, je me serais agenouillé devant tous.

— Viens, lui répétais-je comme jadis, ma Geneviève, quand viendras-tu ? je t'en prie... viens... il y a si longtemps...

De guerre lasse elle venait, et chaque fois le bruit de ses pas à la porte me bouleversait autant que si je ne l'avais jamais entendu. Étrange apparition ! on eût dit que la malheureuse était escortée par les mille regards d'une multitude en courroux. Son cœur s'arrêtait de battre. Je devais réchauffer ses mains et détendre ses bras raidis.

— M'aimes-tu, Geneviève, demandais-je, effrayé presque, pour peu que tardât la réponse.

Ma voix la ranimait.

— Si je l'aime, mon pauvre Pascal ! Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que de rester comme moi dans ma chambre, à me supplier moi-même... à vouloir... je veux comme personne ne veut, et je ne peux pas... Je m'habille, je descends l'escalier et je ne peux plus avancer. Tout me fait peur, l'ombre autant que le grand jour. J'ai peur quand je vois Philippe, et j'ai peur si je ne le vois pas. Je mourrais pour toi, Pascal, que je ne te prouverais pas plus d'amour qu'en venant ici. Crois bien que je t'aime.

Nos lèvres s'unissaient : il n'y avait plus de souffrance ni de mauvais souvenirs. C'était cette chose vivante et palpable, grave et spirituelle, simple et diverse, primitive et lumineuse et brûlante et fraîche, le bonheur. Il s'offre à nous sous d'innombrables formes, et il nous suffit de le choisir selon nos goûts de flânerie ou d'activité, de minutie ou de désordre, de silence ou de tumulte. Mais le plus parfait, c'est l'amour qui nous le donne. Celui-là, Geneviève me l'apportait dans le secret de sa chair savoureuse et de son âme exquise, et elle en imprégnait si profondément ma chair et mon âme que le parfum s'en prolongeait au delà de notre séparation, le long de ces journées maussades où je fouillais le vide des rues. Et pourtant son dernier baiser me semblait le baiser d'un adieu suprême, et le lendemain il fallait me mettre de nouveau à la conquérir.

L'heure de la défaite allait-elle me surprendre en pleine félicité, comme l'annonçaient tant de symptômes, le caractère moins égal de Philippe, l'irritation croissante de mère, et les rumeurs d'impatience, les menaces qui m'arrivaient de toutes parts ? Je fermais mes poings, je serrais mes bras sur ma poitrine, je m'arc-boutais solidement comme un homme qui a un trésor que tout le monde convoite et qui prétend le garder. Vérité indiscutable : Geneviève était à moi. Je défendrais mon bien envers et contre tous, vaillamment, jusqu'à en mourir.

Que Philippe se tourmentât, que mère déplorât ma liaison, soit. Mais Saint-Jore ? De quoi se mêlait Saint-Jore ? En quoi cette liaison dérangeait-elle les affaires de ces messieurs, les pratiques religieuses de ces dames, les menées souterraines autour des jeunes filles à marier et des successions à recueillir ? N'était-ce point risible ? Au Cercle, les vieux bonshommes de whist et de manille, dont l'idéal n'est cependant pas très élevé, lésinaient sur la cordialité de leur poignée de main ; et certains de mes amis eux-

mêmes, des gaillards affublés d'antiques maîtresses, de ces viveurs qui grisonnent dans les salles de café, se tenaient avec moi sur le pied d'une réserve correcte.

Oh ! l'amour, voilà le grand ennemi en province ! Les petites intrigues sont tolérées. Mais l'amour se voit, lui, il éclate, il empiète, il est excessif, maladroit, impudent, il provoque du scandale ; et devant cet intrus, tout le monde est inquiet, les rivalités d'intérêts et de castes s'aplanissent, on se ligue, on traque le malfaiteur. Quand les circonstances — ou, il faut l'avouer, un reste de bravade — me conduisaient parmi mes semblables, j'avais l'âpre sensation de représenter un état de choses spécial et de grouper contre moi les esprits les plus opposés. Bien plus, si mère se trouvait là, je la sentais dans le camp adverse. Ferait-elle cause commune avec les autres, au cas où le désaccord se produirait plus ouvertement ?

En décembre la sous-préfecture organisa une kermesse au profit des pauvres, et les dames les plus en vue acceptèrent de présider à l'aménagement des diverses boutiques. Berthe Landol et quelques amies se chargèrent des fleurs. Or, deux de ces amies s'étant récusées au dernier moment, Geneviève sur la prière de sa sœur et sur le conseil de son mari, dut prendre place au comptoir. Cet incident, que mère ignora, me fut rapporté. Incapable de résister à l'attrait d'une rencontre, je me mêlai à la foule des visiteurs.

Une louable circonspection, jointe à des efforts de volonté incroyables, me retint assez longtemps près d'un étalage de vide-poches en osier, vêtus de satins multicolores, dont les vendeuses m'octroyaient tous les spécimens sans que je fisse la moindre attention à leurs remerciements. De là, je voyais Geneviève.

Elle avait une robe de drap gris à parements de drap mauve, et une capote de tulle suivait les ondulations symétriques de ses cheveux blonds. Elle souriait aux acheteurs. Elle leur offrait des touffes de violettes et des gerbes de roses pâles. Elle ornait de fleurs les cheveux des petites filles. C'était ma maîtresse. Ma maîtresse ! nulle autre n'avait un tel charme et tant de beauté rayonnante. Sa bouche gracieuse, la fraîcheur de ses joues, l'expression jeune et mobile de sa physionomie, la distinguaient entre toutes. L'étoffe de son corsage marquait le gonflement d'une gorge dont je savais la splendeur, et la ligne de sa jupe était celle des hanches harmonieuses que mes lèvres

caressaient. Il me fut impossible de réprimer l'élan d'adoration et de vanité qui me poussait vers elle. J'avancai. Elle me vit et aussitôt chercha des yeux un refuge. Il était trop tard : je lui tendais la main.

— Ne vous éloignez pas, Geneviève, soyez aimable avec moi comme vous l'êtes avec tous ces gens. Ma pauvre aimée, on croirait que vous leur demandez pardon de ce qui est...

— Allez-vous-en, Pascal, supplia-t-elle, on nous observe, tenez, M^{me} Seigneur nous désigne à Madame...

— Je me moque bien de M^{me} Seigneur et des autres... je vous aime, je veux vous le dire ici, en public, pendant qu'on nous observe. Je suis fier de toi, tu es la plus belle, la seule belle.

Malgré tout elle sourit.

— Allons, ma Geneviève, sois fière aussi, notre amour en vaut la peine. Ils peuvent rire et jacasser. il y a entre nous quelque chose qui est au-dessus d'eux et qu'au fond ils envient... Regarde-moi.

Elle me regarda, et je l'entendis murmurer :

— Mon chéri... mon chéri.

Nos yeux ne se quittèrent plus. Nous parlions de nous et de notre tendresse en toute sérénité, indifférents à ce qui n'était point nous. Mais des dames approchaient. Je reconnus M^{me} Landol. Elle conduisait mère de notre côté.

— Achetez-nous, Lucienne, l'entrain que ma sœur y met ne grossira pas beaucoup la recette.

Elle s'effaça, et ce n'est qu'à ce moment que mère nous aperçut.

Elle eut un geste de recul et, une seconde, l'idée de s'enfuir. Berthe s'écria gaiement :

— Eh bien, quoi, vous ne dites pas bonjour à Geneviève et à Pascal ?

Et elle la laissa seule avec son fils et la maîtresse de son fils, en présence d'un cercle de dames.

Qu'avons-nous dit ? quelle attitude gardions-nous ? Geneviève s'acharnait à couper les tiges de ses fleurs, mère ne bougeait pas. De moi-

même, je n'eusse éprouvé aucune émotion, mais la peur de l'une et la honte de l'autre m'envahissaient.

— Donne-moi le bras, Pascal, et allons-nous-en, me dit mère, d'une voix impérieuse.

— Nous en aller ! quelle raison ?

— Je le veux, la situation ne peut durer.

— Quoi ! tu l'imagines un tas de choses... Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que tu sois ici ? M^{me} Darzas est ton amie.

— Mais tu ne vois donc pas que nous sommes la risée de tous !

Geneviève balbutia :

— C'est à moi... à moi de m'en aller...

La malheureuse ! Comment en aurait-elle eu la force ?

— Reste, mère, lui dis-je gravement, il vaut mieux que tu restes. Ne fais pas d'affront à Geneviève, ce serait la pire maladresse.

— En restant, j'ai l'air de vous approuver. Et puis, tiens, voilà ta sœur, je ne veux pas qu'elle vienne ici, tu entends ? empêche-la de venir.

J'hésitais. Alors elle nous tourna le dos, prit sa fille par la main, et s'éloigna.

Cela eut lieu devant toutes les dames de Saint-Jore. Geneviève gémit :

— Donne-moi une chaise, vite, Pascal !

Elle s'assit. Je posai des fleurs sur ses genoux, pour qu'elle fit semblant de les disposer en bouquets. Des groupes s'étaient formés à quelque distance de nous, et l'on chuchotait.

— Oh ! Pascal, comme on nous regarde ! que va-t-on dire ? Et c'est M^{me} Devrieux...

— Ne lui en veux pas, elle a perdu la tête, je suis sûr qu'elle est la première à regretter...

Un peu calmée, elle se dirigea vers le comptoir de sa sœur. Sur son passage, deux vieilles demoiselles s'écartèrent ostensiblement.

Gonflé de rancune, je courus à la maison. Mère aussi, je n'en doute pas, avait hâte de s'expliquer. L'un et l'autre nous attendîmes, frémissants et

hostiles. Mais je ne lui dis rien et elle ne me dit rien non plus. À quoi bon des mots ? Si je m'avouais impuissant à maîtriser mon amour, ne devais-je pas comprendre qu'elle le fût à réprimer les éclats de son indignation ?

D'ailleurs l'espèce de lassitude qui nous paralysa ne fit que retarder un choc que mon obstination rendait inévitable. Ne comptant plus que Geneviève se prêtât à des rencontres publiques, seuls instants qui me permissent d'agir sur elle et de lui arracher la promesse d'un rendez-vous, j'usai du concours de Claire, non plus comme autrefois, en la trompant par de vains prétextes, mais franchement et sans détours. Elle porta mes lettres, elle redit mes paroles. Or, mère en eut la preuve.

— Tiens, me dit-elle en faisant irruption dans ma chambre, voilà ce qui tombe du manchon de la sœur, une lettre à ta maîtresse.

Elle tremblait de colère. Comme je me taisais, elle s'écria :

— Alors, c'est vrai ? maintenant c'est ta sœur que tu élèves au rôle d'intermédiaire ! elle est chargée de tes commissions ! elle sait ce qui en est ! elle est ta confidente, ta complice ! ah ! quelle abomination !

J'aurais mieux aimé des injures que d'entendre cette voix qui se brisait à chaque phrase. Puis, qu'avais-je à répondre ?

— Et tu voudrais me voir accepter tout cela, reprit-elle ? Quand tu nous attires dans une situation comme celle de l'autre jour, tu t'étonnes que je vous tourne le dos, à toi et à ta maîtresse ! Que j'aie eu tort, peut-être, que ce soit une maladresse, je te l'accorde, mais toutes les bêtises, Pascal, tous les esclandres plutôt que d'avoir l'air, vis-à-vis du monde, de te donner raison. Puisque tu as mis les gens au courant de ton intrigue, on saura que j'en ai horreur, que je déteste ta conduite, et que je te condamne absolument. Il faut qu'on le sache... tant pis pour toi...

— Hélas, mère, c'est à toi que tu fais mal... moi, l'opinion de Saint-Jore...

— Tu t'en moques toujours, n'est-ce pas ? et cependant si on t'accusait de mêler ta sœur à toutes ces malpropretés, tu ne serais pas très content, j'espère, du moins au point de vue de sa réputation à elle. Eh bien, on a vu Claire sortir de chez Geneviève à l'heure de sa leçon. De là à deviner toute la vérité, il n'y a pas loin. Que diras-tu, le jour où on te la lancera à la tête, cette vérité ?

— Une discussion est impossible entre nous, mère, tu ne songes qu'à ce que disent les autres, et moi, je ne veux pas m'y arrêter, je ne relève pas d'eux, je fais ce que je trouve bien.

— Alors tu trouves bien qu'un frère se serve de sa sœur ? Voyons, Pascal, il y a là une question de sentiment sur laquelle je t'interroge : sens-tu que tu as tort ou non. Réponds d'un mot.

— J'ai tort.

Ma franchise l'étourdit.

— En ce cas, pourquoi ?... si ta conscience...

— Ah ! ma conscience, elle parle de tant de façons que je m'y perds. Oui, il y en a une, celle que tu as développée, qui me désapprouve et qui est invariablement de ton avis. Celle-là parle toujours la première parce qu'elle représente des idées toutes faites, et elle parle toujours sans hésitation parce qu'elle s'exprime de la même manière depuis mon enfance, je pourrais dire depuis des siècles. Mais que veux-tu ! dès que je réfléchis, je ne suis plus d'accord avec elle. Ainsi, pour ce qui est de Claire, mon premier mouvement est de me donner tort, et puis je raisonne, et je me dis que tout cela n'a vraiment pas beaucoup d'importance, que le concours de ma sœur ne nous choquerait pas si elle était mariée, qu'elle a bientôt dix-huit ans, et que le fait de porter quelques lettres et de savoir les détails d'un amour qu'elle connaît depuis longtemps, ne la rendra pas moins honnête. Tout dépend des caractères, et le sien ne subit que les influences que sa raison admet. Et je conclus que, là encore, et moi tout le premier, nous nous embarrassons d'un tas de préjugés qui ne résistent pas au moindre examen. Alors... j'agis.

— Eh ! agis à ta guise, mais laisse ta sœur en dehors de tes combinaisons.

— Je ne puis te le promettre, mère, je ne suis pas sûr de moi.

— Comment, s'écria-t-elle exaspérée, tu n'es pas sûr de toi ! il faudra donc que je vous surveille ! on dira que ma fille est la complice de mon fils, l'amie de sa maîtresse, mais c'est monstrueux ! J'aimerais mieux t'aider moi-même... oui, j'aimerais mieux être ta complice, porter tes lettres, moi, ta mère. Tiens, Geneviève, tu veux la voir, n'est-ce pas, tu le veux à tout prix ? eh bien... eh bien...

Ses doigts martelaient mes épaules. De toute son âme rigide, avec un effort qui lui crispait la figure, elle essayait en vain de se taire. Et elle dit, à voix basse :

— Demain à cinq heures, chez Berthe... elle y sera... je le sais... une réunion de dames pour une œuvre...

Elle se cacha le visage d'un geste de dégoût. Je murmurai :

— Tu es une mère admirable... je te jure de ne plus rien demander à ma sœur.

Ses yeux redevinrent doux. Cependant elle restait confuse, comme dépouillée d'orgueil. Se disait-elle, l'inflexible bourgeoise, que la vie vous fléchit à des accommodements imprévus et que, si la passion m'inspirait des actes qui me déplaisaient à moi-même, sa vertu, la réputation de Claire, la crainte du monde, pouvaient aussi lui en imposer que sa conscience blâmerait ?

Je ne la quittai pas le lendemain, résolu à ne point profiter de ses paroles involontaires et désireux qu'elle le sût. Cette bonne décision la renseigna d'autant mieux sur l'emploi de mon temps, car, à cinq heures moins dix, exactement, je mettais mon chapeau et m'échappais en toute hâte.

L'hôtel des Landol, une vaste construction qui datait de Louis-Philippe, m'était connu jusqu'en ses moindres recoins, et je n'ignorais rien des habitudes qui le régissaient. À droite de la cour d'entrée, se trouvait la loge du concierge, un vieillard infirme dont la fonction consistait à prévenir le domestique par un coup de timbre à l'arrivée de personnes étrangères. Mais souvent, d'un signe, les familiers de la maison le dispensaient de cette formalité. C'est ainsi que je pus, sans être annoncé, gagner le vestibule, au bas du grand escalier, et me jeter dans un couloir qui aboutissait à un jardin intérieur. Ce couloir, encombré de plantes, l'hiver, presque condamné, formait une retraite sûre.

Une à une trois dames, au-devant desquelles accourut le domestique, montèrent aux salons du premier étage. Une quatrième se présenta que n'avait point signalée le timbre. C'était Geneviève, je lui saisis la main et l'attirai dans l'ombre.

Elle ne poussa pas un cri, vivant toujours en l'attente énervée de ces alertes. Elle s'abandonna à l'étreinte de mes bras et à l'ardeur de ma

bouche. Puis je la délivrai.

— Va, ne sois pas longue. Quand tu redescendras, arrange-toi pour être seule... à moins que tu ne préfères que je t'aborde... choisis.

Vingt minutes après, elle redescendit seule. Il y avait un banc de jardin derrière un groupe de palmiers. Je l'y assis et baisai encore ses lèvres inertes sans réussir à la ranimer. Et je lui dis :

— Tu viendras à la prochaine séance, n'est-ce pas ? sinon j'enverrai un commissionnaire te chercher, soi-disant de la part de Berthe. Tant pis si ta sœur ou ton mari découvrent quelque chose...

Elle revint, plus tranquille, et d'autres rencontres analogues, marquées du même succès, la rendirent si courageuse qu'elle m'avertissait elle-même de la date des séances.

— Allons là-bas, suppliais-je, tu oses bien, ici...

Elle frissonnait, et toujours la même réponse :

— Oh ! là-bas, j'ai peur, on me suit... rien que l'idée me glace.

Pourtant, à deux reprises, elle céda. Et elle me remerciait :

— Comme je suis contente que tu m'obliges, Pascal ! il faut me forcer, vois-tu, me traîner par les cheveux comme une esclave. Moi, je n'existe plus, je suis lâche, tes imprudences m'effrayent, et je ne compte que sur ta folie et sur ta brutalité. Quand je me cache au fond de ma chambre pendant des semaines, j'ai l'espoir que tu vas apparaître et m'emporter.

Cela dura un mois, sans alarmes ni contretemps. Les heures de réunion furent avancées, mais ce changement ne nous gênait point, le couloir demeurant obscur en plein jour. Ainsi il y eut sous la cage d'un escalier, à Saint-Jore, chez la sœur de ma maîtresse, un petit coin sombre, embarrassé d'arbustes, de chaises en bambou et de pots de fleurs, où notre amour se terra comme une bête aux abois. C'est l'humble refuge auquel le condamnait la persécution. Tantôt une bouche de calorifère nous soufflait une chaleur odieuse, tantôt nous nous serrions l'un contre l'autre pour nous garantir du froid. À certaines places on devait baisser la tête. Les feuilles des palmiers nous éborgnaient.

De loin, j'ai peine à croire que nous en fussions réduits à cette extrémité. Mais n'est-ce pas le fléau et le charme terrible de la province que ces

obstacles, toujours renouvelés et toujours vaincus, qui séparent les amants ? Où se voir ? Comment se voir ? Tous les yeux vous épient, toutes les oreilles vous entendent, toutes vos démarches sont interprétées, toutes les énigmes finissent par être élucidées. Le passant inoffensif est un espion, vos amis sont des adversaires impitoyables, les causes de catastrophe sont quotidiennes. Ainsi, en cette occasion, avec mon expérience déjà mûre et mon obstination habituelle à pousser les choses jusqu'à leurs dernières conséquences, pouvais-je douter qu'un malheur quelconque terminât l'aventure ?

J'en eus le pressentiment plus grave, un jour où Geneviève me rejoignit avant l'arrivée des autres dames.

— Elles ne sont pas encore là, lui dis-je, ta sœur n'a pas décommandé la réunion ?

— Non.

— Tu es bien sûre ? pourtant il est trois heures et demie.

— Berthe m'a même écrit un mot ce matin, pour me prier d'être à l'heure.

— Elle t'a écrit cela ? tiens, c'est drôle... jamais elle ne t'écrit à ce propos.

— Jamais... que je vienne ou non, cela lui est égal... au contraire, mon assiduité avait l'air de l'étonner au début.

— Ah ! et depuis ?

— Elle était plus aimable,

Quelques minutes s'écoulèrent.

— J'ai peur, murmura Geneviève.

Moi aussi, j'avais peur.

— Tu vas partir, lui dis-je, c'est préférable.

J'allai vers la fenêtre du vestibule, Au même moment, un coup de timbre retentit. Philippe traversait la cour.

D'un bond je me rejetai dans le renforcement, j'empoignai Geneviève par les épaules et, bousculant les vases, les meubles, les palmiers, sans me soucier du bruit, je me frayai un passage jusqu'à la porte du jardin. À peine

Geneviève l'avait-elle franchie que Philippe ouvrait celle du vestibule. Je ne bougeai pas, prêt à m'enfuir.

Philippe montait l'escalier, mais Berthe descendit au-devant de lui.

— Je ne suis pas en retard ? demanda-t-il.

— Non, non, d'ailleurs ce n'est pas si urgent, je désire vous consulter sur cette question d'asile. Seulement je réfléchis que mon mari est indispensable. Il doit être au jardin. Tenez, au lieu de remonter au premier étage, prenons le couloir. Il est un peu obstrué, mais...

Je me glissai dehors. Ce jardin, en réalité une cour ornée de gazon et de trois arbres à laquelle on accédait généralement par un double escalier de pierre partant du salon, était entouré d'un mur que perçait une porte de service. Un espoir malencontreux me jeta du côté de cette porte : je ne pus l'ouvrir. Il y avait tout auprès la petite serre où souvent Berthe me recevait autrefois. J'y courus. Geneviève était là, sur une chaise.

— Toi ici ! mais le salon, tu aurais dû...

Elle ne répondit pas, les yeux fous.

Philippe et M^{me} Landol débouchaient de la maison. Je les voyais à travers les vitres, lui, frottant les manches de son paletot que la poussière avait salies, elle, regardant de droite à gauche, surprise probablement de notre disparition. Puis, du doigt, elle désigna la serre, et ils vinrent à pas lents... Ils longèrent la pelouse... on entendait leurs voix...

Sortir et les entraîner ? ou bien faire sortir Geneviève ? mais Berthe, Berthe dont la haine avait combiné cette embûche, se fût-elle prêtée à l'avortement de sa vengeance ?

Ils approchaient... À pleins bras, je saisis des pots de fleurs, entassant contre ma poitrine des fougères, des jacinthes, des plantes grasses.

— Fais comme moi, Geneviève, occupe-toi, les voilà... vite...

Elle se leva, prit deux ou trois pots, tournoya sur elle-même, et tomba évanouie... Philippe y entra.

Que se passa-t-il au juste ? par quels mots, par quel silence se traduisit sa stupeur ? Je ne sais, je remettais consciencieusement en ordre les jacinthes et les fougères, et aucune raison spéciale ne me semblait motiver

l'interruption d'un travail aussi considérable. Philippe est à genoux devant sa femme, il la relève, il l'étend sur deux chaises, il la soigne, rien ne m'émeut. Ces événements sont si naturels ! N'arrive-t-il pas tous les jours qu'une jeune femme et qu'un jeune homme se rejoignent dans une serre, que la jeune femme s'évanouisse et que le jeune homme range des pots de fleurs. Philippe se multiplie, frappe les mains de la malade, lui tâte le pouls, cherche de l'eau dans les arrosoirs. Moi, je siffle d'un petit air dégagé.

Mais tout à coup, nous sommes seuls, les deux sœurs et moi : Philippe s'est élancé dehors et court vers la maison en quête d'un flacon de sels. Alors je me précipite sur M^{me} Landol.

— Il faut dire que vous étiez avec nous, avant... que nous étions ensemble, tous trois, au salon, ou ici...

— Vous plaisantez ? pourquoi mentirais-je ? vous n'aviez qu'à être plus habiles...

Elle ricanait, ce qui m'exaspéra. Je l'insultai, je lui tordis les poignets : elle ne cédait pas.

— Écoute, Berthe, tu vas sauver ta sœur, je le veux, tu le feras... sinon... sinon.

Comment la dompter, la mauvaise créature ?

Des larmes de rage souillaient ses joues, elle était vieille, ses cheveux étaient gris, sa peau couperosée. Mais quelle expression de souffrance ! Il y a tant de douleur dans la méchanceté, tant d'efforts navrants dans la laideur du mal ! Je pris entre mes deux mains sa pauvre vieille tête, et je baisai ses paupières bleuies, ses joues mouillées, son cou, sa bouche. Et, frissonnant de pitié et de dégoût, je bégayais :

— Sois bonne, Berthe, souviens-toi d'autrefois, ici... sois bonne...

Au retour de Philippe, M^{me} Landol tamponnait le front de sa sœur avec un mouchoir trempé d'eau fraîche. L'action des sels acheva de ranimer Geneviève, et Berthe lui dit :

— Eh bien, qu'y a-t-il ? tu riais si gaîment, dix minutes auparavant...

— Vous étiez donc là ? demanda Philippe.

— Nous étions au salon, j'avais prié Pascal de m'apporter des plantes et, quand on a sonné, Geneviève, sachant que nous avions à causer, l'a rejoint. La chaleur l'aura étourdie.

Que-pensa-t-il ? Nos yeux se croisèrent. Je prononçai :

— M^{me} Darzas se plaignait déjà de migraine.

Il dit :

— L'air lui fera du bien... peux-tu venir, Geneviève ?

Ils s'en allèrent, et je les vis s'éloigner, lui la soutenant par la taille, elle lasse et s'appuyant. Et ce spectacle, la détente de mes nerfs, le petit ricanement de M^{me} Landol dont l'amertume renaissait, tout m'abattit.

— Oui, vous avez raison de rire... Qu'il soit trompé ou non, c'est lui le compagnon de sa vie, c'est lui le maître, malgré tout, et il l'emmène, et moi, je ne peux rien. Ah ! Berthe, il ne fallait pas nous épargner, il fallait être implacable.

— Pourquoi m'as-tu suppliée ?

— Est-ce que je sais ? par lâcheté, par peur ordinaire du mari et de sa puissance, par habitude d'amant qui se cramponne au mensonge. Mais j'avais presque l'espoir que vous ne parleriez pas, et j'aurais voulu lui crier la vérité. Dites-la-lui, Berthe, dites-lui que j'adore sa femme, qu'elle est ma maîtresse, et que je ne peux plus vivre sans elle, que je ne peux plus vivre...

XII

Des fenêtres de l'hôtel un domestique fut-il témoin d'une partie de ces incidents ? Quelques jours plus tard on disait à Saint-Jore qu'un drame de famille avait eu lieu chez les Landol. Chose singulière, l'histoire de mes rapports avec Berthe se dégageait enfin des bas-fonds où elle fermentait depuis deux années et, crevant à la surface, mêlait au dernier scandale une odeur malsaine que les narines humaient voluptueusement : le fils Devrieux était l'amant des deux sœurs, et Philippe Darzas les avait surpris tous les trois. Hésitante au début, la version fut bientôt officielle.

Après cela tout devenait possible, et tout le devint en effet aux yeux des gens, le vrai comme le faux, les potins qui se rattachaient à des origines lointaines mais reconnaissables, comme ceux qui jaillissaient spontanément du choc des conversations. On affirma que je confiais des messages à Claire et aussi que je l'amenais à des rendez-vous, que j'avais loué un pavillon dans la banlieue et que j'y organisais des scènes de débauche, que j'offrais de l'argent à une fille pour écrire des lettres anonymes et que j'en recevais d'une femme voilée par le canal d'un aubergiste des environs, et vingt autres accusations qui, toutes, bien qu'elles fussent inconciliables entre elles, ne faisaient qu'ajouter au fait principal de mon amour pour M^{me} Darzas.

Obsédée d'allusions et d'avis charitables, accablée de preuves si elle protestait, sommée de recourir à des mesures énergiques en une occurrence où toute mesure était vaine et stérile, mère ne trouva point d'autre issue que dans une rupture apparente avec moi. Le monde, ne nous voyant plus ensemble, la dégagerait alors de toute responsabilité.

Le monde ne l'entendit pas ainsi. Il redoubla ses attaques, donna plus de crédit aux calomnies qui me concernaient et en mit de nouvelles en circulation. N'étant plus couvert par l'autorité et le bon renom que valait à mère son admirable existence, je fus la proie et la bête noire de Saint-Jore.

Je n'exagère pas. Certes il serait puéril de prétendre que chacun des habitants s'employât à me perdre et poursuivit de propos délibéré une

campagne de mensonges et de dénonciations. Mais cet être anonyme qu'est une ville de province, formé de cruautés éparses, de rancunes isolées, de haines sans cause, et aussi d'antipathies et de colères légitimes, cet être se posa résolument en ennemi. L'impression éprouvée en Angleterre, de bras tendus qui me tenaient à l'écart, je l'éprouvais mille fois plus profondément depuis que la force aveugle était devenue une volonté perspicace et consciente. Des mains réelles me barraient la route. On m'espionnait réellement. On s'ingéniait à déduire mes actes les uns des autres. Tel boutiquier notait mon passage à telle heure devant sa vitrine et en référait à tel de ses clients. J'ai vu des indifférents, de ceux dont on se demande en vain quel intérêt ils ont à connaître seulement votre nom, se détourner de leurs affaires pour se documenter sur les miennes. J'ai vu de braves bourgeois se pencher à l'oreille de leurs interlocuteurs, comme en l'honneur d'une célébrité locale ou d'un criminel avéré. J'ai vu des ombres dans le sillage de mes pas.

À travers toutes ces embuscades, comment me rapprocher de Geneviève sans attirer l'attention, alors que Geneviève, par crainte de ces périls que son imagination de femme amplifiait jusqu'à l'invraisemblance, et par terreur des soupçons de plus en plus évidents qui travaillaient Philippe, se dérobaît à mes recherches ? Je ne le pouvais qu'en accumulant les tentatives imprudentes, et chacune d'elles, étant fatalement découverte et interprétée comme un nouvel effort vers un but que personne n'ignorait, constituait de ma part un aveu, autant dire un défi à l'opinion irritée.

Je n'osais plus me montrer aux abords du dépôt : il me semblait que les pavés des trottoirs, que les pierres des maisons, étaient aussi gênés que moi de ma présence. La messe me valut quelques bons dimanches, au grand divertissement des fidèles. Mon poste variait : à l'introït, le deuxième pilier à droite en avant du prie-Dieu de Geneviève : à l'*Ite missa est*, l'écaille du bénitier. M^{me} Darzas se dispensa de la messe...

L'établissement de bains que fréquente la bonne société de Saint-Jore est pourvu de trois entrées. Certain d'y surprendre Geneviève un jour ou l'autre, je déambulai, pendant une semaine, de la première entrée à la seconde, et de la seconde à la troisième, et cela à portée d'une fenêtre derrière laquelle trônait la caissière. Le matin où j'abordai M^{me} Darzas au pied de son comptoir, cette femme n'eut-elle pas lieu de supposer que

M^{me} Darzas était l'objet de mes petites manœuvres ? Le bruit qui résulta de son indiscretion fut que M^{me} Darzas et le fils Devrieux se retrouvaient à l'établissement de bains et partageaient la même cabine...

Ayant suivi un enfant en guenilles jusqu'à la mansarde où sa mère mourait de faim, j'eus l'idée de recourir à la compassion de Geneviève et d'envoyer l'enfant pleurer dans la cour du dépôt. Elle vint. Trois jours de suite nous soignâmes la malade. Jours délicieux ! Mais l'enfant alla pleurer chez d'autres personnes, et l'une de ces dames se laissa émouvoir, qui nous trouva tous deux mangeant des gâteaux au chevet de la convalescente...

Les salons de M^{lle} Antoine couturière, des sœurs Fessart, modistes, les magasins de la Chaussure merveilleuse, ceux du Gant Tyrolien, de la Lingerie Parisienne, du Meilleur Corset, autant d'endroits où je surgissais inopinément d'un air affairé. À haute voix un prétexte quelconque, toujours absurde d'ailleurs ; tout bas, à Geneviève interdite, quelques mots haletants :

— Je vais là-bas, je souffre trop... viens...

En février et en mars deux rendez-vous lui furent arrachés, mais au prix de quelles folies !

— Tu ne peux donc pas te tenir tranquille ? me dit Claire, mets au moins un peu d'intervalle entre tes imprudences, puisque tu es forcé d'être imprudent.

— Non, je ne peux pas... quand je crois qu'il y a une chance, la chance la plus infime, de voir Geneviève, rien n'est capable de me retenir.

— Mais les conditions où tu la vois sont déplorables !

— Cela m'est égal, je la vois. Que veux-tu ? c'est un supplice pour moi de laisser échapper la plus mince occasion de bonheur.

— Cependant tu n'es pas heureux ?

— Moi, m'écriai-je en riant, je suis heureux comme les pierres. Certes beaucoup d'autres à ma place se plaindraient, et de fait le désespoir me saisit parfois, surtout depuis cet été, mais quand je suis heureux une minute, je le suis tellement que je me persuade l'être encore quand je ne le suis plus.

Au hasard des pages, je lui lus ces quelques notes, écrites à différentes périodes.

« Aucune joie ne meurt en moi. Mes joies passées font partie de mon présent. Sans qu'il en tombe une seule en chemin, je les conduis toutes vers l'avenir comme un cortège d'amies qui chantent, qui rient, et qui sont si contentes que d'autres se joignent à elles. »

« J'aime presque mieux subir une peine que de manquer une joie. Je souffre moins de souffrir que de ne pas jouir. »

« Il y a des âmes dont la forme se prête à recevoir le bonheur. En la mienne nulle aspérité n'empêche la douceur du contact. La matière elle-même s'en attendrit, comme un vase qui se dissoudrait un peu pour mieux se mêler à la liqueur qu'il enferme. »

« Heureux, je ne songe jamais au malheur ; malheureux, je songe que le bonheur rôde autour de moi. Heureux, je me bouche les yeux, les oreilles, à toute sensation étrangère ; malheureux, je vis tous sens dehors, toute ma vie en état de réceptivité, afin que nulle joie ne passe à ma portée sans que je l'atteigne. »

Claire me demanda.

— Es-tu sûr qu'il faut être ainsi ?

Me rappelant les paroles d'Armande Berthier, je lui dis :

— Quelqu'un m'a déjà prévenu contre cette aptitude, et peut-être est-ce juste. Le danger, c'est que j'ai acquis dans l'amour la notion du bonheur, et que ce bonheur-là est d'une séduction qui vous enivre.

Nos soirées avaient toujours ce même caractère de paix d'intimité qui me les rendait si précieuses. Mes meilleurs souvenirs de travail s'y rapportent, et aussi mes meilleurs souvenirs de gaieté, car nous n'étions jamais plus enfants que l'un près de l'autre.

Puis son exemple m'affermisssait. À son premier essor vers la vie, le destin avait riposté par de premières déceptions, qu'elle ne m'avait avouées, conformément à sa nature, qu'après s'en être profondément imprégnée et âprement fortifiée. Je distinguais sur son âme neuve plus de blessures sérieuses que sur la mienne, et, loin de l'entourer comme moi d'une atmosphère de protection subtile, elle n'acceptait contre la souffrance que le

remède d'avoir déjà souffert. Voilà ce qui vous forge une âme de métal solide ! Elle n'eût pas accepté, elle, qu'un peu de la sienne se fondit pour mieux s'allier au bonheur. Elle la voulait au contraire dure et bien trempée, lisse comme un miroir, et sonore, afin que le jour où le bonheur s'y répandrait, le bruit de chaque goutte y retentit clairement.

Malgré les événements qui l'avaient séparée du frère, elle attirait beaucoup à Saint-Jore son amie de Bellefeuille, Catherine. C'était la plus jolie créature que l'on pût rêver, pleine de grâce, débordante de sève, riche de candeurs et d'espoirs, mais en qui une imagination fiévreuse et l'excès d'indépendance jetaient des éléments de déséquilibre. Elle admirait Claire avec une sorte de fanatisme. Elle l'aimait avec passion. Lorsque sa grande amie se livrait à un geste ou à une réflexion, ses beaux yeux toujours souriants devenaient graves, comme si elle eût assisté à la célébration d'un mystère.

Rien ne nous est plus profitable, au début de la vie, que d'inspirer une admiration. Claire la chérissait pour cela.

— Il faudra beaucoup d'années avant que je retrouve en quelqu'un la même foi qu'en elle.

— Et naturellement, disais-je assez inquiet, sa foi ne se rattache que de loin à tes facultés de bonne épouse ?

— Naturellement. Il va de soi que son ambition me réserve un autre avenir. Ce qui n'est en moi qu'à l'état de projet, à son point de vue est un fait acquis. Entre moi et la destinée qu'elle m'accorde, il n'y a pas d'obstacle.

— Prends garde... ne te laisse pas éblouir par l'enthousiasme d'une petite fille.

Elle la chérissait aussi parce que Catherine était belle et répondait à son désir de perfection. Elle la coiffait et la parait d'étoffes soyeuses, aux plis très simples.

— Tâche de plaire, disait-elle, sois coquette, essaye toujours d'être le mieux que tu pourras. C'est ton devoir et ton droit d'être belle.

— Avec ce besoin de prosélytisme qui la pousse irrésistiblement à des expériences de moralisation dont la poursuite la passionne, elle tâchait

d'ordonner les qualités et les défauts de Catherine, de développer les penchants propices, d'en rectifier d'autres qui n'étaient point exempts d'une certaine perversité, d'ennoblir cette âme et de l'harmoniser aux conditions d'existence qu'elle présageait pour elle. Mon rôle consistait à prêter des livres et quelquefois à en lire les meilleures pages. Notre choix était plutôt timide. Nous avançons prudemment, sentant bien que la nature de Catherine réclamait des ménagements et qu'il eût été dangereux de la traiter avec trop de hardiesse.

Or, j'appris de mère que l'on nous accusait à Saint-Jore d'enlever Catherine à l'affection de son père, de la dépraver par des lectures et des conversations pernicieuses, et de...

Je me souviens que mère ne put achever. Elle pleurait de honte.

Je fus indigné.

— Et tu dis souvent que les racontars les plus stupides ne naissent jamais sans cause : où est la cause, là ? Non, chez eux ; c'est de la bêtise et de la bassesse. Tu ne sais pas, au contraire, le scrupule que nous mettons à respecter ce qu'il y a de frais et de jeune dans Catherine.

— J'en suis persuadée, Pascal, mais les idées se communiquent sans qu'il soit nécessaire de les exprimer. Catherine a dû en subir la contagion, elle a dû parler comme on ne parle pas à son âge, contredire son père, s'émanciper... Ne se promène-t-elle pas seule dans les rues de Saint-Jore maintenant ?

— Soit, mais le reste, les calomnies ignobles ? pourquoi nous salir au hasard ?

— Eh ! mon pauvre ami, tu n'as qu'à t'en prendre à toi-même. Tu as méprisé l'opinion du monde, tant pis si le monde s'obstine à voir en mal tout ce que tu fais... D'ailleurs que t'importe ?

— Il n'y a pas que moi, lui répondis-je, il y a Claire, il y a Catherine. Et puis l'irritant est qu'on ne sait jamais d'où vient la calomnie... Ah ! si je savais !

Le soir, j'allai au Cercle pour la première fois depuis que l'animosité publique s'était dessinée si vigoureusement. Je m'attendais à ce que mon arrivée produisit quelque émoi, tellement les circonstances indiquaient une

surexcitation des esprits. Mais le monde se courbe à des lois d'hypocrisie qui ne lui permettent pas l'attaque directe. Des nuances de froideur ou d'embarras, une tendance à fuir mes yeux afin de ne pas me fournir le prétexte d'un entretien, la crainte sourde chez mes anciens camarades de se compromettre en ma société, somme toute rien de nouveau, Je fus déçu. Un conflit m'eût soulagé.

Ils continuaient à jouer aux cartes, au billard, au jacquet, aux dominos, et j'avais envie de les assembler tous devant moi et de leur crier :

— Soyez francs, qu'est-ce que vous me reprochez ? voyons, toi, le vieux qui as passé quarante années à tripoter des cartes, le derrière sur un fauteuil ; et toi, le crétin qui te vantes de ne pas même lire un journal et d'oublier l'alphabet ; et toi qui restes ici jusqu'à l'aurore, parce que ta vieille maîtresse s'amuse avec d'autres et te défend de rentrer plus tôt ; et toi qui n'admet que la maison de tolérance, et vous tous, quels griefs avez-vous contre moi ? Examinons-les. Vous vous opposez à mon bonheur... Pourquoi ? Qu'ai-je fait selon vous ?

J'observais des fronts bas, de petits yeux inexpressifs, des regards arrêtés court, à fleur d'orbite, des bouches toujours ouvertes, comme si la peau leur manquait. C'étaient ces êtres-là, ou des êtres pareils à ceux-là, qui disposaient de mon sort. Le droit absolu que nous avons de régler notre existence comme nous l'entendons, ils nous le disputaient, à Geneviève et à moi. Ils nous divisaient par des choses plus hautes que des murailles, plus puissantes que des vérités, par des potins, par l'affirmation gratuite du mal, par des mots propagés, par des inventions de dévotes. En vertu de quelles causes obscures exerçaient-ils sur ma vie une action si décisive ? Était-ce vraiment, suivant le verdict de mère, la conséquence de fautes personnelles ?

Les joueurs d'une table voisine s'interrompirent : quelqu'un parlait de quelqu'un. Aussitôt les visages trahirent de l'intérêt. Les yeux exprimèrent tout ce qu'ils étaient capables d'exprimer. Les voix s'échauffèrent. Et je comprenais qu'il n'y avait point de plaisir comparable pour eux et pour la plupart des gens au plaisir de s'occuper des autres. Abîmer, mordre, déchirer, égorger, approuver même, tout plutôt que de se taire sur le prochain. Et ces quatre-là y allaient de bon cœur. Et les tables voisines s'y associaient. Et l'on déposait des anecdotes, on hochait la tête, on affectait

l'indulgence, on cherchait des excuses, on se lamentait : quel dommage !... une famille si honorable... êtes-vous bien sûr ?...

— Oui, êtes-vous bien sûr ? dis-je tout haut, presque involontairement

Et je repris, au milieu de l'étonnement qui avait accueilli cette apostrophe imprévue :

— Hein, le malheureux, il n'en reste pas lourd ! Ce que vous l'avez exécuté ! c'est donc bien bon de fourrer son nez dans des affaires qui ne sont pas les nôtres, d'affirmer à tort et à travers, et de conclure sans preuves, de rapporter des commérages de concierge ? Est-ce qu'on sait jamais ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas ? Alors pourquoi dire du mal ? quel drôle de besoin !

On se regardait avec stupéfaction. Puis un des joueurs battit les cartes et prononça :

— À qui de donner ?

Et l'accord fut immédiat, autour de moi : on garderait le silence, comme si mes paroles étaient non venues. Rien ne me pouvait m'être plus désagréable. Cependant je fis bonne contenance, j'allumai une cigarette, la fumai tranquillement, et sortis, pas trop mécontent de l'aventure, au fond.

Dans la situation où je me trouve, pensais-je, que ce soit par ma faute ou par la faute des événements, il n'y a pas moyen d'éviter les sottises. J'aime une femme que je n'ai pas le droit d'aimer, tout le monde le sait, et tout le monde se constitue mon juge et mon adversaire. Comment ne point perdre patience ?

L'histoire fut considérablement grossie. Mère en subit le contre-coup : on lui battit froid. Un soir, rentrant de visite, elle ne m'embrassa pas.

Il faut l'avouer, malgré ma détresse, Geneviève m'eût consolé de tout, mais je ne la voyais plus. Que se passait-il entre elle et Philippe ? Était-ce un ordre de son mari ou la peur qui l'enfermait dans sa chambre ?

J'élus domicile en deux ou trois endroits de Saint-Jore qui m'avaient particulièrement favorisé jusqu'ici. J'avais l'air de ces mendiants qui choisissent les bonnes places, et dont la silhouette finit par s'incorporer au cadre où ils se nichent. Comme eux j'implorais du sort la grâce d'une aumône, le regard à l'affût, prêt à bondir sur les personnes qui paraissaient

au coin des rues. Geneviève ? Non. Je le croyais parfois, et ces alternatives de petites espérances et de grands désespoirs me mettaient au supplice.

Le dénouement était proche. Je me disais même, avec un frisson mortel :

— Le dénouement ? mais le voilà ! tout est dénoué, c'est fini.

Mon Dieu, ai-je souffert !

Un jour de soleil, en mars, nous étions sur le balcon, Claire et moi. Je lui confessais ma lassitude. Heureuse, pour la première fois, heureuse par Catherine, elle me parlait, je m'en souviens, des joies de tendresse et de confiance que l'enfant lui révélait. Tout à coup, Geneviève et Philippe débouchèrent de l'autre côté de la place. Je descendis aussitôt et les suivis.

Ils se promenèrent d'abord le long du boulevard, et les nombreux flâneurs de cette tiède après-midi les séparaient souvent : chaque fois que s'accroissait l'intervalle, un flot de gaieté m'inondait. Puis ils tournèrent par la rue principale. Devant le bureau de poste, Philippe quitta sa femme et entra.

Geneviève était seule ! Sans hésiter, je courus à elle.

— Va-t'en, Pascal... Philippe... Philippe qui est là... au télégraphe...

— Oui, je m'en vais... un mot... quand viens-tu ?

— C'est impossible... Philippe m'inquiète... nous sommes au plus mal... oh ! va-t'en... ces dames, en face, chez le pâtissier...

— Tu ne peux pas, Geneviève !... tu ne viendras plus, n'est-ce pas ? alors adieu, je te dis adieu...

— Toi, partir !

Elle les cria presque, ces deux mots ! Et un sursaut de révolte l'avait jetée contre moi, et elle pressait mes mains, toute vibrante d'énergie, et elle s'en souciait bien des dames de Saint-Jore !

— Tu ne partiras pas, je te le défends, Pascal. est-ce que je vivrais sans toi ? je viendrai... je viendrai malgré tout...

Je ne la reconnaissais pas.

— Tu viendras, Geneviève ?... malgré tout ?...

— Philippe, dit-elle.

Il descendait les degrés du perron. Il nous vit. Son buste se redressa d'un mouvement brusque. Mouvement de rage ? de douleur ? Nous n'avions pas bougé, Geneviève et moi, les mains simplement désunies. Sans une parole, il marcha vers sa femme et lui saisit le bras, violemment, en maître.

Elle se dégagea.

— Et Pascal, tu ne lui dis pas bonjour ?

Je crus qu'il allait se ruer sur elle, mais un gamin, une femme, s'étaient arrêtés. On nous observait. Il se contint.

— Je t'ordonne de me suivre, murmura-t-il, effroyablement pâle.

Il l'entraînait. Une seconde fois elle le repoussa, s'approcha de moi, et me tendit les deux mains.

— Au revoir, Pascal, à bientôt.

Tout bas, dans un souffle :

— Demain, me dit-elle.

Ils s'éloignèrent.

Vingt, trente personnes avaient contemplé la scène, comme des spectateurs au théâtre. On en distinguait tout autour, aux loges des premiers étages, au parterre de la chaussée, dans les baignoires des magasins. J'eus envie de les saluer ou de leur faire des grimaces. J'étais ivre de joie. La conduite de Geneviève m'exaltait comme la preuve d'attachement la plus éclatante qu'elle m'eût encore donnée. Elle, ma faible Geneviève, ainsi secouée par un coup de passion, et, devant Saint-Jore consterné, se révoltant contre le maître ! Oh ! les prodiges de l'amour ! Il avait dépouillé la passive créature de ses terreurs héréditaires et fait, pour une minute, de l'épouse servile et rusée une amante libre et hardie.

Elle vint le lendemain. Je me jetai à ses pieds.

— Tu ne m'aimais pas, Geneviève, tu m'aimes seulement depuis hier.

Durant deux semaines, l'orgueil de son acte la maintint au-dessus d'elle-même. Quatre fois elle franchit le seuil de la chambre. Elle souriait presque, de tout son joli visage qui s'efforçait d'être vaillant, et, pour trouver un signe d'appréhension, je devais, ouvrant son corsage et dénudant sa poitrine, baiser sous la chair tiède son pauvre cœur qui battait.

Il n'y eut pas, en ces heures que je ne puis me rappeler sans une émotion poignante, il n'y eut pas un instant qui ne fût le résumé d'une existence de béatitude. Cette lamentable chose qu'était notre amour, cette chose haïe, persécutée, soumise à toutes les vicissitudes et cernée de toutes parts, me donnait des sensations continuelles d'éternité, et mon âme en adoration forçait mes genoux à ployer incessamment devant Geneviève. Pourtant je savais que la ville ne désarmerait point. Moi aussi maintenant, je me figurais la foule ennemie accompagnant Geneviève jusqu'à la rue solitaire, s'engouffrant avec elle dans l'escalier, et voyant la porte de la chambre s'ouvrir et se refermer sur ma maîtresse. Puisqu'on ne rencontrait pas le fils Devrieux, c'est que le fils Devrieux était auprès de M^{me} Darzas. Et les petits fronts bas devaient réfléchir à cette coïncidence, les petits yeux inexpressifs devaient clignoter et les bouches mal jointes s'ébahir davantage, et tout cela devait rôder dans l'ombre, autour de nous.

Peut-être nos baisers en recevaient-ils une douceur nouvelle. Nous nous enlacions étroitement avec la pitié réciproque de ceux qui n'attendent plus des autres qu'amertume et blessures. Nous étions notre asile. La tempête grondait, les ténèbres nous environnaient, mais l'asile était calme et lumineux.

— Jusqu'à la mort, j'accepterais de vivre ainsi, lui disais-je.

Nous ne causions jamais de Philippe. Je soupçonnais entre eux un drame de silence morne que rompaient parfois d'atroces disputes ou bien, qui sait ! des plaintes, des supplications du mari repoussé. À mes demandes elle répondait :

— Tais-toi, mon Pascal, c'est ma part de douleur personnelle, laisse-la-moi tout entière, cela ne doit pas entrer dans notre amour.

Le dernier de ces quatre rendez-vous — comme il est étrange que la mémoire conserve l'empreinte des plus petits détails qui précédèrent les événements importants de notre vie, alors même que nous n'en pouvions pressentir l'imminence ! — Geneviève se recoiffait devant la glace, et je lui dis :

— Ne te hâte pas, il fait encore un peu jour.

— En ce cas viens te mettre ici, à ta place préférée.

Elle s'assit, je m'agenouillai et posai la tête sur sa gorge nue. Elle me caressait de sa main lente.

— Quand nous serons vieux, Geneviève, tu ne m'empêcheras pas de m'appuyer comme cela ?

— Non, fit-elle en riant, seulement je fermerai mon corsage.

Ces paroles, je les entends ! je reconnais sa chère voix ! Elle prononça également, après avoir réfléchi :

— Je ne t'en aimerai pas moins.

Un fracas de vitres cassées, quelque chose qui se cogna brutalement au mur, au-dessus du lit, puis retomba sur le tapis, et puis, aussitôt, une autre chose qui déchira les fenêtres et frappa la cheminée.

D'un coup, je renversai Geneviève dans le fauteuil et la maintins à l'abri du dossier.

— Ne bouge pas.

Un troisième tumulte... une pierre roula près de nous. Je la ramassai.

— Tiens, voilà ce sont eux... oh ! les lâches !

D'autres pierres, très vite, jaillirent, crevant les vitres, nous éclaboussant de morceaux de verre. Je voulus me lever : le bras de Geneviève me clouait au sol, rigide comme un bras d'hypnotisée et, dans l'ombre, je discernai son visage immobile, aux yeux clos. Je lui tordis les doigts, ils se desserrèrent. Je sautai sur la fenêtre et glissai les rideaux, d'épais rideaux de molleton que vinrent battre encore une douzaine de cailloux, et puis il y eut des chants, des cris d'animaux, et puis un grand silence.

Je retournai près de Geneviève. Elle tenait son mouchoir contre ses yeux, pleurant sans doute, quoique aucun mouvement ne l'agitât. La demie de sept heures sonna, il fallait partir. Mais comment ? Quitter cette maison, c'était s'exposer aux regards et offrir la certitude de notre présence. Pourtant nul bruit ne montait de la rue.

— Écoute, Geneviève, je vais voir en bas... arrange-toi, il est temps que tu rentres... pour Philippe.

— Oui, dit-elle.

J'allumai une bougie, et soudain j'aperçus des taches rouges à son mouchoir.

— Qu'est-ce que tu as, Geneviève ? tu saignes ?

— Une pierre qui a ricoché, je crois... là... au front... ce n'est rien.

En trois secondes je fus dehors, avide d'en saisir un, le premier venu, et de me colleter avec lui. Au fond d'une petite place, formée par les deux rues qui se croisent, des silhouettes s'évanouirent, derrière les arbres. J'y courus. Il n'y avait plus personne.

XIII

Ma résolution fut immédiate, je partirais.

Sans retard je voulus en informer ma sœur : on l'avait appelée à Bellefeuille auprès de Catherine, malade depuis deux jours d'un refroidissement, et dont l'état s'était subitement aggravé. Pensant aux alarmes de Claire, je l'eusse bien rejointe à Bellefeuille, mais trop de soucis me retenaient.

Je me présentai le lendemain chez M^{me} Landol.

— Vous êtes au courant ?

— Comme tout le monde ; le soir même, mon mari était prévenu.

— Et Geneviève ?

— J'en viens, elle est souffrante.

— Quoi ? sa blessure ?

— Sa blessure ? Ah ! c'est donc cela, cette marque au front, non, soyez tranquille, de la fièvre tout au plus.

— Et Philippe ?

— Oh ! lui, est-ce qu'on sait ? soupçonne-t-il quelque chose ? est-il aveugle ? je n'y comprends rien, à Philippe... tout ce que je puis dire, c'est qu'il n'est pas gai.

— Berthe, allez ce soir chez Geneviève et dites-lui...

— Mais vous êtes fou, Pascal ?

— Vous irez, Berthe, je ne doute pas que vous y alliez, puisque c'est pour l'avertir de mon départ.

— Tu t'en vas ?

— Oui.

Elle m'observa longuement, puis me demanda :

— Quand reviens-tu ?

— Dans un an, dans deux ans, je l'ignore.

— Alors... tu ne l'aimes plus ?

— Si, mais j'en ai assez de cette existence.

Un mauvais sourire plissa ses lèvres.

— En ce cas j'irai la voir... tu as bien fait de t'adresser à moi... il est certain que j'irai l'avertir moi-même.

Au déjeuner, j'annonçai mon voyage à mère. Elle s'en montra plutôt inquiète, pressentant quelque nouvelle complication.

Vers trois heures, Claire arriva de Bellefeuille. Elle déclara simplement :

— Catherine est morte.

Sa douleur m'effraya, une de ces douleurs contenues où l'on devine un cerveau prêt à se rompre, une gorge nouée, des sanglots qui s'accumulent autour du cœur sans trouver d'issue. Je lui dis :

— Il y a eu hier soir un esclandre abominable qui m'oblige à partir, mais, si tu veux, je resterai.

— Non, c'est inutile.

— Geneviève ne sort plus, je ne te quitterais guère... tu vas être si seule ! tu es toujours si seule, en réalité.

— Je ne l'étais pas... avec Catherine...

— Eh bien, veux-tu ?

— Vraiment, Pascal, cela ne servirait à rien.

Je le compris en effet. Elle est de ces êtres que l'on n'a jamais envie de consoler, alors même que leur souffrance vous bouleverse. À peine si l'on a pitié d'eux. Qu'ils s'arrangent ! ils ont la force et ils ont l'orgueil.

— Où vas-tu ? me dit-elle.

— À Nice.

— À Nice ? tu enverras des fleurs à Bellefeuille, tous les jours, des fleurs blanches.

J'avais des larmes aux yeux. J'aurais voulu qu'elle en répandit également.

— Tu ne pleures pas, Claire ?

— Si, quand je serai seule.

Dans la campagne de Nice, aux premières pentes des collines qui montent vers les Alpes, je louai une chambre d'où l'on dominait des terrasses d'oliviers, la ville, puis la mer. Là se sont écoulés des jours sur lesquels je n'insisterai point. D'autres épreuves m'étaient réservées, plus navrantes, qui ne m'ont pas laissé un souvenir aussi morne que cette période d'inaction volontaire, survenant après tant de batailles et retardant l'effort suprême que j'allais tenter.

Je reçus deux lettres de mère. L'une fut écrite le lendemain de mon départ :

« Je m'explique tout maintenant, et c'est ta détermination elle-même qui me dicte ma conduite. Tu as jugé ta présence impossible à Saint-Jore pendant quelque temps. Moi, je la juge impossible pour toujours. Si tu diffères d'avis, tu choisiras une autre demeure que la mienne. »

L'autre est postérieure d'une semaine.

« Pascal, je m'adresse à ta raison et au sentiment que tu as de tes devoirs de frère, sentiment qui, j'en ai la ferme conviction, n'est pas tout à fait obscurci. Il se présente pour Claire un excellent parti, un jeune homme très bien, d'une famille parisienne des plus honorables. Il peut ne pas répondre à tes idées et à tes goûts, mais il a ceux de tout le monde, ce qui est à mon point de vue la meilleure garantie.

« Je te prie donc, je t'ordonne, de ne pas user de ton influence sur Claire, au moment où le bonheur de sa vie est en jeu. La malheureuse enfant n'est déjà que trop disposée à considérer les choses sous un aspect qui n'est pas compatible avec son rôle de femme. Je sens en elle, quoique son caractère soit plus renfermé, le même esprit d'indépendance et de révolte qu'en toi, et peut-être un dédain de l'opinion, une insouciance à ce propos, plus absolus encore. Je suis interdite du peu qu'elle m'en laisse apercevoir.

« Actuellement elle hésite, elle réfléchit. Ce jeune homme ne lui déplaît pas, j'en suis sûre, et elle sait en outre combien je souhaite une union qui présente tant d'avantages. Si aucune intervention étrangère ne pèse sur elle, nul doute qu'elle ne finisse par accepter. »

En post-scriptum, mère ajoutait :

« Quelle humiliation ! ta sœur devait chanter à la matinée des élèves de son professeur, M^{lle} Brénoge. Or, plusieurs dames ont déclaré que si M^{lle} Devrieux chantait, leurs filles se dispenseraient de venir. M^{lle} Brénoge sort d'ici, affolée, mais après m'avoir fait entendre qu'elle devait s'incliner devant leurs menaces. Il m'a fallu dévorer cet affront. Quant à Claire, on ne se figurerait même pas que cette question la concerne. Ah ! Pascal, laisse-moi réparer dans la mesure du possible tout ce que tu as fait, et sois persuadé que je ne te reprocherai pas les outrages que me valent tes inconséquences. Je te parle de celui-ci accidentellement, mais il y en a tant d'autres ! »

Mère se trompait ; ma sœur n'hésitait point à repousser cette union absolument disparate et qui n'offrait, une lettre d'elle m'en convainquit, aucune chance d'accord et de dignité. Cependant, en l'état de dépression physique et morale où l'avait mise la perte de Catherine, ne disposant point de ses ressources ordinaires de lucidité, de logique et d'examen, il était à craindre qu'elle ne cédât devant une volonté opiniâtre.

Mon premier mouvement fut de retourner à Saint-Jore. Et mère ? Avais-je le droit de lui infliger de nouveaux tourments et de détruire son espoir ? Pourquoi substituer mon influence à la sienne ? Qui m'assurait que mon idéal valait mieux ?

Lorsque deux devoirs nous sollicitent, également justes, il est bien rare que ce ne soit pas des motifs personnels qui fixent notre choix. J'aurais pris franchement position pour ou contre ce mariage, j'aurais secouru ma sœur ou approuvé ma mère, que je ne me fusse jamais cru coupable dans la suite. Mais je me suis abstenu par lâcheté, et j'en ai des remords. C'est la horde des vieux préjugés qui m'a fait capituler, et dont les clameurs ont couvert la voix inquiète de ma conscience. Le but vers lequel se dirigeait Claire, ce but d'affranchissement et d'art qui choquait mes instincts de petit jeune homme de Saint-Jore, j'ai pensé que le mariage en serait la condamnation définitive, J'ai été le frère qui songe à ce qu'on dira de sa sœur, si elle ne suit pas le chemin habituel. Et le drame s'est accompli sans que j'eusse l'énergie de m'y opposer.

Oh ! les lettres douloureuses de Claire, des phrases m'en obsèdent encore aujourd'hui. « J'ai le vertige... je faiblis peu à peu... Parfois j'ai l'illusion que j'aime, le plus souvent tout m'est indifférent... Qu'arrivera-t-il au cas où je consentirais ? Si je suis heureuse et respectée, soit, mais si je ne le suis pas ? Me vois-tu, toute ma vie, écrasée, supprimée ? Que faire ?... Hélas ! il n'y a pas de conseil possible... tes doutes doivent être aussi atroces que les miens... N'importe ! n'oublie pas que, jusqu'à la dernière minute, un mot, un seul mot, suffira pour que je refuse... »

Ce mot, je ne l'ai pas dit. Ma destinée se jouait en même temps que celle de Claire. Le drame était le même, drame d'angoisse et d'hésitation, le plus affreux de tous. Comment secourir quand un secours m'eût été si précieux ?

Il y avait aux environs de ma demeure un vallon solitaire et charmant, le Vallon des fleurs. Je connais chacune des routes qui s'y croisent, chacun des sentiers qui mènent sur les collines avoisinantes, dans les bois de pins et de chênes. Il me semblait que j'y cherchais une réponse au problème de ma vie. Telle place d'ombre au pied d'un platane serait l'endroit où je me déciderais, tel horizon m'inspirerait une méditation efficace et féconde. Et je marchais, et je n'asseyais, et je repartais en quête de certitude. Inexplicable besoin que nous avons de nous torturer, comme si nous n'obéissions pas toujours à des forces sur lesquelles notre action est insuffisante ! Est-ce que le plan de ma conduite ne s'était pas, irrévocablement et jusqu'en ses moindres lignes, dessiné de lui-même le soir du scandale ? Pouvais-je m'y soustraire ? Que ma sœur s'effarât au bord d'un avenir où elle ne voyait que désolation, c'était naturel ; mais moi, l'avenir qui s'ouvrait à mes yeux, ne rêvais-je point de m'y jeter comme dans un abîme de joie ? Aurais-je eu l'obstination nécessaire à une absence si longue, le courage de ne pas succomber au désir incessant du retour, si une espérance formidable ne m'avait point soutenu ?

Non loin de Lucéram, vieux bourg sarrasin dont les murailles à créneaux se confondent avec la pierre des montagnes, se cache, au milieu d'un champ d'oliviers, une maison rose aux volets blancs. La dernière semaine, je la louai pour l'été. Nulle maison ne m'a jamais paru si accueillante. J'en complétais l'ameublement trop sommaire, j'en fis repeindre la chambre principale et soigner le jardin, et je revins à Saint-Jore.

Le soir du lundi 15 juin, je m'installais dans une mansarde d'où l'on apercevait, en se penchant beaucoup, la porte du dépôt. Toute la journée du mardi, toute celle du mercredi, je restai là, le buste coupé par le rebord de la fenêtre. Geneviève ne sortit pas. Quelquefois Philippe franchissait la grille, en compagnie d'un client ou d'un voyageur, et causait sur le trottoir. Un matin le facteur lui délivra sa correspondance. L'ayant lue, il se fit apporter son chapeau et son vêtement. Allait-il s'éloigner ? Il changea d'avis et rentra.

Le jeudi, la fièvre me retint au lit. Quels souvenirs ! Le papier sale de la muraille ! la chaleur ! le caracot rouge de la concierge qui me soignait... la conviction maladive que cette vieille avait été placée près de moi par les dames de Saint-Jore pour me surveiller... et la peur de mourir en ce garni misérable, une peur si précise que je criais à la femme :

— Je veux bien mourir, seulement, pas avant... plus tard...

Et puis, le vendredi, j'étais mieux. Une pluie abondante rafraichit le temps. Il m'en coulait des gouttes sur la tête, tandis que j'inspectais la rue. Je ne doutais pas que mon vœu ne se réalisât le jour même. Et de fait, à cinq heures de l'après-midi, Philippe passait sous ma fenêtre, se dirigeant vers le centre de la ville.

À haute voix je prononçai :

— Allons, c'est l'heure.

Je descendis les cinq étages et marchai droit à la grille du dépôt. Dans la cour, un groupe d'employés déchargeait un camion. Insouciant de ce qu'ils pourraient dire, je feignis de m'intéresser à leur travail, ce qui me permettait d'épier le comptable à travers les vitres de son bureau. Au premier moment propice, je me hâtai vers la porte : il ne me vit point. En bas, je tergiversai. Fallait-il sonner et demander hardiment si M^{me} Darzas recevait ? À quoi bon des précautions, des expédients tardifs ! J'entrai.

Et je n'avais pas mis le pied sur les dalles du vestibule que Geneviève me saisit et m'entraîna.

— Viens, viens vite.

Sans un mot, je montai derrière elle jusqu'au haut de la maison et la suivis par un couloir obscur dans une vaste pièce qui servait de lingerie.

Elle en ferma la porte à clef, écouta un instant, puis, à bout de forces, tomba sur une chaise.

— Te voilà... te voilà... balbutia-t-elle, j'étais sûre que tu ne pourrais pas vivre sans moi... je n'ai pas cessé de t'attendre... Dès que Philippe sort, je me mets à la fenêtre... et te voilà... toi... mon Pascal.

Je m'emparai de ses lèvres, je l'étreignis passionnément.

— Tu m'aimes ? tu m'aimes comme tu m'as toujours aimé ?

— Bien plus... Oh ! tu as bien fait de venir... je n'en pouvais plus.

— Tu n'admet pas que nous nous séparions ?

— Non, mon chéri.

— Alors...

— Tais-toi, s'écria-t-elle vivement, la main sur ma bouche, je ne sais pas ce que tu vas exiger de moi, mais j'ai peur... laisse-nous un peu...

— Non, Geneviève, pas une minute, réponds, et puis non, il n'y a pas de réponse, il faut que cela soit... il faut que nous vivions ensemble.

Je sentis ses doigts qui se glaçaient, sa figure se contracta. Ce fut une autre personne, lointaine, inaccessible.

— Je savais que c'était cela, j'ai toujours su que tu finirais par me le demander...

Un long silence nous divisa. Je redoutais de l'interroger, car ma vie dépendait du mot que ses lèvres articuleraient.

— Viens-tu, murmurai-je ?

Elle joignit les mains.

— Mon Pascal, je t'en supplie, je t'en supplie.

Les rêves que mon désir avait élaborés demeurèrent en suspens. Que dissimulait sa prière ? Le tumulte d'un esprit éperdu, prêt à la soumission, ou bien une volonté réfléchie, mise en garde depuis longtemps contre l'entraînement des circonstances ?

J'affectai la résignation.

— Peut-être es-tu dans le vrai en refusant, notre départ ferait tant de mal aux autres... à nous-mêmes. Alors nous allons recommencer comme

autrefois, les rencontres de la rue, les rendez-vous dans une chambre. Cette fois je choisirai un quartier plus au milieu, on est moins remarqué.

— Je n'irai pas, Pascal.

— Soit... séparons-nous...

Elle m'implora humblement.

— Ne dis jamais cela, mon chéri... Quand je songe que tu as voulu me quitter, que tu l'as essayé !

Sa tête s'inclina sur mon épaule.

— Ne le crois pas, ma Geneviève, je n'ai jamais eu cette idée... est-ce que j'aurais pu ? Non, j'ai voulu te faire souffrir pour que tu en aies assez de cette existence, et que tu acceptes tout plutôt qu'une séparation.

— Si tu as voulu me faire souffrir, tu as réussi... j'ai été bien malheureuse. Aie pitié maintenant, trouvons un moyen de nous voir, je suis sûre que tu trouveras.

— Oui, je trouverai, mais les gens le sauront comme toujours, et ce sera de nouveaux scandales, et tu t'enfermeras encore, et il faudra encore que je vienne te chercher. Pourquoi tous ces retards ? allons-nous-en, Geneviève...

Elle ne répondit pas.

— Il nous est impossible de rester à Saint-Jore ; ceux qui s'aiment sont des parias que l'on repousse, et les gens sont excédés de notre amour. On nous déteste, on nous guette, on nous persécutera jusqu'à la fin... il faut que l'un des deux s'en aille, ou tous les deux... Ah ! mon aimée, tu n'es pas lasse de tous ces mensonges et de cet échafaudage de combinaisons, de ruses, de lâchetés et de comédies. Toi qui as peur d'être suivie de ton ombre, tu n'as pas peur de cette série de scandales qui nous menacent ? On a jeté des pierres dans notre chambre, on nous en jettera en pleine rue, quelque jour. Je m'en moque parce que je suis un homme et qu'ils ne peuvent rien sur moi, mais toi, ma Geneviève ?

Elle ne répondit pas encore. Était-ce pour éviter l'invocation de mes yeux qu'elle détournait les siens ? Mes paroles la touchaient-elles ? Cependant je continuais, dans l'espoir que le son de ma voix la fléchirait.

— Pense à notre pauvre amour, voilà six ans que nous nous aimons, et qu'avons-nous eu en dehors de quelques rendez-vous hâtifs ? Y a-t-il rien

de plus triste que cet amour sans intimité, sans repos, sans halte, sans rêveries communes ? Quand je rencontre un couple qui se promène ouvertement, les bras autour de la taille, un couple d'ouvriers ou de paysans qui montrent leur affection ou leur désir comme une chose toute naturelle, tu ne sais pas la peine que j'endure. J'envie les petits ménages bourgeois du dimanche, qui poussent devant eux une voiture d'enfant. Ils ne s'aiment pas comme nous, mais ils vivent ensemble, et c'est cela qui est bon... Songe à cet avenir, ma chérie, vivre ensemble, manger, lire, dormir, voyager ensemble, nous voir autant que nous le voudrions, ne pas se cacher, ne pas mentir, ne pas trembler, marcher dans la rue l'un près de l'autre, entrer dans des magasins, jouir du même soleil, se chauffer au même feu... tout cela est possible... tu n'as qu'à vouloir...

Par moments j'avais l'impression de prononcer des mots qui germaient devant moi comme des graines miraculeuses, et, à d'autres, des mots inutiles qui ne parvenaient même pas à son oreille. Oh ! ce visage fermé ! mon destin était là, inscrit derrière ce front impassible. J'y frappai du doigt, nerveusement.

— Ce que je dis n'entre pas en toi... tu ne nous vois pas habitant la même maison, travaillant sous la même lampe, admirant les mêmes paysages, ayant les mêmes chagrins, les mêmes plaisirs, les mêmes habitudes, une existence réglée par la même horloge, une âme soumise aux mêmes nécessités. Notre amour est encore pour toi une chose de honte et de ténèbres. Chasse cette idée, Geneviève, notre amour a droit à la clarté, au bien-être, à l'épanouissement. Allons-nous-en, je t'en prie... Mais réponds donc... pourquoi ne réponds-tu pas ? m'écriai-je exaspéré... réponds... préfères-tu que nous nous séparions ?

Elle se jeta sur mon épaule avec effroi.

— Ne t'en va pas, mon Pascal... non, recommencer comme il y a deux mois !... et puis Berthe qui reviendrait s'amuser de mon désespoir... Oh ! quand elle m'a dit : « Pascal m'a chargé de te faire ses adieux, il est parti »... Pas cela, mon chéri...

— Eh bien alors, qu'est-ce qui te retient ? Philippe ? tu ne l'aimes pas et, lui, il souffrira moins de ton départ qu'il ne souffre de votre désaccord. Le monde ? on n'en dira pas plus qu'aujourd'hui, le scandale sera d'un

moment au lieu d'être de tous les jours... et puis on nous oubliera... Alors viens, ma Geneviève, nous sommes destinés l'un à l'autre, et il est si rare que deux êtres en aient autant de preuves que nous ! Nous n'irions pas vers l'inconnu, nous sommes sûrs d'être heureux ! voici le bonheur, il est entre nous, prenons-le... Allons-nous-en, veux-tu ?

Et elle me dit :

— Oui, Pascal, je le veux... Je le veux depuis l'instant même où tu me l'as demandé.

Je fus stupéfait. La lutte n'avait pas épuisé toutes les réserves de persuasion et de tendresse que j'avais accumulées dans la solitude.

— Tu veux bien ! murmurai-je, que de bonheur j'ai perdu en ne le devinant pas plus tôt ! Aurais-tu voulu, il y a deux mois ?

— Non.

— Ah ! tant mieux.

Cette fois le silence nous rapprocha, et ce fut comme la fin de notre vie ancienne et le début de notre vie nouvelle. Mon cœur trembla d'émotion.

— Je t'aime, Geneviève.

Vraiment cet aveu fut le premier. Nos lèvres se joignirent : c'était la première fois. Avide de sa chair inconnue, je m'abandonnai à mon désir. Elle me supplia :

— Pas ici, Pascal, plus tard, quand nous serons réunis.

— Oui, cela vaut mieux, tu es ma fiancée, je ne t'ai jamais eue, et ce sera la nuit de nos noces. Ah ! tu ne sais pas la joie que tu me causes en te refusant pour cette raison. La nuit de nos noces, Geneviève, ce sera là-bas, bientôt.

Je lui décrivis notre maison de Lucéram, nos meubles, notre jardin, nos arbres. Elle me demanda quelques changements dans la distribution des pièces. J'y consentis. Quel délice de rire !

— Nous rions souvent, mon aimée, nous en aurons le droit... nous avons si peu ri et tellement pleuré !

Une cloche sonna la fermeture du dépôt.

— Sept heures, Pascal, Philippe va rentrer.

— Comme tu es tranquille !

— Tout m'est égal désormais, Philippe peut bien te voir !

— Tu ne dis pas un mot, Geneviève, pas un mot qui ne me frappe de bonheur.

Il y avait une certaine solennité entre nous. Nos yeux ne se quittaient pas.

— Le jour que tu fixeras, Geneviève, je serai à la gare, à quatre heures, j'aurai ton billet pour Paris, tu passeras tout droit. Mais quel jour ?

— Demain, dit-elle.

Je tombai à ses genoux :

— Demain ! tu veux bien demain ! je n'aurais pas cru si tôt... c'est trop... c'est trop... j'en ai mal...

J'embrassais passionnément l'étoffe de sa robe. Elle s'inclina et me baisa au front.

— Ne bouge pas, mon chéri.

Elle s'en alla, puis revint.

— Vite, j'ai éloigné les domestiques, les employés ne sont plus là. D'ailleurs, pour être plus sûr de ne rencontrer personne, passe par les magasins. Tout au fond il y a une porte qui sert très rarement, je l'ai découverte l'autre jour, la clef est accrochée au mur... va, mon chéri, dépêche-toi.

Dans le vestibule, je voulus l'embrasser. Elle me poussa vers le bureau de son mari.

— Non, demain, adieu... oh ! j'ai peur... si Philippe arrivait !

Elle referma la porte sur moi. Un instant j'hésitai : pourquoi ne pas l'entraîner dès maintenant ? Puis c'était si pénible, cette séparation brusque ! Mais la voix de Philippe se fit entendre ; je m'enfonçai dans les magasins, parmi les piles de marchandises. À l'extrémité de cette enfilade de pièces, j'aperçus les ferrures d'une grosse porte dont l'état de délabrement marquait le peu d'usage qu'on en faisait. Ayant tourné la clef et tiré les verrous, je me trouvais dehors, dans une impasse solitaire.

XIV

Il n'y a rien qui me soit plus pénible que l'attente du bonheur. Jamais je ne me sens si loin du but qu'au moment d'y toucher, et quand il ne me reste plus qu'à recueillir le prix de mes efforts. Entre moi et ce bonheur dont mon âme a déjà le goût, il me semble qu'une puissance impitoyable va creuser des abîmes. Pouvais-je admettre que la ville ne me disputât point jusqu'au bout le cher trésor que j'avais conquis ? Durant cette nuit interminable les gens devaient courir de l'un à l'autre, se concerter, tramer des plans, avertir Philippe, emprisonner Geneviève. Les catastrophes, les trahisons, les malentendus, les mille petits incidents capables de me tenir en échec m'apparaissaient si nettement, que je n'espérais point qu'aucun d'eux ne fût suscité par la défaveur du hasard ou la clairvoyance de mes ennemis. Redoutant quelque indisposition subite, je ne cessais de compter les battements de mon poulx. La peur d'une chute me défendait l'approche de la fenêtre. Et si quelqu'un s'avisait de me relancer au fond de cette mansarde ? J'en barricadai la porte et ne remuai point de mon lit.

Mais la lune entrait, autre source de tourments. Le ciel serait-il aussi pur, le lendemain ? C'était d'une importance énorme, car, autant pour dépister toute recherche que pour donner à notre première nuit des sensations de beauté et de mystère, j'avais résolu de prendre à l'embranchement de la ligne principale, le train de Granville et non celui de Paris. De la sorte, nous serions le soir au Mont-Saint-Michel, et j'imaginai le glissement de notre barque autour des remparts, sous la clarté bleue de la lune, puis, sur le balcon de notre chambre, avant les caresses nuptiales, le frisson de nos corps et de nos âmes en face de l'immensité lumineuse. Or, des nuages, du vent, un peu de pluie, et ces joies premières dont le retour était impossible, ces joies incomparables, surhumaines, seraient perdues !

D'un bond, le matin, je fus à la fenêtre : le soleil, déjà haut, brillait dans un ciel magnifique. Ah ! des mots de remerciement surgirent de mon cœur.

En plein jour, les méchants ne conspirent point, les malices du sort sont plus faciles à déjouer : mes craintes s'évanouirent. Plus que quelques

heures ! J'en comblai le vide en écrivant à mère une lettre qu'il me fallut recommencer vingt fois pour en atténuer l'exaltation inconvenante. La concierge m'apporta mon déjeuner. Je réglai son compte. Plus que deux heures !...

Vraiment la ville ne présentait rien d'anormal, tandis que je la traversais, ma valise à la main, affublé d'une pèlerine et d'une casquette. Les dames des magasins étaient à leurs comptoirs, Les passants n'avaient pas l'air de se douter que le fils Devrieux arpentait les rues une dernière fois. Tout s'accomplirait le plus naturellement du monde. Et la nouvelle de notre fuite éclaterait dans les salons, dans les cafés, dans les boutiques, au Cercle, à la musique du dimanche, sans que le moindre symptôme eût préparé les esprits au choc de cet événement formidable.

J'en riaais d'avance en suivant la longue avenue qui mène à la gare, et, grimpant sur l'esplanade d'un jardin public d'où l'on domine Saint-Jore, je me retournai vers la ville et la contemplai en des attitudes de triomphateur. Ainsi donc notre duel implacable se terminait à mon avantage. Malgré la coalition de tous les envieux et de tous les imbéciles, malgré les bavardages et les calomnies, malgré les préjugés, les conventions, les règles, les entraves, et tout ce que l'on m'avait opposé, je serais heureux selon mes instincts et ma volonté.

Mais mon départ eût été l'aveu d'une défaite et se fût effectué dans les circonstances les plus humiliantes, qu'il ne m'en eût pas moins réjoui comme la plus précieuse des victoires, puisque Geneviève s'en allait avec moi. Une heure encore, et elle viendrait par cette même route, elle arriverait à cet endroit, nos mains se joindraient, et ce geste serait le commencement de notre vie.

Je pris les deux billets. Le billet de Geneviève ! Quelle émotion me causa ce morceau de carton, signe d'affranchissement, contrat d'union et de félicité ! Je le tournais entre mes doigts. J'aurais embrassé le nom de ce village lointain où il nous conduirait comme un talisman.

Quarante minutes avant l'heure, le train se formait. Je marquai nos deux places. Nos deux places ! l'une près de l'autre ! et toujours il en serait de même, et personne ne se mettrait entre nous ! Tous ces petits détails d'intimité m'attendrissaient, et l'avenir qui s'évoquait alors en visions

fascinantes, c'était cela, une infinité de petits détails attendrissants qui formeraient le langage de notre bonheur.

Encore trente minutes. Geneviève est en route, pensai-je, la gare est loin, elle viendra en voiture, et le plus tard possible, afin de n'être pas aperçue des voyageurs.

Moi, peu disposé aux précautions, je choisis le meilleur poste, sous le péristyle. L'omnibus arriva. Des gens défilèrent, un à un, par groupes.

Je ne regardais pas, et pourtant, jusqu'à ce que mon cerveau ne soit plus qu'une masse inerte, je me souviendrai de tous ceux que j'ai vus en ces minutes solennelles, de leurs physionomies, de leur marche, de leurs particularités. Il y eut un paysan dont les jambes grêles se démenaient, sous la rondeur empesée de sa blouse, comme des battants de cloche. Il y eut deux bonnes sœurs dont les talons relevaient le bas des jupes. Il y eut une femme et trois enfants, et puis un monsieur du Cercle que je saluai et qui me salua, et puis un facteur qui me sourit, et puis un ouvrier qui boitait. La dernière personne fut une amie de Berthe Landol. Son porte-monnaie tomba, je ne le ramassai pas : une voiture débouchait de l'avenue et sautait sur les pavés de la cour.

L'idée de la mort me frappa. Oui, je pouvais mourir là, d'un coup, avant d'avoir le temps... « Geneviève, Geneviève, murmurai-je, comme si ce nom m'eût protégé. Oh ! ma chérie... ma Geneviève... »

Le fiacre s'arrêta. Quelqu'un descendit, c'était mère.

Je voulus me dissimuler derrière des piliers. Mais elle venait directement à moi. Mes yeux se jetèrent du côté de l'horloge : encore sept minutes. Inévitablement mère et Geneviève se trouveraient l'une en face de l'autre.

— Je te cherchais, me dit-elle.

— Tu me cherchais ? Allons donc... pourquoi faire ?

J'étais fou. Le tournant de l'avenue, l'horloge, les voyageurs, je ne savais plus où regarder...

— Je m'en vais, mère, laisse-moi, cela vaut mieux.

— Tu ne t'en iras pas.

— Je ne m'en irai pas !

Comment me délivrer de son intervention ? Soudain je me mis à la pousser vers le fiacre, et je tâchais de l'offenser.

— Mais je ne m'en vais pas seul, j'attends Geneviève, nous partons tous les deux... rien ne peut nous retenir... rien... je l'aime... je suis décidé à tout...

— Geneviève ne part pas.

— Si, je l'attends... Tiens, voilà une voiture.

— Je te dis qu'elle ne part pas, je viens de chez elle.

— Tu viens de chez elle ?

Oh ! ce cri, comme il résonna, rauque et pitoyable. Était-ce vrai ? Avais-je bien compris ? Mère se taisait.

— Tu l'as vue, réponds... mais, dépêche-toi... le train s'en va...

Elle affirma doucement :

— Oui, je l'ai vue, elle ne part pas, et c'est elle qui m'envoie te le dire.

...Le fiacre roule. Mère m'emporte dans ses bras, comme un enfant. Elle m'étreint de toutes ses forces, et moi, je voudrais être plus près d'elle encore. Le bruit, la clarté, me font mal. Oh ! ne pas voir, ne pas entendre, ne pas penser surtout ! L'une de ses mains caresse mon front, et il me semble que cette main écarte de mon front la blessure de penser. L'avenue fuit, les rues passent, la ville me reprend et m'opprime, et je me fais plus petit entre les bras maternels. C'est par elle que je souffre, je le sais, ce sont ses prières qui ont eu raison de Geneviève, mais je ne lui en veux pas, car je n'ai plus qu'elle. Je redoute même son abandon, tellement j'ai besoin d'amour et de pitié, et tellement m'obsède l'impression qu'il n'y a qu'auprès d'une mère qu'on en trouve des réserves inépuisables...

...Nous sommes à la maison, dans sa chambre, et voilà que s'écoulent les heures affreuses. Je ne pense pas, mais je les entends, je les vois, ces heures ! elles sonnent, elles barrent le cadran de la pendule, et ce sont les mêmes qu'auraient marquées les horloges des garés, sur notre route, les mêmes qui eussent retenti aux clochers des villages. Alors je distingue nos deux silhouettes enlacées, nos gestes, nos baisers, la beauté des spectacles que nous contemplons. Vire, les collines du Cotentin, les échappées vers le golfe, Avranches, autant d'images clouées à mon cerveau.

Et aussitôt je pose une question quelconque, pour échapper à l'idée :

— Tu me savais donc à Saint-Jore ? tu avais deviné ?

— Tais-toi, me dit-elle... plus tard...

De nouveaux silences, puis d'autres épreuves. Mère m'apporte de quoi manger, et je songe au repas que nous eussions fait, Geneviève et moi, dans le compartiment. Et c'est l'arrivée à Pontorson, le trajet en voiture, le décor prodigieux de l'abbaye, le choix d'une chambre à mi-côte...

— Pourquoi as-tu été chez elle ?

— Ne causons pas, veux-tu, Pascal ?

Mais un rayon de lune illumine les rideaux de la fenêtre, et mon désespoir éclate.

— La lune, mère ! il aurait fait beau... ah ! comprends-tu, c'est toute ma vie... toute ma vie qui s'en va...

Elle m'attire dans ses bras, elle me berce, et chuchote avec une intuition touchante des seules paroles qui puissent me consoler :

— Pascal, il a fallu que je me mette à ses genoux pour l'empêcher de venir...

— Elle serait venue, n'est-ce pas ? lui dis-je avidement, j'en étais sûr, je n'ai pas douté d'elle un instant depuis hier... mais qui t'a avertie ? il n'y avait que Geneviève et moi qui savions...

— Ne m'interroge pas, là-dessus, Pascal, je peux te dire simplement qu'à dix heures j'étais auprès de Geneviève, qu'elle a fini par tout m'avouer, et que ce n'est qu'au dernier moment, devant mes larmes et mes prières, qu'elle a cédé. Mais elle a voulu que j'aie te chercher moi-même.

— Et tu n'as rien à me dire de sa part ?

— Voici ses derniers mots : « Vous lui direz que je ne l'ai jamais tant aimé et que je lui demande pardon... »

— Est-ce qu'elle pleurait ?

— Elle n'a pas cessé de pleurer.

...De la fièvre, des nuits de délire... Mère ne me quitte pas. Se repose-t-elle ? Mange-t-elle ? Je ne puis ouvrir les yeux sans la voir au bord de mon lit, et, aussitôt, coule le flot des questions.

— Pourquoi as-tu été chez Geneviève ? tu me savais donc à Saint-Jore ?... Alors vraiment elle m'aime toujours ?

— Elle t'aime plus que jamais.

— Tu en es persuadée ?

— Je te le jure, elle t'adore, elle me l'a dit... Mais tais-toi, mon Pascal, le médecin défend la moindre imprudence.

Elle me caresse, sa main rafraîchit mon front.

À l'ombre de ses yeux, je me rendors.

...Oh ! les brûlantes journées ! Dans l'obscurité des heures où se perdent, j'en ai la sensation atroce, mes dernières chances de salut, je m'éténue à joindre les unes aux autres les fugitives minutes arrachées au délire. Tout ce que j'amasse de lucidité, c'est pour réfléchir à Geneviève et préparer une question nouvelle. Infatigablement je marche vers mon but, titubant, me relevant, jamais découragé. Et ainsi mes demandes s'enchaînent péniblement, et je les fais à voix basse, tandis que ma volonté maintient de force, parmi la confusion de mon cerveau, l'idée qui se dérobe.

— Mère, Geneviève est-elle décidée à ne jamais partir ? Te l'a-t-elle promis, ou bien crois-tu que si je recommence une autre tentative, elle me suivra ?

Quelle angoisse sous mon air indifférent ! Mère ne répond point. Une rosée de sueur baigne mon corps.

— Pourquoi hésites-tu ? il faut que les choses soient bien établies, c'est définitif, n'est-ce pas ?

D'une voix ferme, elle prononce :

— Eh bien non, Geneviève s'est engagée pour l'avenir, mais je crois que tu peux faire d'elle ce que tu voudras... si tu persistes, elle te suivra.

— Est-ce vrai ? Ne me trompe-t-elle pas par compassion ? Pendant deux jours je m'acharne autour de ces quelques mots, je les retourne dans tous les sens, je tâche de me les assimiler, et j'insinue :

— Tu ne crains donc pas que je profite ?

— De quoi, Pascal ? (car elle n'a pas comme moi, depuis l'avant-veille, rongé obstinément la même pensée).

— De ce que tu m'as dit pour Geneviève ?

— Non, j'ai la certitude que tu renonceras à ton projet, et j'aime mieux agir franchement et m'adresser à ta raison. D'ailleurs toute solution qui ne viendra pas de toi sera passagère. C'est à toi de décider en dernier ressort.

— Et si je décide d'emmener Geneviève ?

— Eh bien, tu l'emmèneras, je ne m'y opposerai plus.

Elle ne me trompe pas, j'en suis sûr, et sa loyauté m'apparaît si haute que je lui embrasse la main, non pour la remercier du bien qu'elle me fait, mais en guise d'admiration et de respect.

... Je vais mieux cependant. Mère ne mesure plus la longueur de nos entretiens à la fièvre de mon regard, et je reprends où nous en sommes restés.

— Comment peux-tu dire que tu ne t'y opposeras plus ?

Elle m'observe attentivement. Je suis calme. Elle répond :

— J'ai tant souffert !

— Oui, tu as souffert autant par moi que je souffre par toi aujourd'hui.

— Oh ! je ne t'en ai jamais voulu, pas plus que tu ne m'en veux d'avoir retenu Geneviève. Nous avons agi tous les deux comme nous avons pu.

— En ce cas, ce que tu as fait contre moi, tu le referas, c'est inévitable.

— Non, Pascal, tu es libre, je te jure que je te laisserai libre.

— Pourquoi ?

— Parce que je reconnais que mon devoir a des limites, il s'arrête où commence ton droit.

— Mon droit !

— Oui, c'est moi qui parle ainsi ! c'est moi qui accorde des droits à ton amour ! Il y a longtemps déjà que je ne suis plus aussi convaincue, quoique ma conduite n'ait pas varié. Il y a longtemps que je ne t'accuse plus d'égoïsme ou de passion vulgaire, mais que je discerne le sentiment à la

fois irraisonné et réfléchi qui t'emporte. Du jour où je me suis expliqué le motif de tes actes, je ne les ai plus considérés comme des actes de fou ou de criminel. Plus tu agissais à l'encontre des principes qui me dirigent et que l'on t'a enseignés, à l'encontre aussi de tout ce que je sais de ton esprit juste, de ta nature douce et au fond timide, plus j'avais l'impression de quelque chose... de quelque chose que j'ignore... Ton existence si régulière en dehors de Geneviève, ton voyage dans le midi, la volonté qu'il t'a fallu, à toi, pour rester là-bas, tout cela me troublait. Et puis, ce projet de fuite a achevé de m'éclairer, j'ai eu la révélation de l'amour.

Sa voix se fit plus sourde, elle rougit, du moins me l'imaginai-je.

— Que veux-tu, j'ai vécu la vie d'une petite bourgeoise, moi, j'ai aimé ton père en toute simplicité, mais était-ce ce qu'on appelle l'amour ? Ce n'était pas comme toi, je m'en rends compte... L'amour, je le connaissais par les romans, et j'y croyais tout au plus comme à une aventure réservée à certains êtres d'un monde différent du nôtre, d'une espèce particulière. Mais l'autre matin, quand j'ai vu Geneviève, cette petite Geneviève qui a grandi sous mes yeux... Oh ! elle était pâle comme une morte, elle ne tenait pas debout en se préparant à cette fuite qui l'épouvante, et pourtant quelle résistance j'ai trouvée en elle ! Chaque fois que je prononçais ton nom, elle tressaillait de joie... Et toi, à la gare, l'expression de ta figure quand tu as su... ta détresse, cet air de martyr...

Penchée sur mon fauteuil, le visage animé, elle parlait avec une émotion profonde, moins en mère qui juge qu'en amie qui comprend, qui se souvient, et dont l'âme peut-être se voile d'un peu de mélancolie.

Elle chuchota :

— Oui, il y a là quelque chose de sacré, un droit à la révolte dans certains cas et devant certains obstacles. C'est un bonheur auquel on doit tenir beaucoup.

— Plus qu'à tout, mère, car il vaut mieux que tout.

— Oui, oui, aussi je te laisserai libre. En continuant de lutter, j'irais au delà de mon devoir.

— Alors, mère, tu m'excuseras si j'emmène Geneviève ?

— Cela ne sera pas, Pascal, de toi-même tu y renonceras.

— Y renoncer, pourquoi ?

— Parce que c'est fini.

Je me rappelle avoir baissé la tête sans un mot. Hélas ! ne le savais-je pas que c'était fini et que cette crise marquait le terme d'une époque ? Je me rappelle aussi le beau ciel bleu de ce jour-là, le goût de l'air que m'offre la fenêtre ouverte, et l'odeur ardente des vernis du Japon qui monte de la place. Oh ! toutes ces adorables sensations, si vaines maintenant !

Et mère insistait :

— Tu renonceras parce que Geneviève ne t'aime pas comme tu l'aimes. Elle t'aime autant, mais d'une autre façon, avec des scrupules, avec des remords, des restrictions, des peurs que tu n'as pas. En partant, tu ne sacrifies rien de toi, au contraire, car tu es fait pour être indépendant, et comme tu peux vivre au-dessus et en dehors des préjugés, il t'est permis de ne consulter que ton cœur. Geneviève n'est pas faite pour cela, elle. C'est une petite bourgeoise comme moi, que tu as exaltée, qui est capable momentanément d'échapper à sa vraie nature et de te suivre où tu la mènes, mais qui, en réalité, restera toujours l'esclave des mêmes préjugés. Si elle s'enfuit, ce n'est pas librement, en connaissance de cause, mais par entraînement, par soumission à ton autorité, par effroi de ta douleur, enfin par contrainte. Tu es excusable, dans l'excès de la souffrance et dans l'exaspération de ton amour, d'avoir passé outre une première fois. Tu serais coupable de recommencer.

— Cependant, mère...

— Interroge ta conscience, celle qui s'est formée en toi et sous tes yeux, celle dont je riais autrefois et que je suis toute prête à respecter. Remarque bien que je n'invoque ni tes devoirs envers moi, ni ceux de Geneviève envers son mari, ni aucun de tous ces devoirs de famille, de convenance, de religion, de société, auxquels je crois plus que jamais... non, je me place uniquement à ton point de vue, Tu as tous les droits sur toi-même, soit. As-tu tous les droits sur Geneviève ? As-tu le droit de lui imposer le sacrifice de sa vraie nature ? As-tu le droit de l'emmener malgré elle ?

— Malgré elle !

— Oui, malgré elle, l'expérience est facile : renonce à ton projet, et nous verrons si c'est Geneviève qui te demandera de partir. Bien plus,

abandonne-la, et je te réponds qu'elle ne fera pas un pas pour te revoir. Elle restera dans un coin, à pleurer et à attendre, elle sera horriblement malheureuse, mais le passé est là, l'éducation, l'habitude, le sens de ses instincts et de ses goûts.

— N'est-ce pas à moi de secouer tout cela ?

— Allons donc, tu sais bien que cela ne se change pas, et que vous n'êtes pas faits pour la même vie.

— On est toujours fait pour la même vie quand on s'aime.

— Tant que l'on s'aime, oui, mais après ? Après, tu continueras ta route, toi, comme si de rien n'était... et Geneviève ?

— Je l'aimerai toujours.

— Avec ton caractère, tu n'es pas encore d'âge à aimer toujours.

— Ah ! mère, lui dis-je, j'aimerais mieux que tout fût perdu et ne pas pouvoir agir. Tu m'as donné de l'espoir, et tu parles de ma raison et de ma conscience ! Suis-je en état de les écouter ?

— Quand les écouteras-tu, si tu ne les écoutes pas quand ton existence est en jeu ?

— Je n'ai pas la force de leur obéir.

— Tu n'auras pas la force non plus de leur désobéir.

Comme elle disait vrai, et que d'habileté en sa franchise ! En s'adressant à ce qu'il y avait de meilleur en moi, ne cherchait-elle pas à m'illusionner sur la noblesse des motifs qui pouvaient me décider ? La raison ! la conscience ! Hélas, si je cédaï, la lassitude ne suffirait-elle pas à expliquer ma capitulation ? Je le lui dis. Elle protesta.

— Tu te défies trop de toi, Pascal. Si tu cèdes, ce ne sera pas par suite d'un découragement qui n'est que momentané, ce sera par devoir. Est-ce que le mot t'effarouche ? as-tu honte de t'incliner devant un devoir ?

Elle tâchait de me communiquer cette fièvre d'immolation qui la brûlait, mais mon cœur saignait, j'étais trop meurtri pour consentir au sacrifice.

— Mère, que ferais-tu, si je m'en allais avec Geneviève ?

— Que tu t'en ailles seul ou avec Geneviève, ou bien que tu restes ici, cela ne change rien à la résolution irrévocable que j'ai prise : je quitte Saint-

Jore.

— Tu quittes Saint-Jore... pour cet été ?

— Pour toujours.

— Pour toujours !

Était-ce un moyen de m'influencer ? était-ce le désir d'alléger ma peine des tristesses de la solitude ? Je ne la comprenais point.

— Comment, Pascal, on me traite comme une pestiférée, on me salue à peine, la plupart de ces dames se sont détournées de moi, mes amies elles-mêmes évitent de se montrer en ma compagnie, on ne me rend pas mes visites, enfin c'est une petite guerre d'humiliations et d'affronts quotidiens, et tu trouves la situation tolérable ! Que veux-tu ? il ne me suffit pas d'être en paix avec moi, comme tu dis, j'ai besoin de l'estime de tous, et je ne peux plus vivre dans cette atmosphère de haine et de mépris. Il y a eu trop de scandales et on s'est trop occupé de nous, j'ai l'impression dans la rue d'être un objet de risée, je suis rouge, couverte de sueur, je deviens obséquieuse avec les fournisseurs, j'ai toujours l'air de m'excuser de ma présence, comme si j'étais en trop partout où je suis... Ah ! non, c'est fini, je ne peux pas...

Je l'embrassai désespérément :

— Tais-toi, ma pauvre mère, tu me déchires, mais c'est à moi de m'en aller... tiens, je renonce à Geneviève, je te le jure... je m'en vais... mon départ apaisera tout, et tu vivras tranquille.

— Ton départ n'apaisera rien, le monde ne désarme pas ainsi, et c'est de nous trois que l'on ne veut plus. Et puis, pourquoi ne pas le dire ? moi non plus, je ne veux plus d'eux. De ce côté-là aussi, j'ai compris bien des choses. Tout en te blâmant, j'étais écœurée de l'acharnement que l'on mettait contre toi, et j'ai vu souvent ce qu'il y a d'hypocrisie dans l'indignation des gens. Qu'ils te donnent tort, soit, ils ne sont pas tenus de connaître ce que tu vaux réellement, ils te jugent d'après ce qu'ils voient ou d'après ce qu'ils croient voir... Mais, moi, de quoi m'accuse-t-on, moi, qui me plaignais ouvertement de ta conduite ? Pourquoi s'en prendre à moi ? pourquoi des lettres anonymes sur ta sœur ? C'est infâme.

Elle disait cela, elle, si rigide et si tenace en ses vénération. J'aurais voulu, pour l'égaliser, renier à mon tour celles de mes idées qui la chagrinaient, et me soumettre à celles de ses convictions dont je m'étais éloigné. Comme elle avait dû souffrir pour parler ainsi ! Elle m'apparaissait sous un aspect de noblesse et de sérénité qui me déconcertait. Elle s'exprimait autrement, en un langage nouveau qu'elle n'eût pas employé jadis. Son âme s'était ouverte, son intelligence s'était élargie. Ah ! qui de nous deux avait évolué le plus vite vers plus de simplicité et vers plus de lumière !

— Voilà ta vie brisée, lui dis-je, tu vas quitter la ville où tu as vécu et rompre avec tout ton passé. Que de mal je t'ai fait ! Pourtant je ne me sens pas coupable.

— On peut faire du mal et n'être pas coupable. Tu n'as jamais obéi à rien de vil, tu as toujours été de bonne foi avec toi-même, aimant sincèrement, ne blessant les autres qu'à ton insu ou contre ton gré. Tu n'as pas d'orgueil ni de mauvaise volonté, tu cherches loyalement tes torts et tu les avoues sans fausse honte. N'aie pas de remords envers moi, Pascal, ce sont nos deux destinées qui allaient à l'encontre l'une de l'autre. La plus forte a vaincu, je ne me plains pas. De même, si tu t'es attiré la colère des gens, c'est moins ta faute que celle du milieu où tu es né. Je ne dis pas que les plus intelligents et les plus rebelles aux idées étroites de la province ne puissent y vivre sans choquer l'opinion, mais alors ils doivent vivre à l'écart, ou bien, s'ils se mêlent à la vie des autres, se taire et dissimuler. Ce n'était pas dans ta nature. Tu brûles toujours de te montrer tel que tu es, de dire ce que tu penses, et de manifester ton enthousiasme par tous les moyens. Or la province est ennemie de l'enthousiasme, elle trouve cela déplacé, ridicule et dangereux. En outre ce n'est pas par des idées seulement que ton indépendance s'est affirmée, c'est par des actes. Aimant de toute ton âme et te croyant aimé, il a fallu que tu agisses : dans une petite ville, le conflit était inévitable. Le monde défend ses traditions et ses règles, il a raison. Toi, tu as défendu ton amour, ton bonheur, ton existence... je ne sais pas comment te le reprocher... Cependant... Cependant...

— Peut-être, lui dis-je, exprimant sa pensée hésitante, peut-être les ai-je défendus avec trop de brutalité, on oublie trop que l'on n'est pas seul au monde, qu'il y a des êtres qui existent comme vous, et qui sont, eux aussi,

capables d'être heureux et malheureux. Notre droit au bonheur, je commence à le sentir, est limité par le droit des autres. limites changeantes et indécises que le devoir consiste justement à deviner.

— Voilà bien ce que je voulais te dire, Pascal, quand on jette des cailloux dans l'eau, cela fait des cercles qui se bousculent, et c'est le plus gros caillou qui l'emporte. Tu as été le plus gros, toi. Tu étais jeune, plein d'ardeur et d'exubérance, et tu as débordé de tous côtés, tu m'as brusquée, tu as entraîné Geneviève, Berthe et d'autres, tu as bousculé tout le monde. C'est là ta faute, Pascal.

— Pouvais-je l'éviter ?

— Certes. Je ne préciserai pas ce que tu aurais dû faire ou ne pas faire, mais il suffit d'avoir en soi la pensée constante que les autres ont les mêmes droits que nous, pour être sûr de ne pas aller au delà de nos droits personnels. Cette pensée, tu ne l'as pas eue.

— J'ai trop aimé, lui dis-je, cela vous aveugle. Si tu savais comme j'aime Geneviève !

— Je le sais, j'en étais jalouse.

— Ah ! m'écriai-je, si tu l'avoues, c'est que tu es certaine que tout est fini entre elle et moi ! Non, je ne veux pas, je ne la quitterai pas... vivre sans elle !... elle est ma vie depuis six ans... depuis toujours...

— Ta vie, Pascal ! est-ce que tu n'as pas d'autre ambition que de remplir ta vie avec l'amour d'une femme ?

— C'est le seul bonheur.

— Est-ce donc tout d'être heureux ? Laisse le passé et tourne-toi vers l'avenir, tu as beaucoup aimé, tu as connu des émotions violentes, tu as gagné en sensibilité, tu as des yeux qui voient mieux, une nature plus prompte à l'admiration, une âme désireuse de se perfectionner, un esprit capable de se passionner pour plus de choses et pour des choses plus belles : que cela ne te soit pas inutile. À d'autres points de vue, tu as perdu bien du temps qu'il te faut rattraper... Construis ton existence maintenant et ne t'attarde pas dans des ruines...

— Geneviève...

— Geneviève sera ton plus beau souvenir, tu auras connu un amour sans lassitude et sans fin ; vous n'aurez pas rompu, c'est le destin qui vous sépare. Tu la retrouveras toujours au fond de ton cœur, et tu retrouveras toujours au fond de ta conscience l'honnête action de ne pas l'avoir sacrifiée à ton bonheur d'un moment...

— Geneviève... un souvenir !

Mes larmes ne cessaient pas de couler, les larmes les plus amères que j'aie versées. Elles étaient de celles qui ne soulagent point, car nul espoir n'en pouvait tarir la source.

— Console-moi, suppliais-je, cette idée me rend fou... je voudrais être loin... être dans vingt ans...

— Alors, Pascal, tu renonces ?

— Pas de ce vilain mot, mère, je ne renonce pas... dire que j'ai été si heureux et que je pourrais l'être tant, si on me laissait ! et il faut abandonner tout, c'est horrible... je ne veux pas penser... protège-moi... ah ! il n'y a qu'ici, entre tes bras, que je sois bien... j'y resterai toujours.

— Mon chéri.

— Oui, ton chéri, c'est ainsi que Geneviève m'appelle, et ce n'est pas mal que tu dises comme elle... je l'aime bien profondément, tu sais, bien purement... nous en parlerons, n'est-ce pas ? vous vous écrierez...

XV

On fixa le départ au quatrième jour après cette explication. Mais, pour éviter les commentaires, il ne fut question que d'une absence de quelques mois. En octobre seulement, la nouvelle définitive serait officielle.

— À cette époque, je reviendrai à l'insu de tous, pensai-je, et je verrai Geneviève.

Subterfuge auquel j'essayais vainement d'accorder quelque crédit. La situation ne comportait que ces deux dénouements, la fuite avec Geneviève ou la séparation, je le savais, mais il reste tant d'espoir chez celui qui n'en a plus !

Si la douleur est une école de force et de vérité, elle nous déprime d'abord et fait de nous de véritables enfants. C'est à elle que je veux attribuer ma faiblesse relativement au mariage de Claire. Par une connivence où il entraît, chez moi du remords, chez mère une inquiétude confuse, nous n'avions point fait allusion à ce mariage. Il était conclu. Avant de céder, Claire m'avait écrit une fois encore pour implorer mon secours. Adressée à Nice, cette lettre ne m'y trouva plus. Sans réponse, elle consentit.

— Alors, il est trop tard, lui demandai-je ?

— Eh quoi, c'est une issue ! Si ma destinée n'est pas dans ce mariage, je serai du moins libre de la suivre le jour où elle m'apparaîtra... tandis qu'une jeune fille ne peut rien.

— À Paris, tu trouverais mieux que ce garçon.

— Non, étant donné les conditions où je vivrai, sous la surveillance de mère, ne connaissant que les gens qu'elle connaîtra, je ne trouverai pas mieux. J'imagine que je suis faite pour vivre seule, ou bien mon idéal de vie à deux est tellement difficile et suppose un être si intelligent, si respectueux de moi, que, pour le découvrir, il me faudrait des années d'indépendance, chercher sans repos, de tous côtés, et ne me rebuter d'aucune déception.

— Cela m'étonne que tu aies cédé.

— La mort de Catherine m’a brisée. Vois-tu, Pascal, tu as raison de croire au bonheur et d’affirmer qu’il est la loi de notre nature et que la souffrance n’est que l’exception, mais il y a des choses qui sont un obstacle insurmontable au bonheur, et la mort de ceux que l’on aime est la plus terrible. Et puis mère est là qui me presse, qui me supplie... elle a tellement peur d’un refus !

— Cependant elle voit bien que tu n’acceptes qu’à contre-cœur.

— Elle me dit que je l’aimerai, que je l’aime déjà. Elle n’a peut-être pas tort, c’est encore un tel chaos dans ma tête ! En tout cas j’essaierai loyalement. Si je me trompe, il sera toujours temps de m’affranchir.

— Oh ! Claire.

— Il est averti, il me connaît aussi bien que possible, je lui ai dévoilé mon caractère, mes goûts, mes rêves, mes espérances, ma façon d’envisager les choses, ma répugnance au rôle de ménagère ou d’esclave, le besoin évident que je sens en moi de me produire d’une façon ou d’une autre, la certitude que j’ai, s’il y a désaccord, d’être inflexible et de rompre sans plus de pitié pour lui que pour moi : rien ne l’effraye, il m’aime comme je suis et il accepte l’avenir que je lui ferai.

— Mais toi, m’écriai-je, tu ne devrais pas, non, tu ne devrais pas...

Elle me regarda anxieusement. Était-ce un appui que j’offrais à son désir de résistance ? Mes yeux se détournèrent. Je repris :

— Il faut que ce soit mère qui se rétracte.

— Oh ! Pascal, essaye, persuade-la.

J’essayai le jour même. Je m’engageai formellement vis-à-vis de mère à partir, et j’ajoutai :

— Donc c’est entendu, le passé est aboli, nous coupons tous les liens qui nous rattachent à Saint-Jore. Eh bien, pourquoi Claire ne bénéficie-t-elle pas également de ce départ ? Son mariage n’est que la conséquence du passé, une concession au monde d’ici et à ses idées. De la façon dont il se présente et dont elle s’y résoud, il est fatal que cela tournera mal. Ne crois-tu pas que tu devrais tenir compte davantage de la nature de Claire ? Elle est si peu faite pour l’avenir qu’on lui impose et si bien faite pour celui, quel qu’il soit, que lui indiqueront ses préférences.

— Ses préférences, s'écria mère vivement, mais je les ai devinées ! Te figures-tu que je ne soupçonne pas les rêves de ta sœur ? C'est justement cela qu'il faut empêcher.

J'insistai encore. À quoi bon ? Elle avait pu, en ce qui me concernait, élargir le cercle restreint de ses principes et m'accorder par intelligence certains droits que repoussait sa conscience : pouvait-elle admettre de pareils privilèges en faveur de Claire ? Nulle perspective n'est plus affreuse pour une mère, que de craindre chez sa fille la moindre dérogation à la règle sacrée du mariage. Et moi-même, moi-même avais-je plaidé près d'elle la cause de ma sœur avec le ferme propos de la convaincre ? J'étais si affaibli ! Peut-être y avait-il là un devoir à remplir, mais un autre plus distinct, plus personnel, m'absorbait, et c'est tout au plus si j'avais le courage de le regarder en face, celui-là : allais-je renoncer à Geneviève ?

Renoncer... ce mot m'inspirait de l'aversion. Combien j'aurais préféré qu'elle me fût irrévocablement ravie à cette possibilité de n'y point renoncer qui me tenterait jusqu'au dernier moment, Certes, après tant de vains assauts, tant de victoires infructueuses sur la ville, sur Philippe, sur mère, sur Berthe, sur Geneviève elle-même, après tant de désastres, une extrême fatigue m'inclinait à l'abandon et supprimait en partie la violence du combat. Mais qu'une image se dessinât en moi, qu'un nom s'évoquât, que des souvenirs de baisers fissent frémir mes lèvres, et la perspective d'un effort suprême me semblait sur-le-champ aussi simple que si je n'avais jamais échoué.

— Elle m'attend, me disais-je, une ruse quelconque attirera Philippe dehors, j'entre, je monte, elle est là. « Viens, ma chérie... » elle se lève et nous partons.

Je n'en avais pas le droit.

Quand le cerveau est las, les mots prennent une valeur exceptionnelle, et nous nous y attachons comme à des protecteurs ou les repoussons comme des ennemis. Parler de renoncement m'était odieux, j'éprouvais au contraire un grand calme à énoncer cette formule : « Je n'ai pas le droit. » Cela contenait tout et me dispensait de réfléchir.

Et je me suis traîné le long des heures, ployant sous cette lourde idée du devoir qui pesait sur moi. Si je me refusais à la raisonner, du moins avais-je

la sensation de tout ce qu'elle représente par instants de formidable et de solennel. Dans l'ombre et dans le tumulte, cette chose mystérieuse qu'est la conscience, si troublante quand elle s'oppose à nos instincts, m'ordonnait le sacrifice, et je n'essayais pas de ne point l'entendre. Formée librement, celle-là, au cours de mes épreuves et de mes joies, avec la substance des événements, avec la notion de mes erreurs et l'intuition de mes qualités, elle n'était pas la voix insipide qui articule mécaniquement des arrêts immuables. Elle était ma voix elle-même. Elle usait de mon langage et de mes arguments, et je l'écoutais comme une personne amie.

— N'emmène pas Geneviève, Pascal, tu n'en as pas le droit.

Et c'étaient ainsi des rêveries silencieuses, se dénouant en sanglots :

— Ma chérie, mon aimée, tout est fini, nous n'avons pas le droit.

La veille du dernier jour, un peu de résignation se mêla pourtant à ma détresse. C'est un piège de notre nature que cette émotion faite d'orgueil et de pureté que le sacrifice éveille en nous, mais c'est aussi l'unique compensation. La souffrance adoucit elle-même les blessures qu'elle nous cause... sinon pourrions-nous tant souffrir ?

Je me promenai dans les rues, très calme et très triste, sans aucune de ces pensées de lutte, de triomphe et de déroute, qui m'obsédaient jadis. Le monde avait combattu pour ses préjugés, moi pour mon bonheur, et je n'aurais su dire qui l'emportait, puisque, n'ayant pas accepté sa domination, je me heurtais cependant aux principes qu'il avait élevés dans l'âme de Geneviève, et puisque, pouvant les vaincre, je m'arrêtais devant cet obstacle si fragile. Les gens ne se présentaient plus comme mes ennemis, mais comme autant d'êtres décrivant autour de moi des lignes qu'il ne m'était pas permis de franchir. Selon l'expression de mère, chacun d'eux se trouvait au centre d'un cercle qui ne tendait qu'à s'élargir et qui n'avait d'autres limites dans l'espace que l'expansion de chacun. Ces limites, le rôle de la conscience est de les discerner, et le sens du bonheur consiste à ne pouvoir être heureux qu'autant que l'on n'empiète point sur le bonheur des autres.

J'éprouvai du respect pour eux tous. Ils ne valaient pas moins que moi. Que signifiait la petite supériorité de cœur ou d'esprit que je m'arrogeais jusqu'ici ? Un peu plus de tolérance, un peu plus de générosité, un peu plus d'enthousiasme, un peu plus d'idéal, ce sont des différences si minimes en

comparaison de l'énorme bonté qui devrait nous soulever ! On est ce que l'on peut, et ce que nous sommes ne change rien à nos droits. D'ailleurs les plus impassibles ne sont-ils pas capables d'héroïsme et d'abnégation ?

— Aimons-nous, avais-je envie de leur dire, je vous respecte en l'honneur de mère qui est des vôtres, et qui m'a montré à quelle hauteur la tendresse et le chagrin peuvent élever une âme que son passé n'avait habituée qu'aux devoirs les plus ordinaires, et je respecte vos préjugés parce que mère les partage, elle si honnête et si grave. Et puis pourquoi ne pas les admettre en vous, alors que je les admetts en Geneviève au point de leur immoler mon plus cher désir ?

Je fis des pèlerinages aux lieux de mes misères comme à ceux de mes félicités, et les uns ne me rappelaient pas des souvenirs moins adorables que les autres. Voici le Clos-Guillaume, voici la maison de Berthe, voici le porche où je me suis blotti durant des jours dans l'attente de Geneviève, voici l'église devant laquelle j'ai mis la main sur son épaule, en maître, le trajet que nous avons suivi, la rue des Arbustes, et voici la chambre où je l'ai possédée... Oh ! cette chambre... ce lit !... c'est là, entre ces murs... la même lampe est sur la cheminée, la glace reflète les mêmes objets, le même fauteuil, les mêmes rideaux... Je me suis agenouillé, et j'ai prié Geneviève.

Mère me dit au retour :

— Comme tu es pâle, Pascal, tu n'es pas souffrant ?

— Non, mais nous aurions dû partir aujourd'hui... quatre jours, c'est trop long.

Je restai le soir avec Claire. La première étape de notre jeunesse s'achevait dans l'amertume et dans le deuil. J'étais malheureux, elle prévoyait qu'elle ne serait point heureuse, et nous ne pouvions ni nous consoler ni nous épargner le moindre mal. Cependant la vie nous avait unis, et cela nous parut bon.

Je regardais à travers les vitres. La place commençait à s'allumer, et les vitrines éclairaient les gros piliers des arcades. Une marchande de plaisirs, un commissionnaire, montaient la garde autour de la statue. Un vieil aveugle remuait une sébille. Spectacles familiers ! Ils avaient occupé mes yeux d'enfant, mes yeux d'adolescent, et je ne les verrais plus.

— Quelle horreur de s'en aller, m'écriai-je !

— Si ce n'était pas, dit Claire, pour aller vers quelque chose de pire, je serais enchantée... et quand même je suis contente, il n'y a pas que Saint-Jore.

Elle ne subissait point mon trouble, le lieu de ses joies et de ses peines étant en elle, et les conditions de décor et d'habitude ne l'influençant guère.

— Oui, pour toi, lui dis-je, et, de fait, on n'a pas l'impression que tu puisses prendre racine ici ni même quelque part ; mais pour moi il n'y a que Saint-Jore, je ne conçois pas d'existence en dehors de Saint-Jore, et de ses maisons, et de l'air qu'on y respire.

— Et de ses habitants ? :

— Oui, de ses habitants. Je les aime comme tout ce qui a fait partie de moi. Ils sont un peu mon passé, et ce passé est merveilleux. Cela m'afflige de songer qu'ils ne m'aiment pas et qu'ils ne me comprendront jamais. Pourtant je vaux que l'on m'aime.

J'étais convaincu. Il me semblait tellement qu'en renonçant à Geneviève j'acquerrais des droits à la sympathie et à l'admiration de tous !

— Tu es peu logique, me dit Claire, tu méprises l'opinion des autres, et tu souffres de ce qu'elle t'est contraire.

— Pourquoi me juge-t-on autrement que je ne suis ?

— Que t'importe ?

— Alors cela ne t'agace pas, toi, d'être méconnue ? Si tu apprenais que l'on t'accuse d'avoir eu des amants ou de te marier par intérêt, tu n'en serais pas irritée ?

— Ma foi non, quelle drôle d'idée !

— Tu as raison, c'est idiot, seulement il peut se présenter un cas, comme le mien, où l'on subit si cruellement la puissance de cette opinion qu'on voudrait l'avoir pour soi. Notre bonheur en dépend bien souvent.

— N'ayons de bonheur que celui qui est en dehors de son atteinte.

— Il n'y en a pas. Notre destinée ne peut jamais s'affranchir entièrement du contrôle des autres, même de leur bonne volonté.

Elle hocha la tête.

— Tu crois ? pas moi... non, il ne me semble pas que l'on doive jamais accepter leur contrôle, et notre destinée doit être assez forte pour se passer de leur bonne volonté.

— Si elle ne l'est pas ?

— Tant pis.

— J'ai peur pour toi, lui dis-je, la sentant résolue à ce point. Si la vie ne t'assouplit pas, tu risques d'être brisée ou du moins retardée... En tout cas, c'est multiplier les obstacles... Je le sais par moi et bien amèrement.

— Tu manques d'orgueil, Pascal.

— Oh ! mon orgueil, ma dignité, ce que ça m'est égal, m'écriai-je avec désespoir, est-ce que cela compte devant le bonheur ? est-ce que cela vaut une seule larme ? Si je pouvais renier toutes mes bravades, toutes mes théories, tous mes enthousiasmes, faire toutes les concessions, devenir comme les jeunes gens d'ici, vivre en apparence comme eux, je n'hésiterais pas, je ne demande qu'à être lâche... Mais que je voie Geneviève, qu'on me laisse mon bonheur... Je suis si heureux quand je suis heureux !

— Reste donc, me dit Claire, au fond il n'y a rien qui t'oblige irrévocablement à partir.

— Rien, et pourtant il n'est pas possible que je reste.

Elle se tut. Je me mis à ranger les tiroirs de ma table, un entre autres, où j'avais coutume, au retour de mes rendez-vous, de jeter pêle-mêle les souvenirs qui se rapportaient à Geneviève, des fleurs, des mèches de cheveux, des bouts de ruban, des morceaux de dentelle. Une à une j'examinai ces précieuses reliques, histoire puérile de mon amour. Une seule lettre s'y trouvait, écrite par elle un matin d'affolement. Je la relus, j'en baisai les lignes. Puis ce furent deux sachets, un portrait — je n'osai le regarder — un mouchoir, une petite boîte et, soudain, une clef... une grosse clef couverte de rouille, et tout de suite, je me rappelai : quinze jours auparavant, lors de notre dernière entrevue et de la promesse de Geneviève, sortant du dépôt par les magasins de réserve, j'avais emporté cette clef.

Me targuer à ce sujet d'un débat intérieur, si court fût-il, serait un mensonge, car je n'hésitai pas un instant : je pris mon chapeau, chaussai des poutres de feutre et descendis.

Quels étaient mon plan et mon but ? Avais-je l'espoir de rejoindre Geneviève ? Avais-je l'intention d'exiger qu'elle me suivit, ou simplement le besoin irrésistible de la voir ? Je ne le savais pas, et je ne le sais pas, mais je me rappelle avoir ri, dans ma course, en pensant aux obstacles qui chercheraient à m'arrêter. Comme je les renverserais !

Un seul était à craindre : que les employés ne se fussent avisés de la disparition de cette clef et n'eussent remis les verrous. Mais la chance me favorisa. J'entrai.

Lentement, afin que nul choc ne trahît ma présence, sans oser me servir d'allumettes, tâtant les ballots de marchandises, me cognant à des colonnes de fer, je réussis, après bien des pas inutiles, à traverser les magasins. Deux portes me séparaient du vestibule, celles qui fermaient le bureau de Philippe d'un côté et de l'autre. Que de temps il me fallut pour les ouvrir et pour éviter le grincement des gonds ! Et que de temps aussi, et que de précautions, pour chacune des vingt-deux marches de l'escalier ! Point de tapis et la plupart craquaient. Je voulus m'aider de la rampe : mal assujettie, elle s'ébranla avec un bruit qui monta jusqu'au haut de la cage sonore. Cependant, plus que tout, j'entendais le vacarme de mon cœur.

Sur le palier, la prudence me commandant un peu de repos, je m'assis. Mais le silence était tellement profond qu'à la fin les bonds de mon cœur m'exaspérèrent. Je les réprimai opiniâtrement, il continua, puis s'apaisa, puis ne battit plus. Alors je fus incapable de me relever, mes jambes refusaient cet effort, et je dus me traîner vers la chambre de Geneviève. J'en connaissais l'emplacement exact, à gauche. Celle de Philippe se trouvait plus loin, à droite, et après un coude que formait le couloir.

Mes mains interrogeaient les plinthes. J'approchais. Un vide annonça le renforcement d'une porte, en même temps m'arrivait l'odeur de Geneviève. Je tendis le bras, je saisis la poignée, et, d'un mouvement imperceptible, je la tournai. Le battant résista. J'essayai de nouveau... vainement.

C'était trop naturel pour que j'en fusse découragé. Je frappai légèrement, puis, n'ayant rien entendu, un peu plus fort, et plus fort encore. Il y eut un soupir et un froissement de draps. Je murmurai, la bouche collée à la serrure.

— Geneviève, c'est moi, c'est moi, Pascal.

Pas un bruit. Pourtant, je ne doutais pas que mon appel ne lui fût parvenu. Je haussai le ton, néanmoins.

— C'est moi Pascal, ouvrez vite.

Pas un bruit. Je la devinai, à moitié sortie de son lit, haletante d'effroi. Mon Dieu, mon Dieu, est-ce qu'elle ne m'ouvrirait point ? La colère me souleva, je secouai la porte avec l'envie folle de la démolir à grands coups de poing et, comptant sur sa peur du scandale, c'est à peine si j'assourdissais le son de ma voix.

— Ouvre donc, Geneviève, tu me connais cependant, crois-tu que je céderai ?

Elle n'ouvrirait pas ! j'en étais sûr maintenant, et ce fut un écroulement de tout mon être et de toute ma vie. Je souffris, comme si je n'avais pas soupçonné une seconde que je pusse la perdre. Elle était à trois pas de moi, rien ne nous séparait, elle n'avait qu'à tourner une clef, et je la verrais, et je presserais son corps nu ! Mais tant de choses la réduisaient à l'inaction ! Et moi-même, qui m'empêchait de me ruer sur ces planches, de les briser et d'emporter Geneviève ?

Je retombai à terre. Cette fois l'espoir me quitta sans retour. Mes lèvres embrassaient le seuil de sa chambre, et je la suppliais si bas qu'elle ne devait même point distinguer le souffle de mes paroles.

— Ouvre-moi, je t'en prie, n'aie pas peur, je voudrais seulement te voir... ne me refuse pas, ma chérie, aie pitié...

Je ne dis plus rien. Geneviève ne bougeait pas. Nous sommes restés là longtemps, l'un et l'autre immobiles, l'un et l'autre impuissants à supprimer à le frêle obstacle qui nous divisait. Nous le voulions de toute l'ardeur de notre amour et de toute notre révolte, et les scrupules qui m'enchaînaient depuis plusieurs jours avaient bien peu de consistance, et Geneviève était bien soumise à ma volonté, et nous nous aimions autant que l'on peut s'aimer. Pourtant la mince cloison était plus forte que nous. Des éléments invisibles la rendaient aussi dure qu'une porte de fer. Nos ongles pouvaient y saigner et nos désirs l'ébranler, elle ne céderait pas. Elle était de celles contre qui se brise le bonheur.

La vie nous séparait, j'en avais la sensation palpable. Après le jugement de ma conscience, c'étaient les choses qui me prouvaient le désaccord de

nos destinées.

Je pleurai silencieusement. Mes larmes coulaient sur le seuil de sa chambre, et ma bouche s'y attachait. Geneviève pleurait, elle aussi.

...Un bruit de pas, une clarté subite, puis la vision de Philippe s'abattant sur moi... l'obscurité dans le couloir et, par terre, contre la porte, une lutte brutale, acharnée... mes bras se raidissent, son corps m'étouffe, un gémissement rauque s'échappe de son gosier... Il me tient à la gorge... un moment je résiste, et puis soudain, je m'abandonne... Qu'il m'écrase, qu'il me tue... cela m'est égal...

Son étreinte s'est desserrée. Je ne l'entends plus, mais je le sais près de moi. Il est debout, appuyé au mur. Chez Geneviève, toujours le silence.

D'interminables minutes s'écoulaient, sans que je me décide à faire un mouvement ou à prononcer un mot. N'est-ce pas à lui de parler ou d'agir ? À travers l'obscurité, je le regarde et il me regarde. Comme il me hait ! Je la sens, sa haine, lourde comme l'ombre.

À la fin, il me dit :

— Viens.

Et il me conduit dans sa chambre.

Oublierai-je jamais le bouleversement de ses traits ? Aucun d'eux ne paraissait à sa place ordinaire, et les miens devaient être également convulsés, car, dès qu'il me vit à la lumière de la lampe, il y eut moins de haine en son regard.

Mes yeux l'importunant, je les détournai, mais, jusqu'à la fin de l'entrevue, je ne cessai d'avoir l'impression de son embarras. Il était gêné de son accoutrement de nuit, de son foulard rouge et jaune, de son pantalon de flanelle, de sa chemise à laquelle manquait un bouton, gêné dans ses attitudes, qu'il marchât ou qu'il s'assît, gêné du son de sa voix.

J'attendais. Qu'allait-il me dire ? S'étant arrêté devant moi, il hésita, prit ma main, la lâcha brusquement, puis me jeta cette question :

— Tu es son amant, n'est-ce pas ?

— Non, lui dis-je.

Il me crut immédiatement, tellement il souhaitait que ce fût la vérité. Ma réponse ne lui laissa aucun doute.

— En effet, si tu étais son amant, elle t'aurait ouvert, dit-il, se donnant une explication dont la psychologie convenait à son état d'esprit.

Sa confiance mit un peu de paix entre nous, et un besoin vague d'épanchement. Philippe y succomba en partie, dans l'excès de sa misère, et, baissant la tête, balbutia :

— Sa porte est fermée pour toi comme pour moi... chaque soir je frappe, elle ne m'ouvre pas non plus...

L'étrange aveu ! de quel abattement il était l'indice et de quelle âme blessée ! Il répéta :

— Elle ne m'ouvre pas non plus... seulement elle t'aime, toi...

Je ne protestai pas. Je pouvais, par égard ! — mon instinct me conseillant plutôt de le braver — je pouvais renier nos caresses, mais non point notre amour. D'ailleurs, il reprit vivement :

— Tu ne dis rien ? tant mieux, je préfère cela... si tu avais menti, je n'aurais plus cru ce que tu m'as dit tout à l'heure.

Et il insista, pour bien marquer le terrain conquis :

— ... Ce que tu m'as dit tout à l'heure... tu sais ?... que tu n'étais pas son amant...

Fut-ce la crainte du ridicule, une pensée cruelle qui ranima son courroux ? Il cassa des objets sur la cheminée, renversa une chaise, et me demanda d'une voix menaçante :

— Pourquoi es-tu venu ? pour la voir ? pour l'emmener ?

— Je ne sais pas.

— C'est la seconde fois en quinze jours... tu ne peux donc pas la laisser ?... Cependant tu avais promis à ta mère de partir... ta mère s'y est engagée envers moi... encore hier.

— Ah ! mère s'est engagée, vous la voyez donc, Philippe ?

— Ah ! ça, t'imagines-tu que j'étais aveugle et que j'assistais tranquillement à ce qui se passait dans mon intérieur ? Alors toute ma patience, ce serait pour tes beaux yeux ? Et tout à l'heure, dans le couloir, si

je ne t'ai pas étranglé, et maintenant si j'ai le courage de te parler et de te voir, ce serait parce que tu es Monsieur Pascal. Ah ! mon garçon, s'il n'y avait que toi ! mais voilà... voilà...

Il s'apaisa tout d'un coup et sa voix s'émut :

— Il y a ta mère, ta sainte femme de mère, et pour elle je ne sais pas ce que je ferais. Si je suis quelque chose à Saint-Jore, si j'ai une position, du crédit sur la place, de l'importance, de la considération, c'est grâce à elle ! Sans elle, je restais le contremaître de Bellefeuille, un ouvrier presque... Alors, tu comprends, c'est pour elle que j'ai tout supporté... Toi, je te déteste... et puis non, je ne te déteste pas... tu es son fils.

Jusqu'ici je m'étais tenu debout contre la table, les bras croisés, arrogant malgré moi... Je m'assis à ses côtés et lui dis :

— Moi aussi, Philippe, je l'aime bien.

— Oui, tu l'aimes bien... c'est encore une raison qui me retenait... et les choses se sont compliquées... Ah ! mon existence depuis deux ans ! Si je n'avais pas eu constamment la pensée de ta mère !

Il se leva et tira d'un meuble une liasse de papiers :

— Tiens, examine ce tas d'ordures, rien que des lettres anonymes, il y en a qui datent de trois ans. Je les lisais d'abord, et puis plus tard, dès que j'en reconnaissais une, je la jetais là-dedans... Pourquoi même les ai-je gardées ? Et tous les gens qui brûlaient de m'avertir, qui me faisaient des allusions... Ah ! ce que j'y coupais court, aux avis charitables ? Est-ce que je ne savais pas ? Est-ce que la façon dont Geneviève était avec moi ne m'apprenait pas tout, au fur et à mesure... Elle a tellement changé, Geneviève !... c'est une autre femme... Nous sommes deux ennemis maintenant, et j'ai lutté contre elle de tout mon pouvoir, mais que faire ?... Je me disais : « M^{me} Devrieux voit tout ce que je vois, et même davantage... elle en souffre autant... et elle se tait... je n'ai donc qu'à me taire. » Et puis elle est venue, il y a deux mois, pendant ton séjour à Nice, nous en avons causé, et elle m'a dit : « S'il revient, Philippe, je vous promets que c'est moi qui partirai. » Et un soir, j'ai su que tu étais venu ici, j'ai deviné que Geneviève se préparait à te suivre. Alors je m'en suis remis à ta mère, c'est elle qui a agi et qui a sauvé Geneviève une première fois...

Comme il souffrait aussi, par ma faute, celui-là, et comme il m'apparaissait différent de l'image que je m'en faisais, plus indulgent, plus sensible, tout près de la bonté et de la simplicité. Certes il ne se rendait pas un compte exact des motifs qui l'avaient gouverné, et sa gratitude et son admiration pour mère ne suffisaient pas à expliquer sa patience. Il y avait là de la faiblesse humaine, un peu de lâcheté, la peur du scandale, et ce recul éperdu des maris devant l'atroce vérité. Mais quelle mélancolie touchante en son illusion ! Quel sens du respect et du dévouement ! Quelle délicatesse de cœur envers celle qui l'avait protégé ! Même en ce moment douloureux, il se la rappelait à travers moi. Je n'étais plus le rival exécré qui lui avait volé l'affection de sa femme, j'étais le fils de M^{me} Devrieux, je gardais à ses yeux un certain prestige, et, malgré lui peut-être, il me parlait comme il devait parler à sa bienfaitrice, avec un abandon presque ingénu, m'avouant son chagrin, me montrant les plaies de son âme.

Je sentis tout cela sans me l'exprimer et, bien que je ne lui reconnusse aucun droit sur Geneviève et que nul remords ne m'agitât, sa peine me fut lourde et la mienne s'en accrut.

— Oh ! Philippe, Philippe, balbutiai-je, plein de pitié pour nous deux.

J'aurais voulu presser sa main et lui dire des mots qui nous unissent. Je palpiais de tendresse et de sincérité. Il murmura :

— Tu vas t'en aller de Saint-Jore, n'est-ce pas ?

Hélas ! pourquoi prenait-il cet air humble ? Ne voyait-il point que j'étais prêt à obéir, que je voulais obéir, et qu'il fallait me chasser plutôt que de me contraindre à décider moi-même sur ma destinée, sur la sienne, sur celle de mère, sur celle de Geneviève ? Mais non, il attendait. C'était à moi de consentir à la souffrance et de libérer tous ces êtres chéris du joug pesant dont les écrasait l'épanouissement implacable de ma jeunesse, ou bien de réclamer Geneviève et d'imposer les droits de mon bonheur.

Obstinément je me mis à chercher un parti qui fût à la fois conforme à mon devoir, à mes désirs et aux désirs de Philippe. À quoi bon ? Les réflexions confuses qui s'ébauchaient en moi, aboutissaient toutes à la même conclusion égoïste, sans que nul argument réclamât le sacrifice. En paroles tumultueuses mais évidentes, je ne recevais de ma raison que l'ordre de résister, d'être logique avec moi, et de ne point abandonner, au

moment de la réaliser, l'œuvre poursuivie à travers tant de vicissitudes. Et que de conseils analogues m'arrivaient du fond de mon être, de mes instincts et de mes goûts, de mes sens et de mon imagination !

— Tu vas t'en aller, n'est-ce pas ? répéta Philippe.

Je frissonnai de sympathie, et je le regardai comme je ne l'avais jamais regardé. Oh ! ces tempes flétries ! Chacune des rides qui les sillonnaient, c'était moi qui l'avais creusée, de même que telle exigence de ma passion avait décoloré ces cheveux, plissé ces paupières et voûté ces épaules. Mon pauvre Philippe ! Toute l'histoire de mon bonheur était inscrite sur son visage en blessures et en tristesses. Et je me rendis compte qu'il y avait là, sous mes yeux, un homme que je martyrisais depuis des années et dont l'existence dépendait de la mienne, que cet homme en outre était un ami de ma mère, un témoin de mon enfance, et qu'il était, révélation imprévue, bon, tolérant, capable de noblesse, soumis à des idées de reconnaissance et de dévouement. Et puis, pour avoir droit à mes égards, ne suffisait-il point qu'il fût un de mes semblables ?

Sur la grand'route les jeunes, les forts, les audacieux, les enthousiastes, marchent en riant et en chantant, les yeux levés au ciel ou ravis par la beauté des spectacles. Le chemin est libre, l'horizon désert. Et ils ne voient point ceux qu'entraîne leur course impétueuse, et qui chancellent à leur suite comme s'il ne restait plus d'air à respirer ni de lumière pour se diriger. C'est le cortège inévitable, la troupe d'esclaves et de rois enchaînés qui suivait le char du triomphe. Le bonheur est une conquête. Il ne s'établit point sans quelque injustice, sans abus ni violence, ou du moins sans empiétement. Soyons donc attentifs en notre félicité. Plus nous sommes heureux, et plus il nous faut agir comme si nous ne l'étions pas, nous soucier du chemin que nous parcourons, et jeter autour de nous des regards clairvoyants. Celui qui est au soleil doit veiller à ce que son ombre ne vole à personne le bienfait d'un seul rayon.

— Pascal, tu vas t'en aller, n'est-ce pas ? reedit encore Philippe d'une voix anxieuse.

— Oui, m'écriai-je éperdu d'amour, oui, demain, je partirai demain.

— Tu ne chercheras jamais à revoir Geneviève ?

— Jamais.

— Jure-le sur la tête de ta mère.

— Sur la tête de ma mère.

C'était fini. Un flot de bonté avait emporté les dernières résistances de mes instincts. Ce qu'il peut y avoir en moi d'aspirations généreuses avait prévalu contre les conseils équivoques de ma raison. J'en éprouvai du contentement et un peu d'orgueil.

Après un silence, il me dit du ton d'un ami :

— Tu fais bien de partir, ta place n'est pas à Saint-Jore.

Il ne m'avait adressé aucun reproche. Pourquoi nous était-il défendu de nous donner la main et d'être affectueux ? Sûrement, si cela eût été admissible, c'est moi, oui, c'est moi qui eus pleuré dans ses bras, et c'est lui qui m'eût consolé ; car, en vérité, depuis le serment que je venais de faire, il n'y avait plus entre nous d'autre souffrance que ma souffrance, et il la partageait, oublieux de la sienne.

Il se leva et prit la lampe.

— Je vais te conduire, Pascal.

Il eut tort de montrer tant de hâte et de me mettre en demeure d'accomplir ma promesse, avant que j'eusse le temps de m'y accoutumer et, peut-être aussi, de me réjouir en face de lui de la petite supériorité où vous hausse le sacrifice.

Il insista :

— Eh bien, Pascal ?

Un sursaut de rancune et d'effroi me fit répondre :

— Eh quoi ! vous pouvez bien patienter un moment ; n'avons-nous pas toute la nuit ? D'ailleurs il y a une condition, je ne partirai pas sans dire adieu à M^{me} Darzas.

— Mais tu es fou !

— Nullement... c'est une condition toute naturelle, et je n'y renoncerais pour rien au monde, c'est bien le moins.

— Alors... alors... tu veux ?...

Oh ! la désolation de son visage ! Ma colère méchante se dissipa aussitôt, mais j'avais entrevu la possibilité de cette joie suprême, et je prononçai tout bas, un peu gêné :

— Je veux la voir... il est juste que je lui dise adieu.

— Eh bien, non, proféra-t-il en frappant la table du poing, eh bien non, eh bien non, tu ne la verras pas, je refuse.

Des heures lourdes s'appesantirent sur nous. Ni l'un ni l'autre n'étions disposés à céder. Philippe se promenait, s'asseyait, se remettait en marche avec des gestes nerveux. Moi, je ne lâchais pas prise, cramponné à mon espoir comme à une épave inattendue. La scène se précisait : en longs vêtements blancs, terrifiante de pâleur, Geneviève ouvrait la porte : « Adieu, lui disais-je, adieu, nous ne nous verrons plus, adieu. » Et nos regards et nos mains et nos âmes s'uniraient pour la vie. Était-ce vraiment se séparer que de se séparer avec le souvenir d'une telle vision ?

La lampe s'éteignit, tandis que l'aube s'essayait aux fenêtres. Des bruits animèrent la ville.

Enfin il me dit :

— Tu le veux ? Si je refuse, tu restes à Saint-Jore, n'est-ce pas ?

— Je vous demande pardon, Philippe, mais il faut que cela soit, c'est juste.

Sa rage fut telle que je me préparai à une nouvelle attaque. Mais il réussit à se contenir.

— Soit, viens.

Il me précéda le long du couloir en me faisant signe d'assourdir le bruit de mes pas, par crainte des domestiques. Lui, il n'avancait qu'avec les plus grandes précautions, ce qui l'obligeait à prendre, alternativement sur un pied et sur l'autre, des attitudes d'équilibriste. C'était ridicule et navrant, et j'en eus honte pour moi plus encore que pour lui. Quelle humiliation je lui imposais par mon entêtement de bonheur, et à quel prix lui vendais-je maintenant, comme une marchandise, mon élan de bonté ?

Il s'arrêta. Je tremblais d'angoisse et de froid.

— Frappe, dit-il d'une voix indistincte, avertis que c'est toi.

Il s'appuyait au mur, et je devinais ses jambes molles, son cœur aussi torturé que le mien. Mon Dieu, mon Dieu, comme tout cela me parut horrible ! Et Geneviève qui était là, à genoux, derrière cette porte, et qui sanglotait ! Allais-je renoncer à la voir une dernière fois, ma chérie ? Fallait-il commencer l'épreuve dès cet instant même, et me sacrifier déjà pour épargner un autre ?

— Il n'y a pas de temps à perdre, balbutia-t-il, les employés vont arriver... frappe donc...

J'effleurai le battant et je voulus appeler Geneviève, mais à l'aide de quelles paroles ? De quel nom la désigner en présence de son mari ?

Je me retournai. Il ne bougeait pas. À la lueur oblique d'une fenêtre, je discernai sa face livide.

Alors je lui dis :

— Allons-nous-en, Philippe.

Il resta un moment confondu, puis il me regarda très doucement. Je lui tendis la main, il la prit entre les siennes et bégaya quelques mots.

— Allons-nous-en, lui dis-je encore, d'un ton plus ferme.

Et cette fois ce fut moi qui le précédai.

« Geneviève... Geneviève, murmurais-je. » À chaque pas et sur chaque marche de l'escalier, je me déchirais avec les tristes syllabes... Geneviève... Geneviève... Mais j'avançais, sans défaillance, la tête haute.

Dans le vestibule, il me dépassa et courut vers la grille, indifférent maintenant aux rencontres de domestiques ou d'employés. Je traversai la cour. Un instant je m'arrêtai devant lui, et je dis :

— Adieu, Philippe.

— Adieu, répondit-il.

Violemment il referma la grille, et j'entendis le bruit sec de la clef dans la serrure.

Je m'en allai par les rues désertes, sans me retourner. Il me semblait qu'il n'y avait plus seulement en moi de la souffrance, de l'amour, de la bonté, de la pitié, de la jalousie, des instincts contraires qui me dévastaient et auxquels je me soumettais tour à tour, mais qu'il y avait au-dessus de tout

cela une grande force nouvelle, la force de l'homme qui se décide et qui veut parce qu'il juge que l'heure est venue de se décider et de vouloir. Il ne s'agissait ni de sacrifice ni de résignation, mais de consentement viril à ce que l'on reconnaît juste et nécessaire, de respect devant les arrêts du destin, si cruels qu'ils fussent. Le passé était mort avec toute ma joie et tout mon bonheur : eh bien, je n'avais qu'à vivre vers l'avenir. Il réserve des joies et des bonheurs inépuisables à ceux qui se confient à lui.

Je marchais vaillamment, Mes yeux étaient vides de larmes, et fixes, comme s'ils eussent regardé la douleur en face. Je me sentais plus de fierté et de dignité.

Cependant, au fond de moi, je répétais indéfiniment :

— Geneviève... ma chérie... ma Geneviève...

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Toto256
 - Raymonde Lanthier
 - Acélan
 - Wolfinux
 - Alfort14
 - Guillaumelandry
 - Tylwyth Eldar
 - William C. Minor
 - Phe
-

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)